This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# V R E S

## M O N S I E U R

## NT-EVREMOND.

## *LE XIONS*

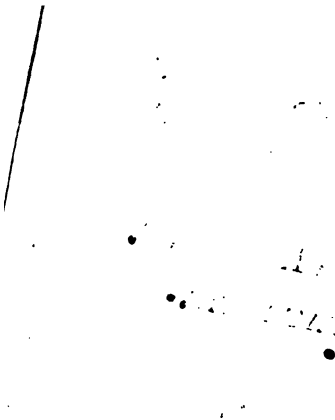
### OS TRADUCTEURS.

ES Ouvrages de nos Traduc-
teurs ſont eſtimés généra-
ment de tout le monde. Ce
n'eſt pas qu'une fidélité fort
ſe la recommandation de notre
rt ; mais il faut admirer la force
de ſon expreſſion, où il n'y a
ni obſcurité. Vous n'y trouve-
n terme à deſirer pour la netteté
rien à rejetter, rien qui nous
u qui nous dégoûte. Chaque mot
ſuré pour la juſteſſe des périodes,

# ŒUVRES

## DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND,

TOME QUATRIÉME.



# ŒUVRES

DE MONSIEUR

# DE SAINT-EVREMOND,

AVEC

## LA VIE DE L'AUTEUR;

Par Monsieur DES MAIZEAUX, Membre de la Société Royale.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIE'ME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

M. DCC. LIII.

# TABLE

## DES PIECES

## DU TOME QUATRIÉME.


REFLEXIONS ſur nos Traducteurs, *page* 1
Sur les Tragédies. 15
Sur nos Comédies, excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai eſprit de la Comédie; & ſur la Comédie Eſpagnole. 21
De la Comédie Italienne. 27
De la Comédie Angloiſe. 34
Sur les Opera. 39
Les Opera, *Comédie.* 55
Diſſertation ſur le mot de *Vaſte.* 185
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 213
Pour Mademoiſelle de Beverweert. 219
Lettre à Mademoiſelle de Beverweert. 225

# TABL

## DES PIECE

## DU TOME QUATR


REFLEXIONS sur nos
teurs,
Sur les Tragédies.
Sur nos Comédies, excep
de Moliere, où l'on trou
esprit de la Comédie;
Comédie Espagnole.
De la Comédie Italienne.
De la Comédie Angloise.
Sur les Opera.
Les Opera, *Comédie.*
Dissertation sur le mot de V
Lettre à Madame la Duch
zarin.
Pour Mademoiselle de Be
Lettre à Mademoiselle d
weert.


Tome IV.

Fin de la Ta

# ŒUVRES
## DE MONSIEUR
## DE SAINT-EVREMOND.

## *RÉFLEXIONS*
## SUR NOS TRADUCTEURS.

LES Ouvrages de nos Traducteurs ſont eſtimés généralement de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'une fidélité fort exacte faſſe la recommandation de notre Ablancourt ; mais il faut admirer la force admirable de ſon expreſſion, où il n'y a ni rudeſſe ni obſcurité. Vous n'y trouverez pas un terme à deſirer pour la netteté du ſens, rien à rejetter, rien qui nous choque ou qui nous dégoûte. Chaque mot y eſt meſuré pour la juſteſſe des périodes,

ſonne à qui le rang & la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque reſpect ; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la ſageſſe de Neſtor ; à qui l'induſtrie aviſée du fin & ingénieux Ulyſſe n'éveille l'eſprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde. La condition miſérable du vieux Roi Priam, touche l'ame la plus dure ; & quoique la beauté ait comme un privilége ſecret de ſe concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Hélene n'attirent que de l'indignation, quand on conſidere le ſang qu'elles font verſer, & les funeſtes malheurs dont elles ſont cauſe. De quelque ſorte que ce ſoit, tout anime dans Homere, tout émeut ; mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Enée & ſon cher Achate ? Si vous exceptez Niſus & Euryalus, (qui, à la vérité, vous intéreſſent dans toutes leurs aventures) vous languirez de néceſſité avec tous les autres ; avec un Ilionée, un Sergeſte, Mneſtée, Cloante, Gias, & le reſte de ces hommes communs qui accompagnent un chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poëſie de Virgile, puiſque malgré la vertu des héros d'Homere, & le peu de mérite des ſiens, les meilleurs critiques ne trouvent pas qu'il lui ſoit inférieur.

traducteurs ; j'aime que la connoissance de l'antiquité devienne plus générale ; & je prens plaisir à voir admirer ces Auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédans, si nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma reconnoissance à celle du public ; mais je ne donne pas mon estime, & puis être fort libéral de louanges pour la traduction, lorsque j'en serai fort avare pour le génie de son Auteur. Je puis estimer beaucoup les Versions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Duryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Versions de deux Poëmes Latins en vers François, qui méritent d'être considérés autant pour leur beauté que pour la difficulté de l'entreprise. Celle de Brebeuf a été généralement estimée, & je ne suis ni assez chagrin, ni assez sévere pour m'opposer à une si favorable approbation. J'observerai néanmoins qu'il a poussé la fougue de Lu-

grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas & groſſiers, où leurs ſens étoient comme aſſujettis.

Il eſt vrai que les mêmes eſprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au ſublime & au merveilleux; mais alors ils faiſoient entrer tant de Dieux & de Déeſſes dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoiſſoit preſque rien d'humain. Ce qui étoit grand, étoit fabuleux, ce qui étoit naturel, étoit pauvre & miſérable. Chez Corneille, la grandeur ſe connoît par elle-même : les figures qu'il employe ſont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors : il ne va point chercher dans les Cieux de quoi faire valoir ce qui eſt aſſez conſidérable ſur la terre; il lui ſuffit de bien entrer dans les choſes; & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impreſſion qu'aiment à recevoir les perſonnes de bon ſens.

En effet, la nature eſt admirable par tout; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on penſe embellir les objets, c'eſt ſouvent une confeſſion tacite qu'on n'en connoît pas la proprieté. De-là viennent la plûpart de nos figures & de nos comparaiſons, que je ne puis approuver, ſi elles ne ſont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait juſtes : autrement, c'eſt cher-

ne une image noble de Caton, élevé au-dessus des Dieux, en celle de Caton assujetti à Pompée (1).

Quant à Segrais, il demeure par tout bien au-dessous de Virgile; ce qu'il avoue lui-même aisément; car il seroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un si excellent original. D'ailleurs un des plus grands avantages du Poëte consiste dans la beauté de l'expression: ce qu'il n'est pas possible d'égaler dans notre langue, puisque jamais on n'a sû le faire dans la sienne. Segrais doit se contenter d'avoir mieux trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs; & quelque grace qu'ait perdu l'ENEÏDE entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces Poëmes que nos François ont mis au jour avec plus de confiance que de succès.

(1) Je rapporterai ici le passage entier de Lucain, Liv. I. v. 125---128, avec la Traduction de Brebeuf.

*Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem*
*Pompeiusve parem, quis j stius induit arma,*
*Scire nefas: magno se judice quisque tuetur:*
*Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Bref, dans cette fierté, que leur gloire a fait naître,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
De si hauts partisans s'arment pour chacun d'eux;
Qu'on ne sait qui défendre, ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus justement l'épée;
Les Dieux servent César, mais Caton suit Pompée.

... Héros, je ne p
parler ici du peu de m
Quoique les Conqu
rement plus de soin de
ordres sur la terre, que
sement ceux du ciel :
promise à ce Troyen p
avec raison que Virgi
grand assujettissement
mais quand il nous le d
doit lui attribuer une
confiance, qui s'accom
péramment des Héros,
ment de religion scrupu
siste jamais avec la vér
Général qui croyoit bie
devoit augmenter la gra
rage par l'espérance de

qui pour être cent fois variés, sont tou-
jours les mêmes.

Quelques louanges que je donne à cet
excellent Auteur, je ne dirai pas que ses
Piéces soient les seules qui méritent de
l'applaudissement sur notre Théatre. Nous
avons été touché de MARIANE, de SOPHO-
NISBE, d'ALCIONÉE, de VENCESLAS,
STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRI-
TANNICUS (1), & de plusieurs autres, à
je ne prétens rien ôter de leur beauté,
r ne les nommer pas.

évite autant que je puis d'être ennuyeux;
me suffira de dire qu'aucune Nation
uroit disputer à la nôtre l'avantage
eller aux Tragédies. Pour celles des
s, elles ne valent pas la peine qu'on
e; les nommer seulement est assez
spirer de l'ennui. Leur FESTIN DE
feroit mourir de langueur un hom-
patient, & je ne l'ai jamais vû sans
que l'Auteur de la Piéce fût fou-
c son Athée.

vieilles Tragédies Angloises (2),
oit, à la vérité, retrancher beau-
oses : mais avec ce retranche-

st l'Auteur
, Mairet,
ISBE; du
CIONE'E;
CESLAS;
, du STI-

LICON; Racine, de l'AN-
DROMAQUE & du BRI-
TANNICUS.

(2) Comme le CATI-
LINA & le SEJAN de Ben
Johnson, &c.

ment, on pourroit les rendre tout-à-fait belles. En toutes les autres de ce temps-là, vous ne voyez qu'une matiére informe & mal digerée, un amas d'évenemens confus, ſans conſidération des lieux, ni des temps, ſans aucun égard à la bienſéance. Les yeux avides de la cruauté du ſpectacle y veulent voir des meurtres & des corps ſanglans. En ſauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'eſt dérober à la vûe du peuple ce qui le touche le plus.

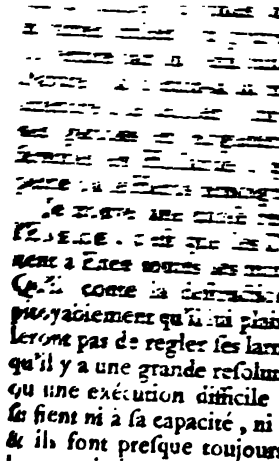
Les honnêtes gens déſapprouvent une coûtume établie par un ſentiment peut-être aſſez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général l'emporte ſur la délicateſſe des particuliers. Mourir eſt ſi peu de choſe aux Anglois, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funeſtes que la mort même. De-là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs ſens ſur le Théatre. Il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font de paſſer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impreſſion aſſez forte ſur les eſprits. Tantôt peu ſatisfaits dans nos cœurs d'une tendreſſe mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir encore: tantôt nous vou-

lons

entendre les mêmes plaintes. Or Enée ſait craindre & pleurer ſur tout ce qui le regarde. Il eſt vrai qu'il fait la même choſe pour ſes amis ; mais on doit moins l'attribuer à une paſſion noble & génereuſe, qu'à une ſource inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

*Extemplo Æneæ ſolvuntur frigore membra.*
*Ingemit, & duplices tendens ad ſydera palmas.*

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir ; puis il tend les mains au ciel, & apparemment il implo-reroit ſon aſſiſtance, ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la priére. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations ; & ſemblable à ces veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre Enée regrette de n'avoir pas péri devant Troye avec Hector, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs os au ſein d'une ſi douce & ſi chere terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur ; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.



fiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder sur lui-même, le Dieu est trop secourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du ciel & de la vertu des grands hommes. » Ajax, dit-il, se trouvant dans un com-» bat de nuit effroyable, ne demande pas » à Jupiter qu'il le sauve du danger où il » se rencontre; cela seroit indigne de lui: » il ne demande pas qu'il lui donne des for-» ces surnaturelles pour vaincre avec sûre-» té, il auroit trop peu de part à la vic-» toire; il demande seulement de la lu-» miére, afin de pouvoir discerner les En-» nemis, & d'exercer contre eux sa pro-» pre vaillance : *Da lucem ut videam* (1).

Le plus grand défaut de la PHARSALE; c'est de n'être proprement qu'une histoire en vers, où des hommes illustres font presque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blâme avec raison, & remarque judicieusement que *per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Mais l'ENEIDE est une fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour

(1) Longin, *Traité du Sublime*, Chap. 8.

en répandant mille lar

C'étoit un pauvre H
niſme, qui pourroit ét
chez les Chrétiens, fort
ner des miracles, & plus
d'un Ordre que d'un État.
par les ſentimens de religi
verer ſa ſainteté; ſi j'en
ceux de ſa gloire, je ne ſau
conquérant qui ne fournit
larmes aux malheurs & des c
les périls qui ſe préſentent; je
frir qu'on le rende maître d'un
que l'Italie, avec des qualités
venoient mieux pour perdre le
pour en conquérir un autre.

Virgile étoit ſans doute
à mon avis, il

se défont aiſément du ſouvenir de leur pays chez les Nations où ils doivent exécuter de grandes choſes. Leur ame toute tournée à la gloire, ne garde aucun ſentiment pour ces petites douceurs. Il falloit donc que les Troyens ſe lamentaſſent moins de leur miſére. Des gens de guerre, qui veulent exciter notre pitié pour leur infortune, n'inſpirent que du mépris pour leur foibleſſe : mais Enée particuliérement, devoit être occupé de ſon grand deſſein, & détourner ſes penſées de ce qu'il avoit ſouffert, ſur l'établiſſement qu'il alloit faire. Ce qui alloit fonder la grandeur & la vertu des Romains, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choſes, Segrais ne ſauroit donner trop de louanges à l'ÉNEÏDE; & peut-être que je ſuis touché du quatriéme & du ſixiéme Livre autant que lui-même. Pour les caractéres, j'avoue qu'ils ne me plaiſent pas, & je trouve ceux d'Homere auſſi animés, que ceux de Virgile fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'ame qui ne ſe ſente élevée par l'impreſſion que fait ſur elle le caractére d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime & ne s'excite par la valeur de Diomede. Il n'y a per-

Ces différences conſidérées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des Eſpagnols, qui n'eſt autre choſe que la repréſentation de leurs aventures, ſoit auſſi peu réguliere que les aventures : il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des François, qui ne s'éloigne guére de leur uſage, conſerve des égards dans la repréſentation des amours qu'ils ont ordinairement dans les amours même. J'avoue que le bon ſens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choſes dont on ne doit ſe diſpenſer nulle part; mais il eſt difficile de ne pas donner beaucoup à la coutume, puiſqu'Ariſtote même dans ſa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à Athénes, & non pas en ce qui eſt véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilége que les loix, qui devant toutes être fondées ſur la juſtice, ont néanmoins des différences particulieres, ſelon le divers génie des peuples qui les ont faites : &, ſi on eſt obligé de conſerver l'air de l'antiquité; s'il faut garder le caractére des Héros qui ſont morts il y a deux mille ans, quand on les repréſente ſur le théatre, comment peut-on ne ſuivre pas les humeurs, & ne s'ajuſter pas aux manieres de ceux qui vivent, lorſqu'on repréſente à leurs yeux ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours?

## *SUR LES TRAGEDIES.*

J'Avoue que nous excellons aux ouvrages de Théatre ; & je ne croirai point ater Corneille, quand je donnerai l'avange à beaucoup de ſes Tragédies ſur celes de l'antiquité. Je ſai que les anciens ragiques ont eu des admirateurs dans ous les temps, mais je ne ſai pas ſi cette iblimité dont on parle eſt trop bien fonée. Pour croire que Sophocle & Euripide ont auſſi admirables qu'on nous le dit, il ut s'imaginer bien plus de choſes de leurs uvrages, qu'on n'en peut connoître par es traductions ; & ſelon mon ſentiment, s termes & la diction doivent avoir une art conſidérable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me ſemble voir au travers des louanes que leur donnent leurs plus renommés artiſans, que la grandeur, la magnificen, & la dignité ſur-tout, leur étoit des oſes fort peu connues : c'étoient de beaux ſprits reſſerrés dans le ménage d'une pete République, à qui une liberté néceſſiuſe tenoit lieu de toutes choſes : que s'ils toient obligés de repréſenter la majeſté un grand Roi, ils entroient mal dans une

au ſublime & au
faiſoient entrer
ſes dans leurs T
noiſſoit preſque
grand, étoit fal
rel, étoit pauvr
neille, la gran
même : les figu
gnes d'elle, qua
que ornement ; r
ces vains dehors
dans les Cieux d
eſt aſſez conſidé
ſuffit de bien enti
pleine image qu'
table impreſſion
perſonnes de bor

En effet, la
tout ; & quand
étranger, dont o

cher par adreſſe une diverſion pour ſe dérober aux choſes que l'on ne ſait pas connoître. Quelque beauté cependant que puiſſent avoir les comparaiſons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie : dans le Poëme épique, l'eſprit cherche à ſe plaire hors de ſon ſujet ; dans la Tragédie, l'ame pleine de ſentimens & poſſedée de paſſions, ſe tourne mal-aiſément au ſimple éclat d'une reſſemblance.

Ramenons notre diſcours à ces Anciens, dont il s'eſt inſenſiblement éloigné ; &, cherchant à leur faire juſtice, confeſſons qu'ils ont beaucoup mieux réuſſi à exprimer les qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois. Une idée confuſe des grandeurs de Babylone, avoit gâté plûtôt qu'élevé leur imagination ; mais leur eſprit ne pouvoit pas s'abuſer ſur la force, la conſtance, la juſtice & la ſageſſe, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs ſens dégagés du faſte dans une République médiocre, laiſſoient leur raiſon plus libre à conſiderer les hommes par eux-mêmes.

Ainſi, rien ne les détournoit d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connoiſſance des vices & des vertus, des inclinations & des génies. C'eſt par-là qu'ils ont appris à former ſi bien les caractéres,

pour être cent fois variés, ſont tous les mêmes.

Quelques louanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ſes Pieces ſoient les ſeules qui méritent de l'applaudiſſement ſur notre Théatre. Nous avons été touché de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONÉE, de VENCESLAS, de BRITILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS (1), & de pluſieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté, en ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux; il me ſuffira de dire qu'aucune Nation ne pourroit diſputer à la nôtre l'avantage de exceller aux Tragédies. Pour celles des Anciens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle; les nommer ſeulement eſt aſſez pour inſpirer de l'ennui. Leur FESTIN DE PIERRE feroit mourir de langueur un homme aſſez patient, & je ne l'ai jamais vû ſans admirer que l'Auteur de la Piéce fût ſorti avec ſon Athée.

J'ai de vieilles Tragédies Angloiſes (2), qu'il faudroit, à la vérité, retrancher beaucoup de choſes: mais avec ce retranche-

Tristan eſt l'Auteur de MARIANE, Mairet, de SOPHONISBE; du Sieur de L'ALCIONE'E; de VENCESLAS; Corneille le jeune, du BRITILICON; Racine, de l'ANDROMAQUE & du BRITANNICUS.

(2) Comme le CATILINA & le SEJAN de Ben Johnſon, &c.

sans aucun ég
Les yeux avides de la
y veulent voir des m
ſanglans. En ſauver l'
cits, comme on fait en
ber à la vûe du peuple
plus.

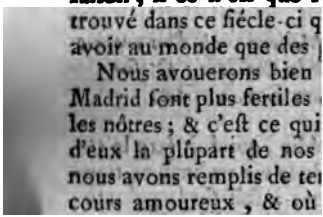
Les honnêtes gens d
coûtume établie par un ſ
aſſez inhumain; mais un
ou le goût de la Nation
porte ſur la délicateſſe
Mourir eſt ſi peu de cho
qu'il faudroit, pour les to
ges plus funeſtes que la mo
vient que nous leur reproc
ment de donner trop à l
Théatre. Il nous faut ſouffr
che qu'ils nous font de paſſ
extrémité, quand nous admi
des Tragédies

lons que l'Acteur, plus transporté que le Poëte, prête de la fureur & du déſeſpoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'eſt ſouvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendreſſe : l'émotion tient lieu du ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond : les paſſions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne ſavent ni les laiſſer dans leur aſſiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

## SUR NOS COMÉDIES,

*Excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai eſprit de la Comédie ; & ſur* LA COMEDIE ESPAGNOLE.

POUR la Comédie, qui doit être la repréſentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout-à-fait ſur la galanterie, à l'exemple des Eſpagnols, ſans conſiderer que les Anciens s'étoient attachés à repréſenter la vie humaine, ſelon la diverſité des humeurs, & que les Eſpagnols, pour ſuivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la ſeule vie de Madrid dans

fame des Anciens. Aujo
de nos Poëtes ſavent mi
des mœurs, qu'on ſavoi
ce qui eſt de la galanc
qu'il n'y a plus d'avare
d'humeurs douces & ac
ſociété, de naturels cha
Comme ſi la nature étoi
les hommes ſe fuſſent dé
ſentimens, ou les repré
même caractere, dont j
raiſon, ſi ce n'eſt que l

trouvé dans ce ſiécle-ci q
avoir au monde que des
Nous avouerons bien
Madrid ſont plus fertiles
les nôtres; & c'eſt ce qui
d'eux la plûpart de nos
nous avons remplis de te
cours amoureux, & où

té du commerce eſt établie, la grande
teſſe de l'Auteur eſt employée dans
ire & amoureuſe expreſſion des ſen-
s.

e femme de qualité Eſpagnole (1)
, il n'y a pas long-temps, le Roman
EOPATRE ; & comme après un long
d'aventures, elle eut tombé ſur une
rſation délicate d'un amant & d'une
e également paſſionnés ; *que d'eſprit
ployé*, dit-elle ; *à quoi bon tous ces
diſcours, quand ils ſont enſemble ?*
eſt la plus belle réflexion que j'aie oüi
le ma vie ; & Calprenede, quoique
ois, devoit ſe ſouvenir qu'à des amans
us un ſoleil plus chaud que celui d'Eſ-
e, les paroles étoient aſſez inutiles en
ccaſions. Mais le bon ſens de cette
e ne ſeroit pas reçû dans nos galan-
ordinaires, où il faut parler mille
d'une paſſion qu'on n'a pas, pour
mvoir perſuader, & où l'on ſe voit
les jours pour ſe plaindre, avant que
ouver une heure à finir ce faux tour-
t.

précieuſe de Moliere eſt dépeinte
ale dans la choſe, auſſi bien que dans
mots, de ne vouloir pas *prendre le
au par la queue*, quand il s'agit de trai-
ec des pareils l'affaire ſérieuſe d'un

(1) La Princeſſe d'Iſenghien.

rien à trouver, & paſſent la juſte & natu relle idée qu'il faut avoir, par une recher che trop profonde. A la vérité, je n'a point vû de gens de meilleur entendemen que les François qui conſidérent les choſe avec attention, & les Anglois qui peuven ſe détacher de leurs trop grandes médita tions, pour revenir à la facilité du diſcour à certaine liberté d'eſprit qu'il faut poſſé der toujours, s'il eſt poſſible. Les plu honnêtes gens du monde, ce ſont le François qui penſent, & les Anglois qu parlent.

Je me jetterois inſenſiblement en de conſidérations trop générales; ce qui m fait reprendre mon ſujet de la Comédie & paſſer à une différence conſidérable qu ſe trouve entre la nôtre & la leur, c'e qu'attachés à la régularité des Anciens nous rapportons tout à une action princi pale, ſans autre diverſité que celle de moyens qui nous y font parvenir. Il fau demeurer d'accord qu'un évenement prin cipal doit être le but & la fin de la repré ſentation dans la Tragédie, où l'eſprit ſer tiroit quelque violence dans les diverſion qui détourneroient ſa penſée. L'infortun d'un Roi miſérable, la mort funeſte & tra gique d'un grand Héros, tiennent l'am fortement attachée à ces importans objets & il lui ſuffit, pour toute variété, de ſavoi

dinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle paſſion*, a de la peine même à ſe ſauver du ridicule ; car les honnêtes-gens partagés à divers ſoins ne s'y abandonnent pas comme font les Eſpagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le ſeul amour.

A Paris, l'aſſiduité de notre cour nous attache ; la fonction d'une charge ou le deſſein d'un emploi, nous occupe : la fortune l'emportant ſur les maîtreſſes, dans un lieu où l'uſage eſt de préférer ce qu'on ſe doit à ce qu'on aime : les femmes qui ont à ſe régler là-deſſus, ſont elles-mêmes plus galantes que paſſionnées, encore ſe ſervent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'intérêt ne gouvernent ; & c'eſt à qui pourra mieux ſe ſervir, elles des galans, & les galans d'elles pour arriver à leur but.

L'amour ne laiſſe pas de ſe mêler à cet eſprit d'intérêt, mais bien rarement il en eſt le maître ; car la conduite que nous ſommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaiſirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Eſpagne on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle AIMER en France, n'eſt proprement que *parler d'amour, & mêler aux ſentimens de l'ambition la vanité des galanteries.*

ſente comiquement ce qui ſe paſſe de ridicule en ces lieux publics.

On voit quelqu'autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent ſi ingénieuſement l'un dans l'autre, que l'eſprit des Spectateurs (qui pourroit être bleſſé par un changement trop ſenſible) ne trouve qu'à ſe plaire dans une agréable variété qu'ils produiſent. Il faut avouer que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglois ſont perſuadés que les libertés qu'on ſe donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des régles exactes, dont un Auteur ſtérile & languiſſant ſe fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la confuſion; il faut aimer le bon ſens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raiſon ſcrupuleuſe, qui par un trop grand attachement à la juſteſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la nature a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir; & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le ridicule, qui prennent plaiſir à bien connoître le faux des eſprits, qui ſont touchés des vrais caractè-

veront les belles Comédies des
on leur goût, autant & peut-
u'aucunes qu'ils ayent jamais

loliere, à qui les Anciens ont
on esprit de la Comédie, égale
Johnson à bien représenter les
meurs & les différentes manié-
mmes : l'un & l'autre conservant
peintures un juste rapport avec
e leur Nation. Je croirois qu'ils
lus loin que les Anciens en ce
mais on ne sauroit nier qu'ils
plus d'égard aux caractères qu'au
jets, dont la suite aussi pourroit
x liée, & le dénoûment plus

LES OPERA.

M. LE DUC
UCKINGHAM (1).

long-temps, Mylord, que j'avois
de vous dire mon sentiment sur
ERA, & de vous parler de la dif-
que je trouve entre la maniere de
[illegible] Duc de Buckingham, mort en 16[illegible]

chanter des Italiens, & celle des François! L'occaſion que j'ai eue d'en parler chez Madame Mazarin, a plûtôt augmenté que ſatisfait cette envie : je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le diſcours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchiſe, en vous diſant que je n'admire pas fort les Comédies en muſique, telles que nous les voyons préſentement. J'avoue que leur magnificence me plaît aſſez, que les machines ont quelque choſe de ſurprenant, que la muſique en quelques endroits eſt touchante, que le tout enſemble paroît merveilleux ; mais il faut auſſi avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuſes ; car, où l'eſprit a ſi peu à faire, c'eſt une néceſſité que les ſens viennent à languir. Après le premier plaiſir que nous donne la ſurpriſe, les yeux s'occupent, & ſe laſſent enſuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des concerts, la juſteſſe des accords eſt remarquée ; il n'échape rien de toutes les diverſités qui s'uniſſent pour former la douceur de l'harmonie : quelque temps après, les inſtrumens nous étourdiſſent ; la muſique n'eſt plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laiſſe rien diſtinguer. Mais qui peut réſiſter à l'ennui du récitatif, dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni

e plaire pas à leur action, parce qu'un
ume délicat ne prendra pas de plaisir à
s discours.

'outes les représentations où l'esprit a
de part, ennuyent à la fin; mais elles
uissent pas de surprendre & d'être agréa-
quelque temps avant de nous ennuyer.
nme la bouffonnerie ne divertit un hon-
homme que par de petits intervalles,
ut la finir à propos & ne pas donner le
ps à l'esprit de revenir à la justesse du
ours & à l'idée du vrai naturel. Cette
nomie seroit à desirer dans la Comédie
ienne, où le premier dégoût est suivi
nouvel ennui plus lassant encore, &
la varieté, au lieu de vous récréer,
'ous apporte qu'une autre sorte de lan-
ur.

n effet, quand vous étes las des Bouf-
qui ont trop demeuré sur le Théatre,
Amoureux paroissent pour vous acca-
. C'est, à mon avis, le dernier sup-
e d'un homme délicat; & on auroit
de raison de préferer une prompte
t à la patience de les écouter, que n'en
le Lacédémonien de Boccalini, lors-
l préfera le gibet à l'ennuyeuse lecture
a *Guerre de Pise* dans Guichardin (1).

*Instantissimamente sup-
che per tutti gl'anni del-
murassero trà due mura, e che
per misericordia fino lo scorti-*

Docteur le déſeſp
dépeindre la ſotti
faire enſorte qu'il
verſations ſur la ſcie
mais que ſans jamai
dit, il cite mille A
paſſages avec une vo
d'haleine ; c'eſt intr
devroit mettre aux pe
pas ménager à propo
ſon Docteur.

Pétrone a toute une a
le ridicule d'Eumolpe
Sidias eſt autrement m
phile : le caractere de
FACHEUX de Moliere, e
on n'en peut rien retranc
rer la peinture qu'il en f
vans ridicules, dont la r
roit agréable ſur le Th
diver

nt rendu fou, & qu'on devroit enfer-
ɔigneuſement, comme j'ai dit, pour
er à la vûe du monde l'imbécillité de
condition & la miſére de notre nature.
ſt pouſſer trop loin mes obſervations
Comédie Italienne. Et pour recueil-
peu de mots ce que j'ai aſſez étendu,
ai qu'au lieu d'Amans agréables, vous
ɛ que des Diſcoureurs d'amour affec-
au lieu de Comiques naturels, des
ons incomparables, mais toujours
ons; au lieu de Docteurs ridicules,
uvres Savans inſenſés. Il n'y a preſ-
as de perſonnage qui ne ſoit outré,
ſerve de celui du Pantalon, dont on
moins de cas, & le ſeul néanmoins
e paſſe pas la vraiſemblance.

Tragédie fut le premier plaiſir de
nne République; & les vieux Ro-
poſſedés ſeulement d'une âpre ver-
'alloient chercher aux Théatres que
emples qui pouvoient fortifier leur
el & entretenir leurs dures & auſtéres
ides. Quand on joignit la douceur
ſprit pour la converſation, à la force
me pour les grandes choſes, on ſe
uſſi à la Comédie; & tantôt on cher-
de fortes idées, tantôt on ſe diver-
par les agréables.

tôt que Rome vint à ſe corrompre,
ɔmains quitterent la Tragédie, & ſe

méchantes où ils chantent tout.

Si vous voulez ſavoir ce que c'eſt qu'un OPERA, je vous dirai que c'eſt *un travail biſarre de Poëſie & de Muſique, où le Poëte & le Muſicien également gênés l'un par l'autre, ſe donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'eſt pas que vous n'y puiſſiez trouver des parcelles agréables & de fort beaux airs; mais vous trouverez plus ſûrement à la fin, le dégoût des vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du chant où le Muſicien s'eſt épuiſé dans une trop longue Muſique. Si je me ſentois capable de donner conſeil aux honnêtes gens qui ſe plaiſent au Théâtre, je leur conſeillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des danſes & de la muſique qui ne nuiroient en rien à la repréſentation : on y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables : dans les Intermédes, le chant animeroit des paroles qui ſeroient comme l'eſprit de ce qu'on auroit repréſenté. La repréſentation finie, on viendroit à chanter une Epilogue, ou quelque réflexion ſur les plus grandes beautés de l'ouvrage : on en fortifieroit l'idée, & feroit conſerver plus cherement l'impreſſion qu'elles auroient fait ſur les Spectateurs. C'eſt ainſi que vous trouveriez de quoi ſatisfaire les ſens & l'eſprit, n'ayant plus

desirer le charme du chant dans une
représentation, ni la force de la re-
ntation dans la langueur d'une conti-
e musique.

me reste encore à vous donner un
our toutes les Comédies où l'on met
ant; c'est de laisser l'autorité princi-
u Poëte pour la direction de la Piéce.
que la musique soit faite pour les
ien plus que les vers pour la musique.
u Musicien à suivre l'ordre du Poëte
ulli seul doit être exempt, pour
tre mieux les passions, & aller plus
lans le cœur de l'homme que les
. Cambert (1) a sans doute un fort
nie, propre à cent musiques diffé-
& toutes bien ménagées avec une
nomie des voix & des instrumens.
oint de récitatif mieux entendu,
varié que le sien: mais pour la
es passions; pour la qualité des
qu'il faut exprimer, il doit rece-
Auteurs les lumieres que Lulli
onner, & s'assujettir à la direc-
nd Lulli par l'étendue de sa con-
peut être justement leur direc-

ux pas finir mon discours sans
tenir du peu d'estime qu'ont les

ſente comiquement ce qui ſe paſſe de ridi-
cule en ces lieux publics.

On voit quelqu'autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent ſi ingé-nieuſement l'un dans l'autre, que l'eſprit des Spectateurs (qui pourroit être bleſſé par un changement trop ſenſible) ne trou-ve qu'à ſe plaire dans une agréable variété qu'ils produiſent. Il faut avouer que la ré-gularité ne s'y rencontre pas; mais les An-glois ſont perſuadés que les libertés qu'on ſe donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des régles exactes, dont un Auteur ſtérile & languiſſant ſe fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la con-fuſion; il faut aimer le bon ſens qui mo-dere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raiſon ſcrupuleuſe qui par un trop grand attachement à la juſ-teſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la nature a fait naître ſans génie ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir; & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le ridicule, qui pren-nent plaiſir à bien connoître le faux des eſprits, qui ſont touchés des vrais caractè-

tique & le reſte de ces caractéres ingénieuſement formés, ſe pouſſent trop loin à notre avis, comme ceux qu'on voit ſur notre Théatre demeurent un peu languiſſans au goût des Anglois ; & cela vient peut-être de ce que les Anglois penſent trop, & de ce que les François d'ordinaire ne penſent pas aſſez.

En effet, nous nous contentons des premieres images que nous donnent les objets ; & pour nous arrêter aux ſimples deſors, l'apparent preſque toujours nous tient lieu du vrai, & le facile du naturel. Sur quoi je dirai en paſſant que ces deux dernieres qualités ſont quelquefois très-mal à propos confondues. Le facile & le naturel conviennent aſſez dans leur oppoſition à ce qui eſt dur ou forcé : mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choſes, ou dans le naturel des perſonnes, on m'avouera que ce n'eſt pas toujours avec facilité qu'on y réuſſit. Il y a je ne ſai quoi d'intérieur, je ne ſai quoi de caché qui ſe découvriroit à nous, ſi nous ſavions approfondir les matiéres davantage. Autant qu'il nous eſt mal-aiſé d'y entrer, autant il eſt difficile aux Anglois d'en ſortir. Ils deviennent maîtres de la choſe à quoi ils penſent, qu'ils ne le ſont pas de leur penſée. Poſſédés de leur eſprit, quand ils poſſédent leur ſujet, ils creuſent encore où il n'y a plus

[illegible], & les An
se détacher de leurs trop
tions, pour revenir à la fac
à certaine liberté d'esprit
der toujours, s'il est po
honnêtes gens du mond
François qui pensent, & l
parlent.

Je me jetterois insensib
considérations trop générale
fait reprendre mon sujet de
& passer à une différence co
se trouve entre la nôtre & l
qu'attachés à la régularité d
nous rapportons tout à une a
pale, sans autre diversité qu
moyens qui nous y font parve
demeurer d'accord qu'un évene
cipal doit être le but & la fin d
sentation dans la Tragédie, où l
tiroit quelque viol

es divers moyens qui conduiſent à cette principale action. Mais la Comédie étant faite pour nous divertir, & non pas pour nous occuper, pourvû que le vraiſemblable ſoit gardé, & que l'extravagance ſoit évitée, au ſentiment des Anglois, les diverſités font des ſurpriſes agréables & des changemens qui plaiſent; au lieu que l'attente continuelle d'une même choſe, où l'on ne conçoit rien d'important, fait néceſſairement languir notre attention.

Ainſi donc, au lieu de repréſenter une fourberie ſignalée, conduite par des moyens qui ſe rapportent tous à la même fin, ils repréſentent un trompeur inſigne, avec des fourberies diverſes, dont chacune produit ſon effet particulier par ſa propre conſtitution. Comme ils renoncent preſque toujours à l'unité d'action, pour repréſenter une perſonne principale qui les divertit par des actions différentes, ils quittent ſouvent auſſi cette perſonne principale, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des lieux publics à pluſieurs perſonnes. Ben-Johnſon en a uſé de la ſorte dans BARTHOLOMEW FAIR (1). On vient de faire la même choſe dans EPSOM-WELLS (2); & dans toutes les deux Comédies, on repré-

(1) C'eſt-à-dire, *La Foire de la Saint Barthelemi.*

(2) C'eſt à-dire, *les Eaux d'Epſom.* Cette Comédie eſt de Shadwell.

Il y a une autre choſe dans les Opera; tellement contre la nature, que mon imagination en eſt bleſſée; c'eſt de faire chanter toute la Piéce depuis le commencement juſqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente s'étoient ridiculement ajuſtées, pour traiter en muſique & les plus communes, & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle ſon valet, ou qu'il lui donne une commiſſion en chantant; qu'un amant faſſe, en chantant, une confidence à ſon ami; qu'on délibere en chantant dans un Conſeil, qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, & que mélodieuſement on tue les hommes à coups d'épée & de javelot dans un combat? C'eſt perdre l'eſprit de la repréſentation, qui ſans doute eſt préférable à celui de l'harmonie; car celui de l'harmonie ne doit être qu'un ſimple accompagnement; & les grands maîtres du Théatre l'ont ajoutée comme agréable, non pas comme néceſſaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le ſujet & le diſcours. Cependant l'idée du Muſicien va devant celle du Héros dans les Opera; c'eſt Lulli, c'eſt Cavallo, c'eſt Ceſti qui ſe préſentent à l'imagination. L'eſprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter; & on ne ſauroit nier qu'aux repréſen-

nes, ils trouveront les belles Comédies des Anglois ſelon leur goût, autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûes.

Notre Moliere, à qui les Anciens ont inſpiré le bon eſprit de la Comédie, égale leur Ben-Johnſon à bien repréſenter les diverſes humeurs & les différentes maniéres des hommes : l'un & l'autre conſervant dans leurs peintures un juſte rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là ; mais on ne ſauroit nier qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux caractéres qu'au gros des ſujets, dont la ſuite auſſi pourroit être mieux liée, & le dénoûment plus naturel.

---

## *SUR LES OPERA.*

### A M. LE DUC DE BUCKINGHAM (1).

IL y a long-temps, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon ſentiment ſur les OPERA, & de vous parler de la différence que je trouve entre la maniere de

(1) George Villiers, Duc de Buckingham, mort en 1687.

vous envoye.

Je commencerai
chiſe, en vous di
ſont les Comédies
nous les voyons p
que leur magnificen
les machines ont que
nant, que la muſique
eſt touchante, que le
merveilleux; mais il f
ces merveilles devienne
ſes; car, où l'eſprit a
une néceſſité que les ſe
guir. Après le premie
donne la ſurpriſe, les ye
ſe laſſent enſuite d'un c
ment aux objets. Au con
concerts, la juſteſſe des ac
quée; il n'échape rien de t
ſités qui s'uniſſent pour
de l'harmo

ce agréable de la parole ? L'ame fa-
e d'une longue attention où elle ne
e rien à ſentir, cherche en elle-même
ue ſecret mouvement qui la touche.
rit qui s'eſt prêté vainement aux im-
ions du dehors, ſe laiſſe aller à la rê-
, ou ſe déplaît dans ſon inutilité : en-
la laſſitude eſt ſi grande, qu'on ne
e qu'à ſortir ; & le ſeul plaiſir qui reſte
ſpectateurs languiſſans, c'eſt l'eſpé-
e de voir finir bientôt le ſpectacle
n leur donne.

a langueur ordinaire où je tombe aux
ra, vient de ce que je n'en ai jamais
ui ne m'ait paru mépriſable dans la
oſition du ſujet & dans les vers. Or,
vainement que l'oreille eſt flattée &
les yeux ſont charmés, ſi l'eſprit ne ſe
ve pas ſatisfait. Mon ame, d'intelli-
ce avec mon eſprit plus qu'avec mes
, forme une réſiſtance ſecrette aux im-
ſions qu'elle peut recevoir, ou pour le
ns elle manque d'y prêter un conſen-
ent agréable, ſans lequel les objets les
voluptueux même ne ſauroient me
ner un grand plaiſir. Une ſottiſe char-
de muſique, de danſes, de machines,
écorations, eſt une ſottiſe magnifique,
s toujours ſottiſe ; c'eſt un vilain fonds
de beaux dehors, où je pénétre avec
coup de déſagrément.

Italiens pour nos Opera (1), & du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens qui s'attachent tout-à-fait à la repréſentation, ne ſauroient ſouffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de danſes & de muſique, qui n'ont pas un rapport bien juſte, & une liaiſon aſſez naturelle avec les ſujets. Les Francois, accoûtumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au charme de leurs Symphonies, ſouffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant uſage des inſtrumens aux Opera de Veniſe, & refuſent leur attention à un long Récitatif, qui devient ennuyeux par le peu de variété qui s'y rencontre. Je ne ſaurois vous dire proprement ce que c'eſt que leur RECITATIF; mais je ſai bien que ce n'eſt ni chanter, ni réciter; c'eſt une choſe inconnue aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant uſage du Chant & de la Parole.* J'avoue que j'ai trouvé des choſes inimitables dans l'Opera de Luigi, & pour l'expreſſion des ſentimens, & pour le charme de la muſique; mais le Récitatif ordinaire ennuyoit beaucoup, en ſorte que les Italiens même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands

(1) Voyez le PARALELLE des Italiens & des François, en ce qui regarde la Muſique & les Opera, par l'Abbé Raguenet.

tations du Palais Royal, on ne ſonge cent fois plus à Lulli qu'à Théſée, ni à Cadmus.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'excluſion à toute ſorte de chant ſur le Théatre. Il y a des choſes qui doivent être chantées ; il y en a qui peuvent l'être ſans choquer la bienſéance ni la raiſon. Les vœux, les prieres, les ſacrifices, & généralement tout ce qui regarde le ſervice des Dieux, s'eſt chanté dans toutes les nations & dans tous les temps. Les paſſions tendres & douloureuſes s'expriment naturellement par une eſpéce de chant : l'expreſſion d'un amour que l'on ſent naître, l'irréſolution d'une ame combattue de divers mouvemens, ſont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le ſont aſſez pour le chant. Perſonne n'ignore qu'on avoit introduit des chœurs ſur le Théatre des Grecs ; & il faut avouer qu'ils pourroient être introduits avec autant de raiſon ſur les nôtres. Voilà quel eſt le partage du chant, à mon avis ; tout ce qui eſt de la converſation & de la conférence : tout ce qui regarde les intrigues & les affaires, ce qui appartient au conſeil & à l'action, eſt propre aux Comédiens qui récitent, & ridicule dans la bouche des Muſiciens qui le chantent. Les Grecs faiſoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque choſe ; les Italiens & les François en font de

par l'autre, ſe do
faire un méchant
que vous n'y puiſſ
agréables & de fort
trouverez plus sûrer
des vers où le génie
traint, & l'ennui du
s'eſt épuiſé dans une t
Si je me ſentois capab
aux honnêtes gens qui
tre, je leur conſeiller
goût de nos belles Com
roit introduire des danſ
qui ne nuiroient en rie
tion : on y chanteroit
des accompagnemens ag
Intermédes, le chant ani
les qui ſeroient comme l'e
auroit repréſenté. La repr
on viendroit à cha
quel

plus à deſirer le charme du chant dans une pure repréſentation, ni la force de la repréſentation dans la langueur d'une continuelle muſique.

Il me reſte encore à vous donner un avis pour toutes les Comédies où l'on met du chant; c'eſt de laiſſer l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la muſique ſoit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la muſique. C'eſt au Muſicien à ſuivre l'ordre du Poëte dont Lulli ſeul doit être exempt, pour connoître mieux les paſſions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. Cambert (1) a ſans doute un fort beau génie, propre à cent muſiques différentes, & toutes bien ménagées avec une juſte économie des voix & des inſtrumens. Il n'y a point de récitatif mieux entendu, ni mieux varié que le ſien: mais pour la nature des paſſions; pour la qualité des ſentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que Lulli leur ſait donner, & s'aſſujettir à la direction, quand Lulli par l'étendue de ſa connoiſſance, peut être juſtement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon diſcours ſans vous entretenir du peu d'eſtime qu'ont les

(1) Voyez la COMEDIE DES OPERA, Act. II. Sc. IV. & la VIE de *M. de Saint Evremond*, ſur l'année 1678.

[illegible] que les Italiens aban-
[illegible] & comme si nous voulions répa-
[illegible] dans l'in-
[illegible] nous pouvions [illegible] à l'excès un
[illegible] mal-à-pro-
[illegible] avec retenue.
[illegible] terre de Divi-
[illegible] par troupes, au
[illegible] avec quel-
[illegible] aux occasions
[illegible] Comme l'Arioste
[illegible] des Poemes par
[illegible], nous outrons le
[illegible] par un assemblage confus de
[illegible], de Bergers, de Heros, d'Enchan-
[illegible], de Furies, de Dé-
[illegible] aussi bien pour la di-
[illegible], qu'en ce qui touche
[illegible] & les instrumens : mais la constitu-
[illegible] Opera doit paroitre bien extra-
[illegible] à ceux qui ont le bon goût du vrai-
semblable & du merveilleux.

Cependant on court hasard de se décrier par ce bon goût, si on ose le faire paroitre; & je conseille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de se faire à eux-mémes un secret de leurs lumiéres. Pour moi qui ai passé l'âge & le tems de me signaler dans le monde par l'esprit des modes, & par le mérite des fantaisies, je me résous de prendre le parti du bon sens, tout abandonné

défauts de nos Opera en peu de paroles. On y penſe aller à une repréſentation, & l'on ne repréſente rien : on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun eſprit de la Comédie.

Voilà ce que j'ai crû pouvoir dire de la différente conſtitution des Opera. Pour la maniére de chanter, que nous appellons en France EXECUTION, je croi ſans partialité qu'aucune Nation ne ſauroit la diſputer à la nôtre. Les Eſpagnols ont une diſpoſition de gorge admirable : mais avec leurs fredons & leurs roulemens, ils ſemblent ne ſonger à autre choſe dans leur chant qu'à diſputer la facilité du goſier aux Roſſignols. Les Italiens ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec juſteſſe la nature ou le degré des paſſions. C'eſt éclater de rire plutôt que chanter, lorſqu'ils expriment quelque ſentiment de joie. S'ils veulent ſoupirer, on entend des ſanglots qui ſe forment dans la gorge avec violence, non pas des ſoupirs qui échappent ſecrettement à la paſſion d'un cœur amoureux. D'une réfléxion douloureuſe, ils font les plus fortes exclamations : les larmes de l'abſence ſont des pleurs de funérailles : le triſte devient lugubre dans leurs bouches : ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la paſſion, comme

LES

) P E R A ,

*CO MÉDIE.*

## *ACTEURS.*

Monſieur CRISARD, *Conſeiller au Préſidial de Lyon.*

Madame CRISARD, *ſa femme.*

Mademoiſelle CRISOTINE *leur fille, devenue folle par la lecture des Opera.*

TIRSOLET, *jeune homme de Lyon, devenu fou par les Opera, comme elle.*

M. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, couſin de Madame Criſard.*

M. GUILLAUT, *Médecin célèbre à Lyon, & homme d'eſprit.*

M. MILLAUT, *Théologal de Lyon.*

PERRETTE, *Gouvernante de la maiſon de M. Criſard.*

GILOTIN, *vieux Valet de M. de Montifas.*

La Scéne eſt à Lyon, dans la Maiſon de M. Criſard.

LES

E R A,

*MÉDIE.*

PREMIER.

E PREMIERE.

RD *revenant du Palais*,
ERRETTE.

. CRISARD.

LA, ho ! Perrette.
ERRETTE.
Que vous plaît-il, Monsieur?
. CRISARD.
robe, nettoyez-la, pliez-la,
dans un coffre, où elle de-
d'après les Fêtes.

[illegible] mais qu'ils ont mén
En effet, nous couvrons
nités, & les faisons danse
lieu qu'ils les faisoient des
que sorte de ménagemens
les plus importantes. C
avoit outré le merveilleux
le fabuleux incroyable, i
fabuleux par un assembl
Dieux, de Bergers, de Hé
teurs, de Fantômes, de I
mons. J'admire Lulli aussi b
rection des Danses, qu'en
les voix & les instrumens : t
tion de nos Opera doit paro
vagante à ceux qui ont le bo
semblable & du merveilleux.

Cependant on court hasar
par ce bon goût, si on ose le f
& je conseille aux autres, qu
devant eux de P[illegible]

nné qu'il eſt, & de ſuivre la raiſon dans diſgrace, avec autant d'attachement, e ſi elle avoit encore ſa premiere conſi-ration. Ce qui me fâche le plus de l'en-ement où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt 'il va ruiner la Tragédie, qui eſt la plus lle choſe que nous ayons, la plus pro-e à élever l'ame, & la plus capable de rmer l'eſprit.

Concluons après un ſi long diſcours, e la conſtitution de nos Opera ne ſau-it être guére plus défectueuſe. Mais il ut avouer en même temps, que perſon-ne travaillera ſi bien que Lulli ſur un ſu-mal conçu; & qu'il eſt difficile de faire ieux que Quinault, en ce qu'on exige de i.

## SCENE III.

M. CRISARD, Madame CRISARD, PERRETTE.

M. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

Madame CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

M. CRISARD.

Je m'étonne que je sois sortie [illegible] si bonne heure. L'affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir jusqu'au soir. Comme les chagrins qu'on trouve au Palais se répandent bien souvent sur la famille, les satisfactions qu'on y reçoit doivent être aussi communiquées. Qu'on appelle Crisotine, je veux faire part de ma gloire à toute ma maison.

PERRETTE.

Bonne-foi, Crisotine a bien d'autres choses en tête que vos affaires du Palais. Vous pouvez les conter sans elle dès qu'il vous plaira.

Madame CRISARD.

Ce ne sont pas des choses qui convien-

é qu'il eſt, & de ſuivre la raiſon dans
grace, avec autant d'attachement,
elle avoit encore ſa premiere confi-
ion. Ce qui me fâche le plus de l'en-
ent où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt
va ruiner la Tragédie, qui eſt la plus
choſe que nous ayons, la plus pro-
élever l'ame, & la plus capable de
er l'eſprit.

ncluons après un ſi long diſcours,
a conſtitution de nos Opera ne ſau-
tre guére plus défectueuſe. Mais il
vouer en même temps, que perſon-
travaillera ſi bien que Lulli ſur un ſu-
l conçu; & qu'il eſt difficile de faire
x que Quinault, en ce qu'on exige de

# LES
# OPERA,
## COMÉDIE.

Madame CRISARD,

Mademoiselle CRISO
fille, femme fille pa
Opera.

TIRSOLET, femme
devenue fou par les Opera

M. DE MONTIF
Pourgodesse, enfin de

M. GUILLAUT,
à Lyon, & homme d'es

M. MILLAUT, T

PERRETTE, Gouv
son de M. Crisard.

GILOTIN, vieux

# LES OPERA, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

M. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

M. CRISARD.

HOLA, ho! Perrette.

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monſieur?

M. CRISARD.

Prenez ma robe, nettoyez-la, pliez-la, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera juſqu'après les Fêtes.

vêtement qui fait la
ſonne, & qui ſe peut
guſte de ma profeſſion
tre vous-même. Notre
de choſe, qu'elle ne f
diſtinction ſur ceux qui
êtes regardée d'un aut
qu'on ne regarde les
chands, Perrette.

PERRE

Monſieur Criſard,
une belle choſe que d'
tante Jacqueline gagn
huit jours avec votre pe
teau, gros & riche M
que je n'en gagne en ſi
Monſieur Criſard le Co
ce que c'eſt que d'étren
n'y a point de Procès à

M. CRIS

mieux. Une gloire ſi grande ne doit pas être célée à la famille. Appelle Madame Criſard, que je lui conte comment cela s'eſt paſſé.

## SCENE II.

PERRETTE, Madame CRISARD.

PERRETTE *ſortant rencontre ſa maîtreſſe.*

MAdame, Monſieur eſt revenu du Palais avec une face toute joyeuſe: il deſire de vous parler, & c'eſt ſans doute pour vous faire part de ſon contentement.

Madame CRISARD.

Où eſt-il, Perrette?

PERRETTE.

A la ſalle.

Madame CRISARD.

Allons le trouver.

M. CRISARD, M
PERRI

M. CRI
MA Toute, j'av
patience de te r
Madame CR
Tu nous as fait atten
Tou-tou.

M. CRIS
Je m'étonne que je so
ſi bonne heure. L'affai
pouvoit bien nous y re
Comme les chagrins qu
lais ſe répandent bien
mille, les ſatisfactions q
vent être auſſi communiq
pelle Criſotine, je veux
gloire à toute ma maiſon.
PERRETT
Bonne

nent trop à ſon âge : mais il me ſemble pourtant que Criſotine eſt aſſez avancée, & qu'elle a l'eſprit aſſez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le corps ne le ſoit pas plus que l'eſprit. Il y a un certain Monſieur Tirſolet, l'un de nos Penons de Bellecour, qui pourroit bien la trouver plus mure que vous ne penſez.

M. CRISARD.

N'eſt-ce pas ce jeune homme qui lui faiſoit lire les Aſtrées, & ne l'entretenoit jamais que de la riviere de Lignon ? Cela eſt dangereux pour les jeunes eſprits ; & je t'avouerai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenſion. Je craignois qu'il ne lui mît dans la tête la fantaiſie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de Forêts.

Madame CRISARD.

Ah ! Monſieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de votre fille : il n'y en eût jamais une ſi bien née.

PERRETTE.

Ce Mon... Ma foi, vous vous y connoiſſez ! Je vous le redis pour la décharge de ma conſcience : Monſieur Tirſolet ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller enſemble. Criſotine dit qu'elle eſt HERMIONE, & Tirſolet qu'il eſt CAMUS.

en pleurant, comm
mais ſe revoir : m
point, ou ils ne ſe
moins qu'on ne les

Madame

Prenez garde à c
rette. Criſotine aur
deſſe pour vous qu
par vengeance. Q
ma tante de Montif
ſin le Baron de Pou
donné une ſervante
me brouilla avec ma
faire bien du tort,
compagnie d'un jeu
me recherchoit en t
neur, mais ſecretter
un peu nos humeurs
cune déclaration.

P

PERRETTE.

Ma foi, Madame, vous avez raiſon; Suzanne reſſembloit fort à Perrette : mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller Criſotine.

## SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, M. CRISARD, Madame CRISARD.

PERRETTE.

CRiſotine, Monſieur votre pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers ſe chantent.*

Ah ! Que tu viens mal à propos
Troubler mon innocent repos !

PERRETTE.

Il n'eſt pas temps de chanter; je vous dis qu'on vous demande.

CRISOTINE.

Je m'en irai ſeulette :
Cherche qui te ſuivra.
Es-tu bien ſatisfaite,
Inhumaine Perrette,
De m'avoir fait quitter les airs de l'Opera ?

Je viens en fille obéiſſante,
Recevoir vos commandemens,
Et me plaindre d'une ſervante
Qui m'interrompe à tous momens
[illegible] que je chante
D'Hermione & Ca[illegible] les tendres ſentime

M. C[illegible]ISARD.

Criſotine, je ſ[illegible]ien fâché de voi
Perrette a tant de [illegible]ſon contre vous
vois craint l'extra[illegible]ance des Roma
des Bergeries ; n[illegible] tombons dans
des Opera, où je [illegible] m'attendois pa
mal n'eſt pas encore ſi grand, qu'il
puiſſe guérir. Parlez comme les au
Criſotine, ou je donn
les Opera, qu'il n'en
le reſſort de

» ont abuſé les **Romains**, & les Romains » les ont reſpectés. La plûpart des Rabins » ont eu les mêmes talens chez les Juifs, » en vertu de quoi ils ont joui de ſembla- » bles avantages. Et notre compatriote, » Monſieur Millaut, qui penſoit vivre ſous » la douce & paiſible autorité de ſon ca- » ractére, avec un plein droit de faire ce » qu'ont fait tant d'autres; & Monſieur Mil- » laut, notre ſavant & illuſtre Théologal, » ſe verra perdu; & par qui Meſſieurs? » par ſes concitoyens, & par ſes amis. *O* » *tempora! O mores!* C'eſt donc-là, grand » Théologal, la récompenſe de vos tra- » vaux! c'eſt donc-là le fruit de vos veil- » les!

Madame CRISARD.

Monſieur Criſard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire; quel Juge auroit pu tenir contre vous?

PERRETTE.

Bonne foi, cela étoit beau! Je commence à mieux eſpérer de mes étrennes.

M. CRISARD.

Ce n'eſt pas encore tout: voici un trait de l'ancienne Eloquence, qui fit les derniéres impreſſions.

Madame CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monſieur Criſard?

M. CRISARD.

Je me ſuis adreſſé aux murailles de nos

Ecoles, & aux Chaires de nos Egliſes, pour les faire parler en faveur de Monſieur Millaut.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toujours quelque choſe. Je croyois que les Prédicateurs parloient toujours dans les Chaires, & je n'aurois jamais crû que les Chaires euſſent parlé pour les Prédicateurs.

M. CRISARD.

C'eſt une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en ſuis ſervi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les murailles.

Madame CRISARD.

Perrette n'entend pas ce que c'eſt que l'Eloquence : mais pourſuivez, Monſieur, je vous prie.

M. CRISARD.

» Prenez des langues, Murailles des » Ecoles où Monſieur le Théologal a en- » ſeigné ſi ſavamment & ſi utilement ; pre- » nez des voix, Chaires où il a monté pour » faire entendre la ſienne avec l'admiration » de ſes auditeurs : paroiſſez, paroiſſez de- » vant ſes Juges, inſpirées de ſon eſprit, » & apportez, pour ſa défenſe, les raiſons » que vous lui avez oüi donner pour notre » inſtruction ! Quelque ſourdes que vous

ſſiere que de ne ſe pas ſaluer avec du
nt :

*Comment, Monſieur, vous portez-vous ?*

répond :

*Je me porte à votre ſervice.*

n fait une partie pour l'après-dîné :

*Après-dîné, que ferons-nous ?*

peut répondre :

*Allons voir la belle Clarice.*

:ela ſe chante naturellement, comme
fait à l'Opera, quand on s'entretient de
ſes indifférentes. Si on donne une com-
ſion à un valet, on ne manque pas de
nettre en chant, auſſi bien que le ſalut.
exemple, on appelle des *Valets* :

*Holà, ho ! La Pierre, Picard :*
*Ho ! La Verdure, La Montagne :*
*Que quelqu'un aille de ma part*
*Trouver mon frere à la campagne,*
*Pour ſavoir s'il fait le deſſein*
*De venir en ville demain.*

es diſcours les plus ordinaires ſe chan-
: à peu près ainſi, & l'on ne ſait plus
ue c'eſt, parmi les honnêtes gens, de
er autrement qu'en muſique.

[illegible] qu'un homme [illegible]
[illegible] une compag[illegible]
simple parole, comme [illegible]
ou le traiteroit bien [illegible]
temps. Les laquais se [illegible]

M. CRIS[illegible]

Et dans la Ville ?

CRISOT[illegible]

Je vous dirai. Tou[illegible]
considérables sont com[illegible]
Cour. Il n'y a plus qu'à [illegible]
la rue S. Honoré & su[illegible]
Dame, où la vieille cou[illegible]
encore ; l'on y vend & l[illegible]
chanter. Chez Gautier, [illegible]
chez tous les Marchands q[illegible]
Dames d'Etoffes, de galan[illegible]
tout se chante ; & si les M[illegible]
vent la Cour ne chantoie[illegible]
si squeroit [illegible]

ladame CRISARD.

n, Tou-tou, n'avois-je pas rai-
re pas ſi fort en colere contre
Si cela eſt, comme je n'en dou-
t'eſt-elle pas bien fondée ?

M. CRISARD.

ſt vrai, je ſuis au déſeſpoir d'a-
évenu par ma fille ; car j'ai tou-
ırieux des belles Modes de la
r a dix-huit ans que je porte la
ıe je m'habille dans toute la dé-
peut demander ma profeſſion :
ravant, qui avoit les Modes à
ıt que moi ? Eſt-ce que je n'ai pas
nier à porter les Chauſſes à la
Tant qu'on a porté des Canons,
é plus loin la décoration de la
ı lieu de Chauſſes à la Candale,
ıtement des Paragrafes dans la
je referois le CODE & le
E, s'ils étoient brulés. Concluez
a, Criſotine, que ſi on parle à
ımme à l'Opera, je ſerai le pre-
introduire l'uſage dans notre
J'aurai bientôt appris aſſez de
pour cela. Mais ſi vous vous
ée, il faut quitter votre entête-
ne pas entretenir une folie qui
roit ridicule à tout le monde.
affaire vuidée ; un peu d'atten-
ıtez celle que j'ai emportée glo-

M. CRISARD.

Mon compte eſt bon, ma femme, & trop bon.

Madame CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher? Qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre fille dans l'état où elle eſt?

M. CRISARD.

Qu'avez-vous fait! Et qui a rien fait que vous? N'eſt-ce pas vous qui lui avez fourni tous ces romans, & ces autres livres d'amoureuſes? N'eſt-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergere, avec ce beau Penon de Tirſolet? Parbleu, vous m'avez fait plus de dépenſe en houlettes, que ne valent mes gages de Conſeiller. On n'a pas repréſenté un Opera dans Paris, que vous n'ayez fait venir; & je ſuis trompé ou le dernier eſt venu par la poſte. Je le devine au compte de mon argent, ce que je ne dis pas pour vous le reprocher: mais enfin, ma femme, toutes ces dépenſes-là ont abouti à rendre ma fille folle.

Madame CRISARD.

Oh bien, il faut qu'elle paye ſa folie. Quoique je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller notre bien à d'autres qu'à nos enfans, je conſentirai qu'elle ſoit Religieuſe.

M. CRISARD.

Mais les collatéraux plus que perſonne!

ce ſont des héritiers que la nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous ſommes pas faits. Dieu fait le plaiſir que j'autois à me choiſir un gendre ; ce ſeroit une eſpéce d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais, en l'état qu'eſt ma fille, on ne ſauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Couvent !

Madame CRISARD.

Qui peut empêcher qu'elle ne ſoit dans un Couvent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on ſe battra dans les Religions à qui l'aura.

M. CRISARD.

Et Criſotine ſe battera pour n'y aller pas. Il faut autre choſe qu'un Crucifix pour époux à Criſotine. Voyez-vous, ma femme, tous ces Opera-là aboutiſſent à donner une grande envie d'opérer.

Madame CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *opérer* : mais jamais fille qui ait appartenu à la race des Montifas au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles opérations. Ah ! Monſieur, cela eſt trop déſobligeant. Je ſouffre que vous ſupportiez Perrette contre votre fille & contre moi ; mais, en ce qui regarde l'honneur, je ne ſouffre de perſonne, non plus d'un mari que d'un autre.

toutes choſes ; l
fort contraire à m
pas d'avouer ici ,
modé de ſes raiſo
Loix & de Coutû
faire de ſon eſprit
multitude de mes a
l'aſſemblée demeu
entre la force de ſe
mes autorités , qua
maître des affection
tique , ſur le ſujet de

» Quoi donc , M
» ferons-nous l'inju
» Monſieur Millaut ,
» notre Théologal ,
» ſeſſion où ſont ſes
» mille années ? Que
» le rendre de pire con
» ceux de ſon métier c

» ont abuſé les Romains, & les Romains » les ont reſpectés. La plûpart des Rabins » ont eu les mêmes talens chez les Juifs, » en vertu de quoi ils ont joui de ſembla- » bles avantages. Et notre compatriote, » Monſieur Millaut, qui penſoit vivre ſous » la douce & paiſible autorité de ſon ca- » ractére, avec un plein droit de faire ce » qu'ont fait tant d'autres; & Monſieur Mil- » laut, notre ſavant & illuſtre Théologal, » ſe verra perdu; & par qui Meſſieurs? » par ſes concitoyens, & par ſes amis. *O* » *tempora! O mores!* C'eſt donc-là, grand » Théologal, là récompenſe de vos tra- » vaux! c'eſt donc-là le fruit de vos veil- » les!

Madame CRISARD.

Monſieur Criſard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire; quel Juge auroit pu tenir contre vous?

PERRETTE.

Bonne foi, cela étoit beau! Je commence à mieux eſpérer de mes étrennes.

M. CRISARD.

Ce n'eſt pas encore tout: voici un trait de l'ancienne Eloquence, qui fit les dernières impreſſions.

Madame CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monſieur Criſard?

M. CRISARD.

Je me ſuis adreſſé aux murailles de nos

» changé. Je ne puis pas t'en dire davan-
» tage; auſſi-bien cela te paſſe. Nettoye la
» robe de ton maître, c'eſt aſſez pour toi.

M. CRISARD.

Ma femme, il n'y a pas de temps à perdre; il faut déclarer la folie de notre fille.

Madame CRISARD.

Ah! Monſieur, vous voulez vous défaire de votre fille & de votre femme en même temps: j'aime autant mourir, que de voir déclarer ma fille folle.

M. CRISARD.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir ſauvé le Théologal accuſé de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maiſon une fille qui en croit cent. J'ai du bien, des envieux & des ennemis, je dois prendre garde à moi. Ma fille eſt folle, & parbieu on la connoitra pour folle: cela me garantira de tout.

Madame CRISARD.

Hélas! Je penſois la marier avec le Baron de Montifas, qui eſt noble comme le Roi, & vaillant comme ſon épée: s'il vient à ſavoir ſa folie, il n'en voudra pas. Au nom de Dieu, mon Tou-ton, différe la choſe pour quelques jours: je connois la cervelle de ma fille, elle ne peut pas être affligée long-temps.

DE SAINT-EVREMO

M. CRISARD.

Nous ſommes bien au temps les Toutou ! Voici une affaire où il y va de notre perte ; ſongeons à y remédier. Perrette, tu as du ſens, dis-moi ce que je dois faire en cette occaſion.

PERRETTE.

Moi, Monſieur ? Je la ferois traiter par quelque bon Medecin ; car peut-être que ſa cervelle n'a qu'un [illegible] ui ſe peut guérir : ſi les ren[illegible] rien, ma foi, je ne marcha[illegible] déclarer ſa folie ; mais je vou[illegible] ayé la voie du Médecin aupar[illegible]

M. C[illegible]

Je ſuivrai ton avi[illegible]en. Va voir ce que fait Criſoti[illegible]dort, ou ſi elle paſſe dans ſa g[illegible]ve promptement tous les O[illegible]era qu'elle peut avoir dans ſa chambre : ils ont cauſé la maladie, & je crains qu'ils ne l'entretiennent tant qu'elle les aura. Apporte tout ; c'eſt par-là qu'il faut commencer. Mais n'eſt-ce pas là Monſieur Guillaut, mon bon ami ? C'eſt lui-même : il ne pouvoit pas venir plus à propos ; il eſt homme d'eſprit, & fort capable de me ſervir dans l'affaire de ma fille.

## SCÈNE III.

M. GUILLAUT, M. CRISARD

M. GUILLAUT.

MOnſieur, je ſuis venu vous remer
cier très-humblement du ſervice q
vous m'avez rendu ; mon innocence pou
roit me le faire appeller juſtice, mais je
reçois comme une grace, & veux bien d
voir plus à mon ami qu'à mon juge.

M. CRISARD.

Je vous ai défendu de la perſécution p
juſtice ; & un ſentiment d'amitié m'a don
de la chaleur pour la défenſe. Mais, Mo
ſieur, je vous demande un ſervice à m
tour : j'ai beſoin de vous dans votre pr
feſſion, comme vous avez eu beſoin
moi dans la mienne.

M. GUILLAUT.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon
n'eſt pas infaillible ; & vous l'avez sû tr
bien remarquer en ma faveur ; on ne la
pas néanmoins d'y trouver quelquefois
grands ſecours : je ſouhaite que vous
les vôtres n'en ayez jamais beſoin. S'il
rivoit pourtant que vous euſſiez affaire
notre métier, il n'y en a point, Monſie

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

M. CRISARD, Madame CRISARD.

M. CRISARD.

C'En eſt fait, ma femme, votre fille eſt perdue; & ſa perte, votre indulgence l'a cauſée.

Madame CRISARD.

Ah! Monſieur, n'ai-je pas aſſez d'affliction du malheur de ma fille, ſans que vous m'accuſiez d'en être la cauſe?

M. CRISARD.

Et qui en accuſerai-je donc? Perrette? Perrette, qui nous a ſi bien avertis de toutes les folies où elle étoit prête de tomber?

Madame CRISARD.

La contradiction de Perrette à ſes jeunes fantaiſies, n'a fait autre choſe que de l'y faire opiniâtrer davantage.

M. CRISARD.

Je vous prie, n'accuſons pas les innocens.

Madame CRISARD.

A votre compte, je ſuis la ſeule coupable.

M. Crisard.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y euſſent quelque part, mais c'eſt la moindre. Les Opera, Monſieur Guillaut, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Danſes, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démons l'ont démontée : ſa pauvre téte n'a pû réſiſter à tant de chiméres à la fois. Elle ne vous ſaluera qu'en chantant; & je penſe qu'elle aimeroit mieux ſe laiſſer mourir de faim & de ſoif, que de demander à boire & à manger ſans muſique. Elle dit une choſe que je ne croi pas trop (comme c'eſt une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de Paris) c'eſt qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour qui ne chante en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en penſez-vous, Monſieur Guillaut ?

M. Guillaut.

Je revins de Paris environ trois ſemaines avant que de tomber malade, & c'étoit, s'il m'en ſouvient, quatre mois après la premiere repréſentation de l'Opera. En ce temps-là on parloit encore à la Cour de la maniere accoutumée. J'étois ſouvent chez Monſieur le Maréchal de Villeroi, notre Gouverneur : j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, & de le voir jouer ſouvent au Piquet : mais en toutes

it des héritiers que la nature ne nous
donnés, & que nous ne nous ſom-
mes faits. Dieu ſait le plaiſir que j'au-
me choiſir un gendre ; ce ſeroit une
: d'adoption, & j'aime tout ce qui
in peu du Droit Romain : mais, en
qu'eſt ma fille, on ne ſauroit qu'en
Plût à Dieu qu'elle fût dans un Cou-

Madame CRISARD.

i peut empêcher qu'elle ne ſoit dans
uvent? Deux mille francs de plus la
recevoir par tout : on ſe battra dans
ligions à qui l'aura.

M. CRISARD.

Criſotine ſe battera pour n'y aller
Il faut autre choſe qu'un Crucifix
ſpoux à Criſotine. Voyez-vous, ma
e, tous ces Opera-là aboutiſſent à
r une grande envie d'opérer.

Madame CRISARD.

ntens ce que vous voulez dire par
: mais jamais fille qui ait appartenu
ice des Montifas au dixiéme degré,
de penchant à de telles opérations.
Monſieur, cela eſt trop déſobligeant.
uffre que vous ſupportiez Perrette
: votre fille & contre moi ; mais, en
i regarde l'honneur, je ne ſouffre
ſonne, non plus d'un mari que d'un

M. GUILLAUT.

Vous avez ſagement fait de lui donner ce qui a cauſé ſa maladie.

## SCENE IV.

M. CRISARD, M. GUILLAUT, PERRETTE.

M. CRISARD.

Perrette, que fait Criſotine?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomme du monde. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter ſes Livres, ſi elle ne ſe fût pas endormie? On lui eût plûtôt arraché l'ame que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle diſoit autrefois, avant qu'elle eût l'entêtement de ſes Déeſſes & de ſes Dieux.

M. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque grand travail d'eſprit. La nature cherche à ſe remettre d'une telle agitation, & c'eſt moins un véritable ſommeil qu'un repos.

PERRETTE.

Ma foi, vous y êtes avec vos raiſons de médecine. Elle dort d'un ſommeil qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-

## SCENE II.

M. CRISARD, Madame CRISARD, PERRETTE.

M. CRISARD.

EN quel état as-tu laiſſé notre petite payenne ?

PERRETTE.

Elle ne fut jamais ſi aiſe en ſa vie.

Madame CRISARD.

Je me doutois bien que ſes imaginations ne dureroient pas long-temps.

PERRETTE.

Bonne foi, elle ſeroit bien fâchée de ne les avoir plus ; elle y prend trop de plaiſir. Je viens de la laiſſer avec une douzaine de Dieux qui danſent comme des perdus ; & ce n'eſt pas tout : il y en a d'autres qui deſcendent, il y en a qui montent : il y en a à droite & à gauche, devant, derriere ; tout en eſt plein. Je lui ai dit nettement : *Mademoiſelle, je ne ſai comment cela ſe fait ; car notre Curé au Sermon, & ſon Vicaire au Catechiſme, nous ont toujours dit qu'il n'y en avoit qu'un.* » Ils avoient raiſon autre» fois, Perrette, *m'a-t-elle répondu :* mais » depuis les Opera les choſes ont bien

M. GUILLAUT.

Ce fut comme un eſſai d'Opera qui eut l'agrément de la nouveauté : mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'eſt qu'on y entendit des Concerts de Flûtes ; ce que l'on n'avoit pas entendu ſur aucun Théatre depuis les Grecs & les Romains.

M. CRISARD.

Celui-ci eſt POMONE, du même Cambert.

M. GUILLAUT.

POMONE eſt le premier Opera François qui ait paru ſur le Théatre. La Poëſie en étoit fort méchante, la muſique belle. Monſieur de Sourdeac en avoit fait les machines. C'eſt aſſez dire, pour nous donner une grande idée de leur beauté : on voyoit les machines avec ſurpriſe, les danſes avec plaiſir ; on entendoit le chant avec agrément, les paroles avec dégoût.

M. CRISARD.

En voici un autre, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

M. GUILLAUT.

Cet autre eut quelque choſe de plus poli & de plus galant. Les voix & les inſtrumens s'étoient déja mieux formés pour l'exécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

employât ſes ſoins avec tant de zéle que
ployerois les miens pour vous ſervir.

M. CRISARD.

e n'eſt pas moi qui en ai beſoin, Mon-
: Guillaut ; je me porte, Dieu merci,
bien : mais, pour ne vous pas tenir
ntage en ſuſpens, ma fille Criſotine
vous connoiſſez, ce gentil eſprit, cette
ce Muſicienne, je le tranche tout net,
fille eſt folle.

M. GUILLAUT.

'eſt quelque petite altération d'eſprit,
ée par une inſomnie.

M. CRISARD.

oint du tout.

M. GUILLAUT.

ar quelque vapeur.

M. CRISARD.

ncore moins.

M. GUILLAUT.

ar quelque paſſion honnête, mais trop
e.

M. CRISARD.

ien de tout cela. Elle eſt folle de la plus
nge folie que l'on puiſſe imaginer.

M. GUILLAUT.

l'eſt-ce point quelque folie qui lui ſoit
ue de la lecture des Romans ? Les Ro-
s gâtent aſſez ſouvent l'eſprit des jeu-
perſonnes.

sentimens tendres & délicats lui échappoient. L'ennui, la triſteſſe, la langueur avoient quelque choſe de trop ſecret & de trop délicat pour lui. Il ne connoiſſoit la douleur que par les cris, l'affliction que par les larmes : ce qu'il y a de douloureux & de plaintif, ne lui étoit pas connu.

M. CRISARD.

Mais, avec cela, il ne laiſſoit pas d'être habile homme.

M. GUILLAUT.

Il avoit un des plus beaux génies du monde pour la muſique, le plus entendu & le plus naturel : il lui falloit quelqu'un plus intelligent que lui pour la direction de ſon génie. J'ajoûterai une inſtruction qui pourra ſervir à tous les Savans, en quelque matiere que ce puiſſe être ; c'eſt de rechercher le commerce des honnêtes gens de la Cour, autant que Cambert l'a évité. Le bon goût ſe forme avec eux ; la ſcience peut s'acquérir avec les Savans de profeſſion ; le bon uſage de la ſcience ne s'acquiert que dans le monde.

M. CRISARD.

Voici tous les Opera de Baptiſte. CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ATYS ; quel ſentiment en avez-vous ?

M. GUILLAUT.

Celui de toute la France ; qu'on n'en a vû qui approchent de leur beauté : je

choſes il s'expliquoit très-nettement, comme ſes peres, ſans chant, ni muſique. Je vous dirai que les femmes & les jeunes gens ſavent les Opera par cœur; & il n'y a preſque pas une maiſon où l'on n'en chante des Scénes entiéres. On ne parloit d'autre choſe que de CADMUS, d'ALCESTE, de THESÉE, d'ATYS. On demandoit ſouvent un *Roi de Scyros*, dont j'étois bien ennuyé. Il y avoit auſſi un certain *Lycas peu diſcret*, qui m'importunoit ſouvent. *Atys eſt trop heureux*, & *les bienheureux Phrygiens* me mettoient au déſeſpoir. Cela n'alloit pas plus avant; &, ſelon mon goût, c'en étoit bien aſſez. Ce qui eſt arrivé depuis, je ne le ſai pas.

M. CRISARD.

Ma fille diroit-elle bien vrai?

M. GUILLAUT.

Je ne voudrois pas jurer le contraire. Quand on trouve bon au Théatre qu'un maître parle à ſon valet en chantant, on n'eſt pas trop éloigné de parler aux ſiens de même à ſon logis: mais il eſt temps de ſavoir ce que fait notre malade. Appellez votre ſervante. La voilà: & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres?

M. CRISARD.

Elle vient de la chambre de Criſotine; & tous ces Livres que vous voyez, ſont ſes Opera, que je lui ai fait enlever.

SCEN

M. CRISARD, M
PERRE

P M. CRIS
Errette, que fait (
PERRE
Elle dort du meilleur
Penſez-vous que j'euſſe
Livres, ſi elle ne ſe fût p
lui eût plûtôt arraché l'am
Je ne lui ai rien laiſſé qu'
DE LA VIERGE, qu'elle
avant qu'elle eût l'entêteme
& de ſes Dieux.
M. GUILLA
Elle dort de laſſitude,
grand travail d'eſprit. I
ſe remem

mis mon goût, comme les autres, ſur
le ſujet de la préference. Voici ce que j'en
rois, ſans rien décider. On trouve de plus
eaux morceaux dans CADMUS; une beau-
é plus égale dans ALCESTE. Le rôle de
lodée eſt merveilleux dans THESE'E : il
a quelques *Duo*, quelques airs dans la
ièce ſont ſinguliers. Les habits, les déco-
tions, les machines, les danſes ſont admi-
bles dans ATYS : la *deſcente de Cybele*
un chef-d'œuvre ; le ſommeil y régne
ec tous les charmes d'un Enchanteur. Il
y quelques endroits de récitatif parfaite-
nt beaux, & des ſcénes entieres d'une
ſique fort galante & fort agréable. A
prendre, ATYS a été trouvé le plus
u : mais c'eſt-là qu'on a commencé à
noître l'ennui que nous donne un chant
tinué trop long-temps.

M. CRISARD.

'auroit-on pas eu raiſon de le connoî-
uſſi dans les autres Opera ?

M. GUILLAUT.

auroit eu raiſon aſſurément : car

Opera qui ſera repréſenté, la nature ſent mieux ſentir encore la langueur d'une continuelle muſique. On ne ſouffrira pas éternellement que le véritable uſage de la parole ſoit anéanti ſur le Théâtre. Nous nous laſſerons enfin de tant de Divinités chantantes & danſantes : j'eſpere que nous les ſupplierons avec reſpect d'aller faire leur métier dans les Cieux, & de nous laiſſer faire le nôtre ſur la terre.

M. CRISARD.

Quand penſez-vous qu'on leur faſſe ce compliment-là ?

M. GUILLAUT.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il ſera permis aux gens éclairés de faire connoître la raiſon. Il faut avouer qu'on ne peut pas mieux faire que fait Quinault, ni ſi bien que fait Baptiſte, ſur un ſi méchant ſujet : mais la conſtitution de nos Opera eſt tellement défectueuſe, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne ſoit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à Baptiſte de comparer les Opera de Veniſe aux ſiens. L'excellence de nos ſymphonies & de nos danſes, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs ? Je conviendrai avec les Italiens de la beauté de leur compoſition pour le chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable exécution ; & quant à la muſique des inſtru-

M. CRISARD.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez, Monſieur Guillaut.

M. GUILLAUT.

C'eſt l'ARIANE de Cambert qui n'a pas été repréſentée; mais on en vit les répétitions. La Poëſie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur, & la muſique fut le chef-d'œuvre de Cambert. J'oſe dire que les *plaintes d'Ariane* & quelques autres endroits de la Piéce, ne cédent preſqu'en rien à ce que Baptiſte a fait de plus beau. Cambert a eu cet avantage dans ſes Opera, que le récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être compoſé avec plus de ſoin que les airs même, & varié avec le plus grand art du monde. A la vérité, Cambert n'entroit pas aſſez dans le ſens des vers, & il manquoit ſouvent à la véritable expreſſion du chant, parce qu'il n'entendoit pas bien celle des paroles. Il aimoit les paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être aſſujetti à aucune expreſſion, & avoir la liberté de faire des airs purement à ſa fantaiſie. *Nanette, Brunette, Feuillage, Bocage, Bergere, Fougere, Oiſeaux & Rameaux*, touchoient particuliérement ſon génie. S'il falloit tomber dans les paſſions, il en vouloit de ces violentes, qui ſe font ſentir à tout le monde. A moins que la paſſion ne fût extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les

& de plaintif, ne l
M. C
Mais, avec cela
habile homme.
M. G
Il avoit un des
monde pour la mu
& le plus naturel :
plus intelligent qu
de ſon génie. J'aj
qui pourra ſervir à
que matiere que ce
chercher le comm
de la Cour, autan
Le bon goût ſe for
peut s'acquérir av
ſion ; le bon uſag
quiert que dans le
M. C
Voici tous les

mens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de ſcience, qui trouve le ſecret ſur quatre notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-temps : j'ai d'autres malades à voir. Je reviendrai dans peu de temps pour voir Mademoiſelle votre fille.

*Fin du ſecond acte.*

Opera qui ſera repre
mieux ſentir encore la lang
tinuelle muſique. On ne ſouffrir
nellement que le véritable uſag
role ſoit anéanti ſur le Théatre
laſſerons enfin de tant de Di
tantes & danſantes : j'eſpere
ſupplierons avec reſpect d'
métier dans les Cieux, &
faire le nôtre ſur la terre.

M. C a t s A

Quand penſez-vous
compliment-là ?

M. G u y

Quand l'habit
tui, il ſera
faire

mens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de ſcience, qui trouve le ſecret ſur quatre notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-temps : j'ai d'autres malades à voir. Je reviendrai dans peu de temps pour voir Mademoiſelle votre fille.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE

CRISOTINE *pensant être Hermi*
TIRSOLET *s'imaginant être Cadmus*
PERRETTE.

CRISOTINE *chante un air que chante H*
*mione dans l'Opera de Cadm*

*Amour, voi quels maux tu nous fai*
*Où sont les biens que tu promets ?*
*Nas-tu point pitié de nos peines ?*
*Tes rigueurs les plus inhumaines,*
*Seront-elles toujours pour les plus tendres cœurs ?*
*Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs ?*

TIRSOLET.

Mourir eſt toute mon envie.
Achevons un funeſte ſort :
C'eſt aſſez de bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

12 Opera de CADMUS, *Act.* III. *Sc.* V.

CRISOTINE.

Il faut vivre, Cadmus, quoiqu'on puiſſe endurer;
La derniere des tyrannies
Eſt celle d'une mort qui viendroit ſéparer
Deux volontés ſi bien unies.

TIRSOLET.

Beaux yeux, ſi je ne vous voi plus,
Le jour n'a point de biens qui ne ſoient ſuperflus.

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conſerve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les morts, *Hermione*, elle ſera gardée.
*Belle* Hermione, *hélas! puis-je vivre ſans vous?*
*Nous nous étions flattés que notre ſort barbare,*
*Auroit épuiſé ſon courroux.*
*Quelle rigueur, quand on ſépare*
*Deux cœurs prêts d'être unis par des liens ſi doux!*
*Belle* Hermione, *hélas! puis-je vivre ſans vous* (1)?

CRISOTINE.

Vivez, Cadmus...Mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu. L'on pourroit nous ſurprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés, les ſurprend.*

Ah! Madame l'Hermione, je vous y

(1) CADMUS, Act. V. Sc. I.

pe ; & vous voilà bien camus, Mon-
le Cadmus, de me voir ici. Vous
: donc pris le temps que je n'y étois
pour venir faire des condoliances, &
ter tous vos *Hélas !* Finissez les Her-
ages, Monsieur Tirsolet, & sortez
ptement. Dehors, dehors ; montrez-
les épaules.

CRISOTINE.

h ! Ah !

PERRETTE.

riez-vous pas des Comédies avec leurs
*s !* Pardi, je pense être sur un Thiatre.

TIRSOLET *pensant être Cadmus.*

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *pensant être Hermione.*

Mon cher Cadmus, il faut souffrir.

TIRSOLET.

Mes maux ont lassé ma constance.

CRISOTINE.

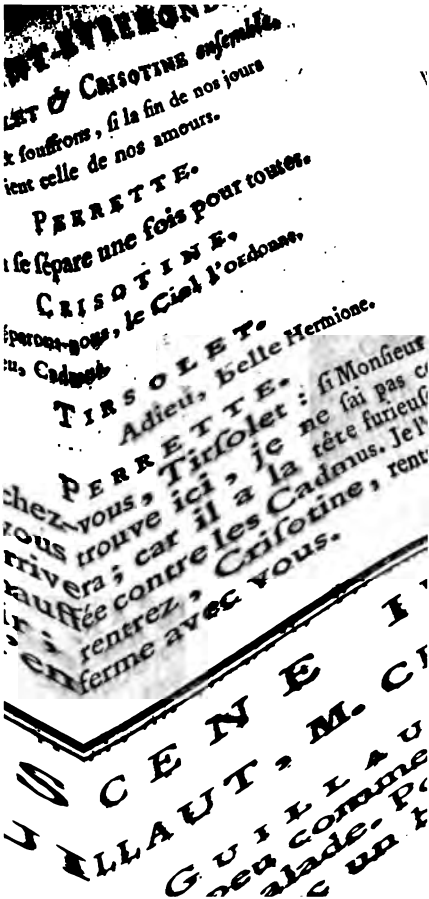
Tout céde à la persévérance.

TIRSOLET.

Mais que sert de persévérer,
Si ce n'est que pour endurer ?

CRISOTINE.

Une mort qui finit nos peines,
En même temps finit nos chaines.



ſens, qui ne ſoit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus ſavant Médecin, qui ne ſoit pas homme de bon ſens.

M. CRISARD.

Monſieur Guillaut, je ne ſuis peut-être pas cet homme de bon ſens; mais je connois ma fille, & j'ai connu de bonne heure la diſpoſition qu'elle avoit à devenir quelque choſe de pareil à ce qu'elle eſt. Les ASTRE'ES lui avoient donné la fantaiſie d'être Bergere; les Romans lui avoient inſpiré le deſir des avantures; & ce que nous voyons aujourd'hui, eſt l'ouvrage des OPERA.

M. GUILLAUT.

Mais pouviez-vous voir tout cela, ſans y apporter du remède?

M. CRISARD.

Sa mere la gâtoit par ſon indulgence; & je n'oſois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accuſât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un eſprit de contradiction.

M. GUILLAUT.

Les oppoſitions étoient bonnes, quand Madame Criſard avoit trop d'indulgence. A l'heure qu'il eſt, il faut s'inſinuer le mieux qu'on pourra dans l'eſprit de Criſotine, & gagner aſſez de crédit avec elle, pour lui faire prendre les remédes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes

ſes

ſes imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruiner, & de la ramener inſenſiblement au bon ſens. Voilà mon projet; je ne ſai pas s'il réuſſira.

M. CRISARD.

Sa mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'eſprit quaſi autant que ſa fille : je ſuis tout embarraſſé devant elle, & je ſors de mon embarras, en lui diſant des vérités qui ne lui ſont pas agréables.

## SCENE III.

M. CRISARD, Madame CRISARD, M. GUILLAUT.

Madame CRISARD.

JE viens de laiſſer ma fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains airs de l'Opera, qui ſont compoſés exprès pour faire dormir. Perrette lui a enlevé ſes Livres, & entr'autres celui où elle trouvoit ſon ſommeil : c'eſt être bien barbare!

M. CRISARD.

Je vous prie, ma femme, retirez-vous. Nous ſongeons, Monſieur Guillaut & moi, aux moyens de pouvoir guérir votre fille.

Laiſſez-nous-en le ſoin, & vous retirez.

Madame CRISARD.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-temps; & la voici qui vient toute furieuſe, ſe plaindre du tort qu'on lui a fait. Voyez ce que vous y ferez: pour moi, je m'en vais; auſſi-bien ne me veut-on pas ici.

## SCENE V.

CRISOTINE, M. CRISARD, M. GUILLAUT.

CRISOTINE.

Fuyez, tyrans, fuyez, loin de mes yeux;
Vous m'avez enlevé mon Dieu;
Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

M. CRISARD.

Criſotine, où allez-vous? A qui en voulez-vous? Reconnoiſſez-vous votre pere?

CRISOTINE.

A l'aſpect des parens,
Fuſſent-ils des tyrans,
La fureur d'un enfant auſſi-tôt ſe modere:
J'allois & je venois vous demander, mon pere

Avec de malheureux ſoupirs,
Ce qu'on a fait de mes plaiſirs.

M. CRISARD.

t'entendez-vous, Criſotine, par vos
s? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

tes charmes, Sommeil, m'avoient bien
ſée!
que je goûtois la douceur du repos,
nt de m'enlever le généreux Théſée,
Et le reſte de mes Héros:
enleve les Dieux qui paroient notre ſcéne;
eſcendoit du Ciel, l'autre ſortoit des Eaux;
voit les Silvains quitter les arbriſſeaux,
Pour venir danſer dans la plaine.

uyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux;
Vous m'avez enlevé mes Dieux:
Je cours à la vengeance;
de mon courroux la juſte violence.

M. GUILLAUT.

demoiſelle, vous vous êtes mépriſée;
vous avez cru que les mortels vous
nt enlevé vos Dieux: ce ſont les
es qui vous ont fait un ſi méchant tour
louſie, voyant que vous aviez plus
auté qu'elles, & que tous ces Dieux
ient devenir amoureux de vous.

CRISOTINE.

Que ce ſoient des Mortels ou bien des Immortelles,
A mon reſſentiment rien ne les peut cacher.
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit ſi cher,
On ſe fait avec moi des guerres éternelles.

M. GUILLAUT.

Si j'étois en votre place, je me moquerois bien des Immortelles : laiſſez-les crever de jalouſie, & ne leur donnez pas le plaiſir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

CRISOTINE.

Rengainez vos conſeils, Monſieur le Médecin,
Si vous n'avez pour moi que de vaines paroles :
Allez porter ailleurs le Grec & le Latin,
Que vous avez appris autrefois aux Ecoles.

M. GUILLAUT.

J'eſpere de vous être plus utile ici que je ne ſerois aux Ecoles ; & vous ſouffrirez que la paſſion de vous rendre quelque ſervice, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me ſecourir ;
Cependant je me perſuade,
A votre teint jaune & malade,
Que vous avez, Guillaut, grand beſoin de guérir.

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! Reprenons nos tranſports furieux:
Vous qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance,
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

M. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites & à ce que vous dites, devant votre pere & devant un homme de l'importance de Monſieur Guillaut?

CRISOTINE.

Je viens vous demander raiſon:
Vous ne la tirez pas; rentrons dans la priſon.
(*Elle ſort.*)

M. GUILLAUT.

Monſieur, ce n'eſt pas le moyen de guérir par la Médecine, que de ſe moquer du Médecin. Criſotine aime trop ſes imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fourniſſe d'autres qui lui ſoient plus agréables. Je n'ai guére vû de fous en ma vie, qui refuſent de l'argent, ni de filles folles qui n'écoutent parler volontiers de mariage. Toute la folie eſt ſuſpendue par la propoſition de choſes ſi néceſſaires & ſi convenables à la nature. Propoſons quelque mariage à Mademoiſelle Criſotine;

une ſimple vapeur de mariage appai
toutes celles de l'Opera.

M. CRISARD.

Votre conſeil eſt admirable, & de p
facile à mettre en exécution. Nous av
jetté les yeux ſur Monſieur de Monti
autrement le Baron de Pourgeolette, p
en faire un époux à Criſotine : c'eſt
homme de condition, qui a du bien
qui ne le mangera pas. Cela nous conv
aſſez, & le mariage de ma fille ne lui c
vient pas moins. On attend à tous mom
ſon retour; car il ne faiſoit deſſein de
meurer à Paris que trois mois, & il y
a tantôt quatre qu'il y eſt. Ce n'eſt pas
homme à faire plus de dépenſe qu'il ne
propoſé.

M. GUILLAUT.

Je penſe voir le Baron. N'eſt-ce pa
qui vient à nous?

M. CRISARD.

C'eſt lui-même.

## SCENE V.

LE BARON DE POURGEOLETTE, M. CRISARD, M. GUILLAUD.

LE BARON.

MOn couſin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embraſſez-moi, mon couſin, embraſſez-moi encore; c'eſt bien du meilleur de mon cœur, je vous en aſſûre.

M. CRISARD.

Mon couſin, votre retour nous donne à tous une grande joie.

LE BARON.

Encore une embraſſade, je ne m'en ſaurois laſſer. Dès Paris, mon couſin, dès Paris, je ſouhaitois ce bonheur-là : embraſſez-moi.

M. CRISARD.

Ce que vous dites, mon couſin, eſt trop obligeant. Vous vous divertiſſiez aſſez bien avec vos amis de Paris, pour ne vous ſouvenir pas de Lyon.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon couſin; & ce n'eſt pas que mes amis de Paris m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de

peine à refaire mes connoiſſances. C'étoit LE BARON ici, LE BARON là : il m'eût fallu mettre en quatre, encore n'eût-ce pas été aſſez. On parle de l'inconſtance des amis de Cour ; je le ſai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant je ſongeois toujours au couſin ; il eſt excepté du nombre des Provinciaux ; on peut faire fonds ſur lui : &... embraſſez-moi, je vous prie.

M. CRISARD.

Mon couſin, on ne peut pas être plus ſatisfait que je le ſuis, de l'honneur de vos careſſes, & de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit : ce n'étoit pas la même choſe à Verſailles & à Saint Germain. Que ſerviroit de mentir ? La Cour a des heures privilégiées, où l'on ne ſe ſouvient guére de la Province.

M. GUILLAUT.

Et particuliérement quand on eſt auſſi bien reçû à la Cour que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vaux ; & je vous dirai une choſe aſſez particuliere de ce Prince ſur mon ſujet : j'étois allé au lever, & je me trouvai à la porte avec quantité de ces jeunes Meſſieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir

attendu assez long-temps, je m'impatientai, & dis à l'Huissier : *Huissier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huissier crut avoir trouvé son *Baron de la Crasse*, & rendit tout haut : *Le Baron de Pourgeolette*, pensant faire rire le Roi & les Courtisans ; mais il fut bien étonné quand le Roi dit aussi-tôt : *Qu'on fasse entrer le Baron.* J'entrai au grand étonnement de mon Huissier & de mes Marquis, que je laissai fiérement derriere.

M. Guillaut.

Monsieur le Baron, un homme de Cour, comme vous, ne laisse pas échapper de sa mémoire ce que le Roi lui dit. Vous nous en rediriez bien quelque chose ?

Le Baron.

Cela siéroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

M. Guillaut.

Nous savons bien que vous n'êtes pas homme à vous donner une vanité malfondée.

Le Baron.

Vous connoissez mon humeur : mais si quelque chose étoit capable de me flatter, ce seroit le reproche obligeant que le Roi me voulut faire en présence de toute sa Cour. Ce ne fut pas le discours d'un Roi à un sujet, ce fut une tendresse d'ami. Je ne l'oublierai jamais ; & si j'avois mille vies, je les perdrois volontiers où il y au-

[illegible] le plus étrang[illegible]
tous les esprits de l[illegible]
parle plus qu'en c[illegible]
valet, le valet au n[illegible]
la mere à la fille, S[illegible]
les conditions.

LE B[illegible]

Ah! parbleu, cé[illegible]
dire ces coyonneri[illegible]
Bourgeois de Lyon[illegible]
Duc de Villeroi l'au[illegible]
se moquer de lui. J[illegible]
au lever, où je n'ai [illegible]
grands, ni petits Off[illegible]
le Duc d'Orleans, [illegible]
que; à Chantilli, po[illegible]
de Montifas m'a me[illegible]
Louvois [illegible] bien, [illegible]
de leurs [illegible], & [illegible]
[illegible]

*que si je l'avois reçû, dans la douleur que j'ai eue de n'être pas aux lieux où l'on pouvoit servir* VOTRE MAJESTÉ. Je ne mentirai point. Le Roi sourit de l'agrément qu'il trouva dans la réponse, & tous les courtisans jetterent les yeux sur moi ; ces yeux qu'on jette sur les personnes qui se font remarquer.

M. CRISARD.

Mon cousin, il ne faut pas avoir regret à la dépense que vous avez faite ; je la tiens assez bien payée par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon cousin ; je n'y ai pas de regret : mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avoue, car je mangeois aux meilleures tables, où l'on me convioit toujours : mais Paris est un gouffre. Les Dames y sont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas sans dépense. De dire que pas une ait voulu prendre de mon argent, je mentirois. Non, je les ai trouvées fort honnêtes là-dessus : il est vrai qu'on joue avec elles, & l'on ne gagne pas. On sait assez que le Baron est de Languedoc, & de l'humeur qu'il est, ses amis ne manquent pas d'Essences, de Gans & de Sachets de Montpellier. Au reste, deux fois la semaine à l'Opera, & jamais sans Dames, qui assûrément ne payent pas où est le Baron de Pourgeo-

lette. Demi Piſtole chaque place ; rien moins : c'eſt une affaire reglée.

M. Crisard.

Mon couſin, à propos de l'Opera, éclairciſſez-nous d'une choſe. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les eſprits de la Cour ; c'eſt qu'on n'y parle plus qu'en chantant ; le maitre au valet, le valet au maître, le pere au fils, la mere à la fille, & de même dans toutes les conditions.

Le Baron.

Ah ! parbleu, cela eſt bon ! Et qui va dire ces coyonneries-là ? Quelque petit Bourgeois de Lyon, à qui les valets du Duc de Villeroi l'auront fait accroire, pour ſe moquer de lui. J'ai été tous les matins au lever, où je n'ai jamais oüi chanter ni grands, ni petits Officiers. Chez Monſieur le Duc d'Orleans, pas une note de muſique ; à Chantilli, point de chant. Le cadet de Montifas m'a mené chez Monſieur de Louvois : eh bien, les Capitaines parlent de leurs recrues, & Monſieur de Louvois leur répond ſans chanter. Monſieur Picon, qui eſt de mon pays, m'a introduit chez Monſieur Colbert, où j'ai vû tous les gens d'affaires, ſans en avoir oüi chanter un ſeul. Fauſſeté toute pure, ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon couſin, il eſt mieux informé de la Cour, que vos

en Languedoc, il n'a pas enrichi ſes Comédies de notre procédé avec les Dames : il a joué tous les MARQUIS, & le BARON s'en eſt ſauvé. Véritablement, ma perruque aujourd'hui eſt une perruque de couſin, non pas de galant. Allons chercher au logis l'équipage des aventures ; allons, nous ne ſerons pas long-temps à nous parer.

*Fin du troiſiéme Acte.*

encore. Tout roule ſur le Baron, pour aſſurer la race des Montifas. Il faut ſe marier une fois, mon couſin; aidez-moi à choiſir une maîtreſſe, qui devienne bientôt une femme; non pas ſi-tôt, qu'une honnête galanterie ne précede le mariage.

M. CRISARD.

Mon couſin, quand vous me parlez de la ſorte, vous avez envie que je m'ouvre le premier; & je le ferai, puiſque vous le voulez. La perſonne de Criſotine vous plaît-elle, & ſon bien vous accommode-t'il? Si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma fille; l'agrément du pere & de la mere vous eſt aſſuré.

LE BARON *à M. Guillaut, bas.*

L'honneur que je fais à Monſieur Criſard, mériteroit quelqu'autre terme que celui d'*Agrémens*: mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

M. CRISARD.

Vous parlez toujours bas à Monſieur Guillaut.

LE BARON.

Je lui témoignois la joye que me donne cette ouverture: c'eſt la plus agréable choſe que je puiſſe entendre. Vous ſouffrirez donc que je faſſe le perſonnage de galant, avant que de faire celui de mari: on ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queue*. Nous avons connu Moliere

boucles, les gans : il n'y a point de friie là, c'eſt du plus fin. On ne répond s mal à l'honneur que l'on nous fait, on couſin ; mais c'eſt trop peu pour l'arable Criſotine.

M. CRISARD.

La voilà qui vient avec Madame Criſard; us pouvez lui aller faire votre déclaran.

## SCENE II.

LE BARON, M. CRISARD, Mme CRISARD, M. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *ſalue Criſotine.*

Vous me permettrez d'avoir l'honneur de vous ſaluer, belle couſine ; &, ès vous avoir ſalué en couſin, vous trouez bon que je me jette à vos pieds en ant, pour vous faire la proteſtation d'être re toute ma vie : j'en ai la permiſſion de nſieur votre pere & de Madame votre re, mais je la veux avoir de vous-mê- ; & ne prétens obtenir Criſotine, que Criſotine.

CRISOTINE.

La posture, Baron, sent un peu la vieillesse;
Et je pense trouver en vous
Moins un respect, qu'une foiblesse
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus, relevons-nous; l'adorable le veut. Debout, à genoux, en quelque posture que ce soit, le Baron sera toujours le plus soumis des Amans. Que faut-il faire? Où faut-il aller? Je suis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux yeux.

CRISOTINE.

Baron de Montifas,
Vous perdez tous vos pas;
Vos yeux de perle & vos dents d'émeraude;
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

Les Montifaudes ne manqueront jamais aux Montifaux : mais, quand le Baron est auprès d'un soleil, il ne le quitte point pour des étoiles.

CRISOTINE *lui ôte sa perruque.*

C'est trop écouter tes raisons :
Je veux désabuser le monde,
Et t'ôter la perruque blonde
Qui cache tes cheveux grisons.

Madame CRISARD.

Vous êtes honnête homme, mon cousin, & ma fille est une impertinente, que je traiterai assûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particuliérement avec un Baron de Montifas.

GILOTIN.

Monsieur, voilà une perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi ! une perruque à calote ?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monsieur; vous n'en avez que deux; une pour la ville, que vous portez, & l'autre pour la campagne, que voici.

LE BARON.

Il est vrai que j'avois donné ordre à Paris de m'en faire quatre; deux à grosses boucles & deux à la nouvelle façon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fusse, & vous verrez qu'on ne les a pas encore apportées. Fiez-vous aux Perruquiers.

Madame CRISARD.

Monsieur Crisard, allons trouver Crisotine, pour tirer d'elle la perruque de mon cousin, & lui faire bien sechement la réprimande qu'elle a méritée.

GILOTIN.

Je ne ſai pas ſi la fille ſe ſoucie a
de la nobleſſe que la mere : mais elle
mine d'avoir de bons yeux; & ſi elle
peut-elle regarder un autre que vous

LE BARON.

Je ne doutois pas du ſuccès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monſieur ?

LE BARON.

Ecoute, Gilotin, tu vas entendre
choſe incroyable.

GILOTIN.

Si Criſotine a fait l'impertinente
vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma déclaration à C
tine, (& je puis dire que ç'a été de la
niere la plus galante dont un Cavalier
jamais entré au ſervice d'une Dame,
ſeras ſurpris, Gilotin.....

GILOTIN.

Monſieur, permettez-moi de ne cr
pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma déclaration à C
tine, elle m'a chanté au nez des chan
fort déſobligeantes & perſonnelles;
veut dire, qui s'adreſſoient a ma pr
perſonne.

GILO

GILOTIN.

Je le ſai, puiſque vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! Gilotin, ce maître que tu ſais avoir été ſi heureux avec les belles, vient d'éprouver un commencement d'avanture auſſi fâcheux qu'il en ſoit jamais arrivé au plus diſgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois ſavoir que Monſieur Criſard ne veut donner ſa fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On ſait bien que le plus grand honneur qui puiſſe arriver à Criſotine, c'eſt que je l'épouſe. Moi, je ne te mens point; je ſuis bien aiſe de rendre à la fille la nobleſſe que nous avons fait perdre à la mere, qui eſt ma germaine, & auſſi bien que moi de la bonne branche des Montifas. Une Montifas attachée à un Criſard, c'eſt pis que le vivant attaché au mort; & cette pauvre femme, toute infectée de Criſarderie, ne deſire rien tant en ce monde, que de rendre à ſa fille la vraie odeur de la nobleſſe, qu'on ne peut ſentir avec homme du monde ſi purement qu'avec le Baron.

maniere je m'en ſuis tiré. Si jamais j'ai
homme de Cour, ç'a été, Gilotin
cette occaſion : mais le déplaiſir n'
pas moindre. Il faut périr ou venir à
des mépris de Criſotine. Je te réd
mauvaiſe, & tes larmes vengeront le
tement injuſte que tu as fait au Baron

GILOTIN.

Il faut la réduire & la planter-là.

LE BARON.

Non pas, Gilotin; elle a du bien
la beauté : il en faut faire une femm
alors le mari vengera l'amant. La ré
tion en eſt priſe. Voyons ſeuleme
quelle maniere nous la pourrons faire
ſir. J'ai beſoin de ton adreſſe, Gil
pour découvrir les ſentimens qu'elle
mon ſujet, & trouver enſuite les mo
de nous mettre bien dans ſon eſprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces mo
là ? Laiſſez-moi rêver un peu.... J
trouvé, Monſieur. Cette Perrette
gouverne la maiſon, nous peut inſt
de toutes choſes : mais que lui prom
je, pour l'engager dans nos intérêts !

LE BARON.

Ne promets rien poſitivement, Gil
S'acquitter d'une promeſſe, c'eſt paye
la vraie nobleſſe aime mieux être libé
que de s'acquitter d'une dette. Ce q

as à faire, est de donner à Perrette de belles idées de ma grandeur.

GILOTIN.

Vous passion pour une servante, que des idées !

LE BARON.

Je n'aime pas les personnes qui s'attachent à l'exactitude des petits intérêts présens : il faut avoir le courage d'envisager les grandes choses. Tu as de l'esprit ; dispose Perrette à concevoir d'elle-même des espérances. Il suffira de lui faire la peinture de mon humeur le plus avantageusement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai votre portrait à Perrette, puisque vous me l'ordonnez, & je n'y oublierai rien : laissez-moi faire.

[redacted]

## SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

Je suis bien aise, Perrette, j'ai grand besoin de ton secours.

PERRETTE.

De quoi est-il

mauvaise, & tes li
tement injuste que

GI

Il faut la réduire

LE J

Non pas, Gilot
la beauté : il en fa
alors le mari venge
tion en est prise.
quelle maniere nou
fir. J'ai besoin de
pour découvrir les
mon sujet, & trou
de nous mettre bien

GIL

Qui pourroit nou
là ? Laissez-moi rè
trouvé, Monsieur.
gouverne la maison
de toutes choses : m

as à faire, eſt de donner à Perrette de belles idées de ma générosité.

GILOTIN.

Beau préſent pour une ſervante, que des idées!

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'attachent à l'exactitude des petits intérêts préſens : il faut avoir le courage d'enviſager les grandes choſes. Tu as de l'eſprit ; diſpoſe Perrette à concevoir d'elle-même des eſpérances. Il ſuffira de lui faire la peinture de mon humeur le plus avantageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai votre portrait à Perrette, puiſque vous me l'ordonnez, & je n'y oublierai rien : laiſſez-moi faire.

## SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, Perrette ; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voilà toute trouvée. De quoi eſt-il queſtion ?

... que Chi

GIL

... voi bien que t

PERR

Je sais tout, jus
cruque. Mais de qu
Dépêche-toi, parle.

GILO

Il faut rendre un se

PERRE

A ton maitre!

GILO

Oui, à mon maitr

PERRE

Au Baron de Pourge
de Montifas!

GILOT

Au Baron & au Se
te plaira.

PERRET

C'est une ...

oie & par chemin, faiſant bonne chere ux dépens des autres, & mourant de faim ux ſiens. Pour moi, je ne ſuis ni aux ſiens, ni à ceux des autres; mais très-petitement t très-malheureuſement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur n ſe mariant?

GILOTIN.

S'il eſt une fois marié, Perrette, il faura qu'il tienne maiſon en dépit de lui; & eſpere que je m'en trouverai mieux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il épouſe Criſotine, n'eſt-e pas?

GILOTIN.

C'eſt-là juſtement ce que je demande.

PERRETTE.

Va, Gilotin, il ne tiendra pas à moi; ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que n'en as de voir ton maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je ſai que le pere & la mere eulent bien le mariage: mais la fille chane ridiculement au nez du Baron, & ne fait utre choſe que de ſe moquer de lui.

PERRETTE.

Ton maître ſait-il chanter?

GILOTIN.

Il s'eſt fait un métier de chanter tous les airs de l'Opera.

LE BARON.

Quelque maltraité que je ſois, je ne
rois ſouffrir qu'on faſſe injure à ma n
treſſe. Puiſque je l'aime, elle eſt aimal
& puiſqu'elle eſt aimable, elle n'eſt
folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la ſubtilité de
*puiſque* là : mais je ſai bien que Criſo
eſt devenue folle des Opera ; & à m
que vous ne chantiez toujours avec e
vous ne ſauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voilà juſtement dans mon fort
j'eſpere qu'on verra tantôt une ſcéne a
agréable. Au moins, tu n'as rien pro
à Perrette ? Je n'aime pas d'être engag

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a ſuff
faire votre portrait, & je l'ai fait le
naturellement qu'il m'a été poſſible.

*Fin du quatriéme acte.*

## SCENE V.

### LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

HÉ bien, Gilotin, m'apportes-tu la vie, ou la mort ?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la vie, ni la mort : c'eſt aſſez pour empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fais point languir, je te prie. Dis-moi, puis-je eſpérer d'amolir le marbre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde.

GILOTIN.

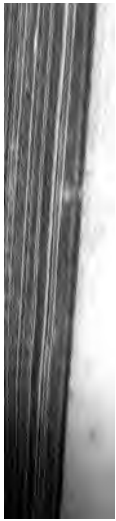
Nous avons encore une reſſource : après cela, il n'y a rien à eſpérer.

LE BARON.

Apprens-la cette reſſource à ton maître ; & Dieu veuille qu'elle ſoit utile à ſes amours ! Gilotin, Gilotin, il ſeroit bien fâcheux de venir échouer à Lyon, après avoir sû réduire les plus fieres de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des perſonnes d'eſprit, qui ſavoient connoître votre mérite ; & vous rencontrez ici une folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.



GI
Je n'entens pas
puiſque là : mais j
eſt devenue folle d
que vous ne chanti
vous ne ſauriez jam
LE B
Me voilà juſteme
j'eſpere qu'on verra
agréable. Au moins
à Perrette ? Je n'aim
GIL
Je ne vous ai enga
faire votre portrait,
naturellement qu'il m

*Fin du quat*

LE BARON.

Les tigres, les lions, les pantheres, les ours,
Toutes les bêtes sauvages de l'Hircanie,
Me donneroient sûrement du secours,
Me voyant si proche de l'agonie.

CRISOTINE.

Qui ne peut inspirer une tendre amitié,
Inspire-t-il de la pitié?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche...
Si vous n'êtes toute de roche...
Si vous n'avez un cœur qui soit de roche...

*Faites rimer, ou touche, ou cloche.*

CRISOTINE.

La rime vous coûte trop cher.
En deux mots, je suis un rocher.

LE BARON.

Les impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les airs de Baptiste. L'AIMABLE JEUNESSE (1) vient fort bien ici.

(*Il chante ridiculement.*)

*Aimable Jeunesse,*
*Suivez la tendresse;*
*Joignez aux beaux jours*
*La douceur des amours.*

(1) Air de Psyché, Tragédie.

*C'eſt pour vous ſurprendre*
*Qu'on vous fait entendre*
*Qu'il faut éviter les ſoupirs,*
*Et craindre les deſirs :*
*Laiſſez-vous apprendre*
*Quels ſont leurs plaiſirs.*
*Chacun eſt obligé d'aimer*
*A ſon tour ;*
*Et, plus on a de quoi charmer,*
*Plus on doit à l'Amour.*

CRISOTINE *parodiant ſu le même air*

Honteuſe Vieilleſſe,
Quitte la tendreſſe,
Quitte les amours ;
Tes ans ont fait leurs cours.
Crois-tu me ſurprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains ſoupirs,
Et tous ces vieux deſirs ?
C'eſt pour déſapprendre
Quels ſont les plaiſirs.
Qui voudra m'obliger d'aimer
A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer,
N'aura pas mon amour.

Madame CRISARD.
faut des ſoupirs à ta fantaiſie ? Aime,

LE BARON.

;res, les lions, les pantheres, les ours,
i les bêtes ſauvages de l'Hircanie,
Me donneroient ſûrement du ſecours,
Me voyant ſi proche de l'agonie.

CRISOTINE.

e peut inſpirer une tendre amitié,
Eſpere-t-il de la pitié?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche . . .
Si vous n'êtes toute de roche . . .
Si vous n'avez un cœur qui ſoit de roche . . .

faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

La rime vous coûte trop cher.
En deux mots, je ſuis un rocher.

LE BARON.

s impromptu me fatiguent trop. Dondans les airs de Baptiſte. L'AIMABLE ESSE (1) vient fort bien ici.

(*Il chante ridiculement.*)

*Aimable Jeuneſſe,*
*Suivez la tendreſſe;*
*Joignez aux beaux jours*
*La douceur des amours.*

(1) Air de Pſyché, Tragédie.

ſouffrir ſes petites fantaiſies ? Voilà l'effet de votre indulgence.

Madame CRISARD.

Ah ! Monſieur, ne m'en parlez pas : j'aurois le courage de l'étrangler. Mépriſer un Baron de Pourgeolette ! Chef de la maiſon de Montifas !

CRISOTINE.

Ses yeux de perle, & ſes dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

La patience m'échappe. Allez, petite éventée, allez épouſer quelque Chanteur de l'Opera. Ma couſine a raiſon : vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un parti en qui ſe rencontrent également le bien, le courage & la nobleſſe. Mon bien eſt connu de tout le monde. Il y a trois cens ans que mes Lettres de nobleſſe ont été brûlées. On ne voit point l'origine des Montifas. Montifas eſt noble ; & pourquoi ? Parce qu'il eſt MONTIFAS. Voilà ſes titres & ſes papiers. On n'ignore pas en Languedoc le nombre de mes campagnes. Pour des combats ſinguliers, ſix à Montpellier, quatre à Beziers, trois à Pezenas, deux à Aiguesmortes, & vingt procedés ſi beaux, que je les préfere à quarante combats. Autrefois j'étois impétueux, comme mon voiſin

le Rhône. Présentement, je suis calme, comme mon Lac de Pourgeolette; & je pensois achever mes jours doucement avec Crisotine : mais elle est indigne de cet honneur-là. Adieu, petite chanteuse : Adieu, mon cousin; adieu, ma cousine : je ne suis pas moins votre serviteur, pour toutes les impertinences de votre fille. J'ai même obligation à Crisotine. Un mariage m'eût acoquiné en Languedoc, & à peine aurois-je été bon pour faire ma cour aux Etats.

M. CRISARD.

Ma justification auprès de vous, c'est que ma fille est folle; & nous sommes plus à plaindre que vous n'êtes.

Madame CRISARD.

Je suis autant contr'elle, que j'avois été portée à la soutenir. Maudits soient les Opéra qui ont rendu ma pauvre fille folle!

LE BARON.

Adieu, mon cousin; adieu, ma cousine : les vieux liens suffiront de reste pour entretenir notre union.

Madame CRISARD.

Mon cousin, si vous retournez à la Cour...

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! Assez plaisante question. Si je retourne à la Cour! Et que ferois-je dans la Province, après avoir rompu mon mariage?

[illegible] maison de Montrias

[illegible]

Se [illegible] de [illegible] & ses [illegible]

Peuvent chercher [illegible] aur[illegible]

[illegible]

[illegible] échap[illegible]

[illegible] épouser

[illegible] la cousine

[illegible] l'honneur q[illegible]

[illegible] un parti

[illegible] le bien

[illegible] Mon bien est

[illegible] Il y a trois cens

[illegible] noblesse ont été

[illegible] l'origine des M[illegible]

[illegible] noble ; & pourquoi

[illegible] Voilà ses tit[illegible]

[illegible] ignore pas en Lan[illegible]

[illegible] mes campagnes. [illegible]

ie. Préſentement, je ſuis calme,
mon Lac de Pourgeolette ; & je
achever mes jours doucement avec
ie : mais elle eſt indigne de cet hon-
. Adieu, petite chanteuſe : Adieu,
ouſin ; adieu, ma couſine : je ne
moins votre ſerviteur, pour toutes
ertinences de votre fille. J'ai même
ion à Criſotine. Un mariage m'eût
ié en Languedoc, & à peine auroi-
on pour faire ma cour aux Etats.

M. CRISARD.

juſtification auprès de vous, c'eſt
fille eſt folle ; & nous ſommes plus
ire que vous n'êtes.

Madame CRISARD.

iis autant contr'elle, que j'avois été
à la ſoutenir. Maudits ſoient les
qui ont rendu ma pauvre fille folle !

LE BARON.

eu, mon couſin ; adieu, ma cou-
s vieux liens ſuffiront de reſte pour
nir notre union.

Madame CRISARD.

ouſin, ſi vous retournez à la Cour...

LE BARON.

e retourne à la Cour ! Aſſez plai-
ueſtion. Si je retourne à la Cour !
ferois-je dans la Province, après
ompu mon mariage ?

*Ma rivale triomphe, & me voit outrager :*
*Quoi, laiſſer ſon amour ſans peine & ſans danger ;*
*Voir le ſpectacle affreux de ſon bonheur extrême !*
*Non, il faut me venger*
*En perdant ce que j'aime* (1).

## SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Madame CRISARD, M. GUILLAUT, M. MILLAUT, M. CRISARD.

TIRSOLET *qui parole.*

HÉ bien, cruelle ! vengez-vous ;
Mais vous vous vengerez ſur la même innocence.
Que ſi ma mort, hélas ! flatte votre courroux,
Sans avoir jamais fait d'offenſe,
Je vous la demande à genoux ;
Et c'eſt pour mon amour aſſez de récompenſe.
Que pourrois-je eſpérer de mieux ?
Vous voulez que je meurs, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidéle Théſée !

TIRSOLET.

Vous êtes abuſée,

(1) Médée, dans l'Opera de Théſée, Acte V. ſcène I.

Changera sa Théologie,
Et sera Sacrificateur.

M. MILLAUT.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiselle? mmes-nous au temps des Juifs, ou des yens?

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le tonnerre;
Ou de ce grand maître Apollon
Qui préside au sacré Vallon;
du terrible Dieu qui commande à la Guerre.

M. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monsieur Millaut, dans le nombre des Dieux e vous aurez à servir.

CRISOTINE.

Quels plaisirs pour les Nations
D'assister à des Sacrifices
Qui leur rendent les Dieux propices
le pompeux éclat de leurs dévotions.

LE BARON.

Puisque vous voulez que je couche céans, us me permettrez d'aller un peu à ma ambre.

M. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon cousin.

LE BARON.

Quoi, des cérémonies de Province!

Juſqu'au temps que le même ſort
Te joindroit mon ombre amoureuſe,
Aux lieux où les Amans s'en vont après la mort.

Madame CRISARD.

Partez, mourez; faites ce que vous voudrez, pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques,
Ennemis de toutes Muſiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monſieur Lulli nous recevra.

TIRSOLET.

C'eſt là que perſonne
Aimable Hermione,
Nos doux chants ne troublera:
Sauvons-nous à l'Opera.

M. GUILLAUT *à M. Criſard.*

Monſieur, la nature, par un mouvement ſecret, qu'on appelle inſtinct, les porte au remede, qui ſera ſans doute leur guériſon. Les Opera ont fait naître leur maladie; les Opera la finiront. Il eſt de ces ſortes de fantaiſies, comme des amours & des deſirs. Laiſſez jouir, les deſirs finiſſent; empêchez la jouiſſance, ils durent toujours. De même, Monſieur, oppoſez-vous à ces imaginations, c'eſt leur donner plus de force; laiſſez-leur un libre cours,

CRISOTINE.

Perdons, perdons qui nous fait outrager :
Mais d'un amant qu'on aime oſe-t-on ſe venger ?

M. GUILLAUT.

Miſérable condition, quand celui qui nous offenſe nous plaît ! C'eſt une ſituation où l'on ne ſait ni aimer, ni ſe venger. Je vous plains, Mademoiſelle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs ſa mort eſt pourſuivie ;
Prenez le ſoin, Amour, de conſerver ſa vie :
Amour, oppoſez-vous à mon reſſentiment ;
Si j'accuſe un perfide, excuſez un amant :
Et, quand je ſerai prête à punir un coupable,
Demandez le pardon d'un criminel aimable.

M. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable* qui trahit une perſonne plus aimable que lui, ne mérite pas le pardon.

CRISOTINE.

*Ah ! Faut-il me venger,*
*En perdant ce que j'aime ?*
*Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager ?*
*Punir ce cœur ingrat, c'eſt me punir moi-même ;*
*Je en mourrai de douleur ; je tremble d'y ſonger.*
*Ah ! Faut-il me venger,*
*En perdant ce que j'aime ?*

Madame CRISARD.

Je n'ai plus rien à dire après cela : vous m'avez mis l'esprit en repos.

M. GUILLAUT.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas résister plus long-temps à leur envie.

M. MILLAUT.

Je dis plus, Monsieur Crisard : je dis que c'est une nécessité de les laisser aller. L'opinion que Mademoiselle votre fille a des Dieux, scandalise tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puisse faire perdre l'extravagance de son opinion. Quand elle verra que les machines les plus merveilleuses ne sont rien que des toiles peintes ; que les Dieux & les Déesses qui descendent sur le Théatre, ne sont que des Chanteurs & des Chanteuses de l'Opera : quand elle touchera les cordes, par le moyen desquelles se font les vols les plus surprenans ; adieu Jupiter & Apollon, adieu Minerve & Venus. Elle perdra toutes ces imaginations-là ; &, comme dit Monsieur Guillaut, vous la verrez revenir avec autant de sagesse qu'elle a de folie présentement.

M. CRISARD.

Je vous rens graces, Messieurs, de vos bons avis ; il n'y en eut jamais de plus sages, & ils vont être exécutés tout-à-l'heure.

l'heure. Nous consentons, Crisotine, que vous alliez avec Monsieur Tirsolet à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous sera possible : les portes vous sont ouvertes ; il ne tiendra qu'à vous de sortir.

Madame CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, Crisotine ? Après avoir mépriſé mon cousin de Montfas, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la maison.

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finissons, finissons nos plaintes ;
Voici la fin de nos contraintes :
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour
Des succès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines
Qui nous transporteront où nous devons aller :
La, nous serons assis en personnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre ;
Allons fendre les airs :
Elevons-nous au-dessus des éclairs,
Et voyons sous nos pieds les éclats du tonnerre.

[ *Ils sortent.* ]

M. MILLAUT.

Monſieur, vous êtes bienheureux d'être délivré d'une fille auſſi folle que celle-là.

M. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que Madame Criſard ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le Montifas votre gendre. C'eſt une eſpece de fou, dont vous euſſiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à ſouper aujourd'hui, & le renvoyons demain au lever du Roi.

M. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Monſieur Guillaut, de m'ouvrir l'eſprit : je commence à connoître que notre Baron eſt un grand fou. Allons ſouper avec lui une fois encore, & jamais ne le puiſſions-nous revoir après cela.

*Fin du cinquiéme & dernier acte.*

: moyen de les faire évanouir. Quand
eur Tirſolet & Mademoiſelle Cri-
.....

Madame CRISARD.

us parlerez mieux quand il vous plai-
lonſieur Guillaut ; & je ne ſai pas
ient vous avez pû nommer Monſieur
et, fils de Monſieur Tirſolet, devant
moiſelle Criſotine, deſcendue par
e des vrais Montifas ?

M. GUILLAUT.

and Mademoiſelle Criſotine & Mon-
Tirſolet auront été ſix mois au Théa-
uſſés de répétitions, ennuyés de chan-
ujours, fatigués de s'habiller avec
de ſe deshabiller avec peine & de
ternellement la même choſe, vous
rez revenir avec autant de ſageſſe,
ont de folie préſentement.

Madame CRISARD.

i, Monſieur Guillaut : mais une per-
de la qualité de ma fille à l'Opera,
oit trop ma condition ; & j'aimerois
: voir Criſotine folle toute ſa vie,
le la qualité, que la voir ſage au pré-
de ſa naiſſance.

M. GUILLAUT.

Roi y a donné ordre, Madame : on
ire de l'Opera, ſans faire tort à ſa
ſſe. Les grands Seigneurs du Royau-
peuvent danſer, avec l'approbation
nt le monde.

tions. Ils obéiſſent à regret à ceux qui commandent ; ils aiment à rendre ſervice à ceux qui leur plaiſent. Mais qu'un Roi, occupé de ſa grandeur, renonce aux adorations publiques, renonce à ſon autorité, à ſa puiſſance, pour deſcendre en lui-même & y ſentir les mouvemens les plus naturels de l'homme ; c'eſt ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y faſſions réflexion.

Il eſt certain qu'on ne doit pas regarder ſon Prince, comme ſon ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la ſujétion, ne laiſſe pas former cette union des volontés, qui eſt néceſſaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince & le devoir des Sujets, ont quelque choſe d'oppoſé aux tendreſſes que demandent les amitiés.

Exercer la domination ſans violence, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Prince. Obéir ſans murmure, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur ſujet. Or la modération & la docilité ont peu de charmes. Ces vertus ſont trop peu animées pour faire naître les inclinations, & inſpirer la chaleur de l'amitié. La liaiſon ordinaire qui ſe trouve entre les Rois & leurs courtiſans, eſt une liaiſon d'intérêt. Les courtiſans cherchent de la fortune avec les Rois, les Rois exigent des ſervices de leurs courtiſans.

Cependant il y a des occaſions, où l'ami

l'heure. Nous consentons, Crisotine, que vous alliez avec Monsieur Tirsolet à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous sera possible; les portes vous sont ouvertes; il ne tiendra qu'à vous de sortir.

Madame CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, Crisotine? Après avoir mépriſé mon cousin de Montisas, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la maison.

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finissons, finissons nos plaintes;
Voici la fin de nos contraintes:
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour
Des succès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines
Qui nous transporteront où nous devons aller:
Là, nous serons assis en personnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre;
Allons fendre les airs:
Elevons-nous au-dessus des éclairs,
Et voyons sous nos pieds les éclats du tonnerre;

[*Ils sortent.*]

Et plus heure
Montifas votre
de fou, dont v
peine à vous déf
per aujourd'hui,
au lever du Roi.

M. C

Vous me faites
Guillaut, de m'o
mence à connoître
grand fou. Allons
encore, & jamai
revoir après cela.

*Fin du cinquiè*

quelques maux, l'amitié les ſoulage tous : ſi la prudence nous fait acquérir des biens, c'eſt l'amitié qui en fait goûter la jouiſſance. Avez-vous beſoin de conſeils fidéles : qui peut vous les donner qu'un ami ? A qui confier vos ſecrets, à qui ouvrir votre cœur, à qui découvrir votre ame qu'à un ami ? Et quelle gêne ſeroit-ce d'être tout reſſerré en ſoi-même, de n'avoir que ſoi pour confident de ſes affaires & de ſes plaiſirs ? Les plaiſirs ne ſont plus plaiſirs, dès qu'ils ne ſont pas communiqués. *Sans la confiance d'un ami, la félicité du Ciel ſeroit ennuyeuſe* (1). J'ai obſervé que les dévots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour ſe faire des objets viſibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'eſt de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me ſuis étonné autrefois de voir tant de confidens & de confidentes ſur notre Théatre : mais j'ai trouvé à la fin que l'uſage en avoit été introduit fort à propos ; car une paſſion dont on ne fait aucune confidence à perſonne, produit plus ſouvent une contrainte fâcheuſe pour l'eſprit, qu'une volupté agréable pour les ſens. On ne rend pas un commerce amoureux public ſans honte ; on ne le tient pas fort ſecret ſans

(1) Penſée d'un Ancien.

gêne. Avec un confident, la conduit
plus sûre, les inquiétudes se rendent
légeres, les plaisirs redoublent, toute
peines diminuent. Les Poëtes qui com
sent bien la contrainte que nous donne
passion cachée, nous en font parler
vents, aux ruisseaux, aux arbres; cro
qu'il vaut mieux dire ce qu'on sent
choses inanimées, que de le tenir tro
cret, & se faire un second tourment de
silence.

Comme je n'ai aucun mérite éclat
faire valoir, je pense qu'il me sera pe
d'en dire un, qui ne fait pas la vanité
naire des hommes; c'est de m'être a
pleinement la confiance de mes amis
l'homme le plus secret que j'aie conn
ma vie, n'a été plus caché avec les au
que pour s'ouvrir davantage avec mo
ne m'a rien celé tant que nous avons
ensemble; & peut-être qu'il eût bien v
me pouvoir dire toutes choses, lor
nous avons été séparés. Le souvenir d
confidence si chere m'est bien doux
pensée de l'état où il se trouve m'est
douloureuse. Je me suis accoutumé à
malheurs, je ne m'accoutumerai ja
aux siens; & puisque je ne puis donner
de la douleur à son infortune, je ne p
rai aucun jour sans m'affliger, je n'en
serai aucun sans me plaindre.

Dans ces confidences si entieres, on ne doit avoir aucune dissimulation. *On traite mieux un ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un ami avec qui on se cache, avec qui on dissimule* (1). Peut-être que notre ennemi recevra plus de mal par notre haine; mais un ami recevra plus d'injure par notre feinte. Dissimuler, feindre, déguiser, sont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raison ne seront-ils pas soufferts dans les amitiés particulieres.

Mais pour conserver une chose si précieuse que l'amitié, ce n'est pas assez de se précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la justice. Les sévérités de la justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'amitié. Qui se pique d'être juste, ou se sent déja méchant ami, ou se prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guére la justice, qu'il ne recommande aussi la charité; & c'est, à mon avis, pour adoucir une vertu qui seroit austére & presque farouche, si on n'y mêloit un peu d'amour. La justice mêlée avec les autres vertus, est une chose admirable. Toute seule, sans aucun mélange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle est plus sauvage que n'étoient les hommes

(1) Pensée d'un Ancien.

qu'elle a assemblés ; & on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la société qu'elle a établie.

L'amitié n'appréhende pas seulement la rigueur de la justice, elle craint les profondes réflexions d'une sagesse qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'amitié demande une chaleur qui l'anime ; & ne s'accommode pas des circonspections qui l'arrêtent : elle doit toujours se rendre maîtresse des biens, & quelquefois de la vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, il n'est pas défendu d'avoir des opinions différentes : mais la dispute doit être une conférence pour s'éclaircir, non pas une contestation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas se faire de la passion, où vous ne cherchez que des lumières. Nos sentimens ne doivent avoir rien de fort opposé sur ce qui regarde la religion. Celui qui rapporte tout à la raison, & celui qui soumet tout à l'autorité, s'accommoderont mal ensemble. Hobbes & Spinosa, qui n'admettent ni propheties, ni miracles qu'après un long & judicieux examen, feront peu de cas des esprits crédules, qui reçoivent les Revelations de Sainte Brigide & la Legende des Saints, comme des articles de foi. Il me souvient d'avoir vû de l'aliéna-

quelques maux, l'amitié les ſoulage tous : ſi la prudence nous fait acquérir des biens, c'eſt l'amitié qui en fait goûter la jouiſſance. Avez-vous beſoin de conſeils fidéles : qui peut vous les donner qu'un ami ? A qui confier vos ſecrets, à qui ouvrir votre cœur, à qui découvrir votre ame qu'à un ami ? Et quelle gêne ſeroit-ce d'être tout reſſerré en ſoi-même, de n'avoir que ſoi pour confident de ſes affaires & de ſes plaiſirs ? Les plaiſirs ne ſont plus plaiſirs, dès qu'ils ne ſont pas communiqués. *Sans la confiance d'un ami, la félicité du Ciel ſeroit enuyeuſe* (1). J'ai obſervé que les dévots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour ſe faire des objets viſibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'eſt de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me ſuis étonné autrefois de voir tant de confidens & de confidentes ſur notre théatre : mais j'ai trouvé à la fin que l'uſage en avoit été introduit fort à propos ; car une paſſion dont on ne fait aucune confidence à perſonne, produit plus ſouvent une contrainte fâcheuſe pour l'eſprit, qu'une volupté agréable pour les ſens. On ne rend pas un commerce amoureux public ſans honte ; on ne le tient pas fort ſecret ſans

(1) Penſée d'un Ancien.

chante opinion que l'on eût de leur e
C'étoit ( cela ſoit dit ſans les offer
c'étoit par le peu de ſûreté que l'on
voit en leur cœur foible, incertain,
aſſujetti à la fragilité de leur nature.
*qui gouverneroit ſagement un Royaum*
*jourd'hui, ſe fera demain un maître,*
*on ne donneroit pas douze poules à go*
*ner,* pour me ſervir des termes de Mo
le Cardinal Mazarin. De quoi ne ſer
pas venues à bout Madame de Chevr
la Comteſſe de Carliſle, la Princeſſe
tine, ſi elles n'avoient gâté, par leur
tout ce qu'elles auroient pû faire pa
eſprit (1)? Les erreurs du cœur ſon
plus dangereuſes que les extravagan
l'imagination. L'imagination n'a po
folies, que le jugement ne puiſſe
ger : le cœur nous porte au mal & n
attache, malgré toutes les lumiér
jugement :

*Video meliora proboque,*
*Deteriora ſequor.*

Une femme fort ſpirituelle (2)
diſoit un jour, qu'elle *rendoit gr*
*Dieu tous les ſoirs de ſon eſprit, & le*
*tous les matins de la préſerver des*

(1) Voyez la VIE de M. de Saint Evremond, ſur l'année 1676.

(2) Mademoi
l'Enclos.

Dans ces confidences ſi entieres, on ne doit avoir aucune diſſimulation. *On traite mieux un ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un ami avec qui on ſe cache, avec qui on diſſimule* (1). Peut-être que notre ennemi recevra plus de mal par notre haine; mais un ami recevra plus d'injure par notre feinte. Diſſimuler, feindre, déguiſer, ſont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raiſon ne ſeront-ils pas ſoufferts dans les amitiés particuliéres.

Mais pour conſerver une choſe ſi précieuſe que l'amitié, ce n'eſt pas aſſez de ſe précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la juſtice. Les ſévérités de la juſtice ne conviennent pas avec les tendreſſes de l'amitié. Qui ſe pique d'être juſte, ou ſe ſent déja méchant ami, ou ſe prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guére la juſtice, qu'il ne recommande auſſi la charité; & c'eſt, à mon avis, pour adoucir une vertu qui ſeroit auſtére & preſque farouche, ſi on n'y mêloit un peu d'amour. La juſtice mêlée avec les autres vertus, eſt une choſe admirable. Toute ſeule, ſans aucun mélange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle eſt plus ſauvage que n'étoient les hommes

(1) Penſée d'un Ancien.

regretter ſi peu ce que vous avez eu
rer ſi peu ce que vous n'avez pas !

Joignez, Madame, joignez le mé
cœur à celui de l'ame & de l'eſprit; dé
ce cœur des *Rendeurs de petits ſoins* (
ces gens empreſſés à fermer une p
une fenêtre, à relever un gand & un
tail.

L'amour ne fait pas de tort à la r
tion des Dames; mais le peu de
des amans les deshonore. Vous m'o
riez, Madame, ſi vous penſiez que j
ennemi de la tendreſſe. Tout vieux
ſuis, il me fâcheroit d'en être exemp
aime autant de temps qu'on peut re
Ce que je veux dans les amitiés, c'e
les lumiéres précedent les mouveme
qu'une eſtime juſtement formée dan
prit, aille s'animer dans le cœur & y
dre la chaleur néceſſaire pour les a
comme pour l'amour. Aimez donc
dame, mais n'aimez que des ſujets d
de vous. Je me démens ici ſans y pe
& défens tout ce que je veux perm
Vous conſeiller de la ſorte, c'eſt êtr
ſévere que ceux qui prêchent & moi
dulgent que les Confeſſeurs.

Si mes ſouhaits avoient lieu, vous
ambitieuſe, & gouverneriez ceux qui

(1) Voyez la Carte de Tendre, dans le premi
de LA CLELIE.

es autres (1). Devenez maîtreſſe
e, ou demeurez maîtreſſe de vous,
pour paſſer des jours ennuyeux
e inutilité ſéche & triſte, dont on
faire de la vertu; mais pour diſpo-
os ſens avec empire, & ordonner
ême de vos plaiſirs.

ôt la raiſon ſévere à vos deſirs,
permette pas le plus ſecret murmure;
ôt la raiſon, facile à vos plaiſirs,
mouvemens qu'inſpire la nature.

confiance eſt un des grands bon-
e la vie, goûtez-en la douceur
tre chere Lot; goûtez-en la dou-
ec celui dont vous devez être auſſi
de vous-même.

ez la VIE de M. de Saint Evremond, ſur l'an-

# A MON HÉROS, LE COMTE DE GRAMMONT.

## *STANCES IRRÉGULIERES.*

ON peut aimer toute ſa vie;
Et, ſi l'ame à l'amour n'eſt pas trop aſſervie,
Le plus ſévere jugement
Ne ſauroit condamner un ſi doux ſentiment.

✦

D'abord, c'eſt une pure eſtime
Qu'inſenſiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur:
Nous diſons mille biens d'un objet qui nous touche;
Et le charme ſecret qui nous gagne le cœur,
Nous met inceſſamment le mérite à la bouche.

✦

Cette eſtime eſt bien-tôt une tendre amitié;
Cette amitié devient une amoureuſe peine:
C'eſt un tourment qui plaît, c'eſt un bien qui nous gêne,
Et qui veut, comme un mal, exciter la pitié.

✦

Jamais

*de ſon cœur*. O Lot ! O Lot (1) ! que vous avez peu à craindre ces ſottiſes ! Rendez graces à Dieu de vos lumiéres, & repoſez-vous ſur vous-même de vos mouvemens. J'en connois de peu intéreſſées, Lot, à remercier Dieu de votre eſprit. La petite Bouffete conſentiroit volontiers que vous euſſiez le cœur troublé, & que vous n'euſſiez pas l'eſprit ſi libre.

Eſprit du premier ordre, que vous donnez de plaiſirs à vos ſujets de faire admirer en vous tant de raiſon & tant de beauté ! Quel plaiſir de vous voir mépriſer ce diſcours ennuyeux de beautés, ces fades entretiens de coëffes, de manches & d'étoffes des Indes ! Quel plaiſir de vous voir laiſſer à la fauſſe galanterie des autres les *Corbeilles pleines de Rubans*, & la gentille Canne de Monſieur de Nemours (2). Ame élevée au-deſſus de toutes ames ! Quelle ſatisfaction de vous voir faire un ſi noble uſage de ce que vous avez, de vous voir

(1) Charlotte de Naſſau, fille de Louis de Naſſau, Seigneur de Beverweert, Ambaſſadeur Extraordinaire des Etats Généraux en Angleterre. Elle étoit ſœur des Comteſſes d'Arlington & d'Offery, de Meſſieurs d'Odick, Auwerkerk, &c. Guillaume III. lui donna le rang de fille de Comte. LOT eſt une abréviation angloiſe pour Charlotte. Madame Mazarin l'aimoit paſſionnément.

(2) Voyez LA PRINCESSE DE CLEVES, p. me 324. Ce Roman a été compoſé par M. le Duc de la Rochefoucault, Madame de la Fayette & M. de Segrais. Conſultez le Pere le Long, dans ſa BIBLIOTHIQUE Hiſtorique de France, N°. 17427.

Auroit pû méditer de belles entrepri
Pour le secours de Philipsbo

✣

Mais le goût des plaisirs l'emporte sur
Comte, nous nous devons l'usage de n
On a peu d'intérêt à servir sa mémoi
Puisque c'est pour autrui qu'elle dure t

✣

Que sert à nos Héros de la rendre imm
Si l'on est mort en soi, lorsque l'on vit
L'avenir ne regarde autant, pour le moi
Mais pour cet avenir fameux
Il doit se coûter une vie
Si rare & si digne d'envie,
Que celui qui jadis vit tout sous le So
Ne vit jamais rien de pareil.

✣

Ce grand Sage, avec ses Pre
Avec sa connoissance d'herbe
Et le reste de ses talens,
Sans biens, comme tu vis, n'eût pas vécu
Il eut jusqu'à huit cens maître
Et n'en eut jamais tant que toi
Il eut de l'Orient les plus grandes riche
Mais il pilla sa Reine, & tu donnes au l

✣

(1) Philipsbourg fut pris par les Allemands le
bre 1676.

Il eſt vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toujours LE SAGE,
Lorſqu'un Prêcheur, dans ſon Sermon,
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ſes paraboles;
Et chacun réjoui de ſes moindres paroles,
Redit, après Saint-Evremond,
Il n'eſt qu'un Comte de Grammont.

Savans, qui préſidez au temple de Mémoire,
Qui faites un métier de diſpenſer la gloire,
Et vendez ſagement à votre vanité
Une fauſſe immortalité,
Apprenez vos grands perſonnages
Rendre en vain leurs humbles hommages;
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots:
*Jamais il ne fera de vie*
*Plus admirée & moins ſuivie.*

*plus, & fais ce qu'il me plaît* (1). Conſolons-nous, Mylord, nous ſommes en meilleure condition que ceux qui gagnent notre argent; car il vaut mieux endurer les injuſtices que les faire. Madame Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches & pour jetter une carte du talon, quand je joue ſans prendre avec quatre mandors. Je m'adreſſe à Monſieur de Monaco (2), qui me dit ſérieuſement & avec un air de ſincérité : *De bonne foi, Monſieur; Monſieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs.* Votre ami, Monſieur de Saiſſac, rit beaucoup & ne décide rien; Monſieur Courtin déclare que *la vexation eſt grande.* Mais toutes les déclarations de Monſieur Courtin ſont peu d'effet. L'Ambaſſadeur eſt auſſi peu écouté dans ce logis-là, qu'il le ſeroit à la bourſe, s'il vouloit y juſtifier le Chevalier *Layton* (3). Dans cette extrémité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas plus de crédit que l'Ambaſſadeur.

Revenez, Mylord, venez ſoutenir vos

(1) M. de Bellegarde, oncle de Madame de Monaco, grand joueur, & d'une humeur un peu bruſque & capricieuſe, diſoit toujours, quand il n'étoit pas heureux : *Je paye, & ne joue plus; je fais ce que je veux.* Les autres joueurs en firent une eſpece de proverbe.

(2) Le Prince de Monaco vint faire un tour en Angleterre en 1676.

(3) Le Chevalier Ellis Layton, un des Commiſſaires des Priſes. Les Marchands l'accuſoient de malverſation.

droits vous-même. La campagne n'eſt point faite pour vous. Que celui-là ſe dégoûte du monde, dont le monde eſt dégoûté; mais que ceux qui lui ſont chers comme vous, y demeurent toute leur vie. Un honnête homme doit vivre & mourir dans une Capitale; &, à mon avis, toutes les Capitales ſe réduiſent à Rome, à Londres & à Paris. Paris ne ſeroit plus le même pour vous. Des amis que vous y aviez, les uns ſont morts, les autres ſont en priſon. Rome ne vous convient point; le diſciple de Saint Paul ne s'accommode pas du lieu où règne le ſucceſſeur de Saint Pierre. Londres, cette bonne & grande ville, vous attend: c'eſt-là que vous devez fixer votre ſéjour. Une table ſon libre & de peu de couverts; un Hombre chez Madame (1), & chez vous des Echets, vous feront attendre la mort auſſi doucement à Londres, que Monſieur des Yveteaux l'a attendue à Paris. Il mourut à quatre-vingt ans, faiſant jouer une ſarabande, *afin*, diſoit-il, *que ſon ame paſſât plus doucement* (2). Vous ne choiſirez pas la muſique pour adoucir la rigueur de ce paſſage: mais une vole à l'Hombre, & à Grimpe trois as naturels en premier contre trois neufs, termine-

(1) Madame la Ducheſſe d'York.

(2) Voyez les MELANGES *d'Hiſtoire & de Littérature de Vigneul-Marville*, Tom. I. pag. 154. & ſuiv. de la ſeconde Edition de Rouen, 1700.

nent assez heureusement votre vie. Ce ne sera de long-temps, Mylord, si vous revenez à Londres. Je ne vous donne pas six mois, si vous demeurez à la campagne avec cette morale noire que vous y avez prise.

# IDYLLE EN MUSIQUE.

## OUVERTURE.

### SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.

AMOUR, je te rens mes emplois:
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes loix,
J'en ai mieux senti le supplice.

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injustice:

IL n'y a ſi bonne comp
ſépare ; & à plus forte ra
malheureuſe ne doit pas to
nôtre, Mylord, eſt-la plu
ait jamais vûe. Depuis qu
Madame Mazarin, je n'ai
Spadille : le Baſte vient plu
c'eſt un fourbe qui m'eng
pos & qui me fait faire la
que des trois de pique ou d
ſix de cœur ou de carreau.
lord, je bénis le Ciel, qu
attendre de moi des lame
murmures. Graces à Dieu
bons exemples, & tels qu
les peut donner : exemple
ruinent mes affaires, &

Autant orgueilleuſe que belle.
Ecoutez mes triſtes accens,
Et devinez par eux les peines que je ſens.

## SCENE II.

### LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

Tircis, je veux ſonger au repos de ma vie;
Et d'écouter vos maux, ce n'eſt pas mon envie.

TIRCIS.

Juſques à la fin de mes jours,
Liſis, je veux aimer; je veux aimer toujours.

LISIS.

Non, juſqu'à la fin de tes jours;
Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toujours.

LISIS & DAMON *Baſſe & Deſſus.*

Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toujours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine:
Une fois engagé
A la plus inhumaine,
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces desirs de mourir
Qu'on trouve dans un livre,
Où de faux malheureux aiment à discourir,
Le bon sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventés, de tous ces feints trépas:
Mais je dirai, Lisis, sans art & sans figure,
Que je préférerois une mort assez dure
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux objets agréables,
Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimables?

LISIS.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

DAMON.

Les plaisirs de la vieillesse
Ménagés par la raison,
Dans cette froide saison
Pourroient se nommer tristesse.

LISIS.

La raison m'ôte le tourment
Où j'étois sensible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui soupire,
Ne au moins les douceurs de celui qui desire.

LISIS.

Qui permet au cœur les desirs,
Lui défend en vain les soupirs.

TIRCIS.

Triste repos & sombre nonchalance,
Ennuyeuse inutilité
Qu'un paresseux appelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

*Deux Flûtes & deux Violons.*

*UN DUO.*

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

*Les Instrumens.*

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

*Les Voix & les Instrumens.*

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

## SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

Les soupirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux :
A tout âge, en tout temps, l'Amour est précieux.

LISIS.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'Amour les soupirs & les pleurs
Qu'un pauvre misérable
Ne doit qu'à ses douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs, en aimant, seront vaines
Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour.
Heureux sont les vieillards occupés d'un amour
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs :
Content que la sagesse
Ait soin de ma vieillesse,
Je laisse aux jeunes gens à pousser des soupirs.

TIRCIS.

Est-ce que votre ame allarmée

D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit bonne de deſirer
Ce qu'elle ne peut eſpérer?

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'eſt pas le pis,
Craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur,
Eſt un peu trop délicate:
Donnez, Liſis, votre cœur;
Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs:
Repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine & ſans envie,
Coulez, coulez, paiſible vie.

*Les Violons.*

LE CHŒUR.

Foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs:
Repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine & ſans envie,
Coulez, coulez, paiſible vie.

*Les Violons ſeuls.*

Sans ſoin, ſans peine & ſans envie,
Coulez, coulez, paiſible vie.

*Les Flûtes seules.*

Sans soin, sans peine & sans envie
Coulez, coulez, paisible vie.

## SCENE IV.

### TIRCIS, LISIS, DAM(

TIRCIS.

NOtre ame nous doit faire a
Autant de temps qu'elle peut aim
Desirs & craintes,
Tendres atteintes,
Heureux tourmens
Que l'on souffre en aimant;
Quel bien est comparable aux douceurs plaintes
Pour un Amant?

*Deux Flûtes & deux Violons.*

LISIS.

Quel bien trouvez-vous à crai
Et quelle douceur à vous plain(

TIRCIS.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

*Les Flûtes.*

*UN DUO.*

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

LISIS.

La raiſon m'ôte le tourment
Où j'étois ſenſible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui ſoupire,
Ne crains au moins les douceurs de celui qui deſire.

LISIS.

Qui permet au cœur les deſirs,
Lui défend en vain les ſoupirs.

TIRCIS.

Triſte repos & ſombre nonchalance,
Ennuyeuſe inutilité
Qu'un pareſſeux appelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai paſſé le temps des deſirs,
La raiſon fait tous mes plaiſirs.

*Deux Flûtes & deux Violons.*

*UN DUO.*

J'ai paſſé le temps des deſirs,
La raiſon fait tous mes plaiſirs.

*Les Inſtrumens.*

J'ai paſſé le temps des deſirs,
La raiſon fait tous mes plaiſirs.

*Les Voix & les Inſtrumens.*

J'ai paſſé le temps des deſirs,
La raiſon fait tous mes plaiſirs.

Ne produit que du mépris.

TIRCIS.

Le moins favorisé dans l'amoureux empire
Se plaît au mal dont il soupire.

LISIS & DAMON *qui font la*

Beau moyen pour se rendre heureux
De n'être point aimé quand on est amoureux

*Les Violons.*

Beau moyen pour se rendre heureux
De n'être point aimé quand on est amoureux

LISIS *avec les Vi*

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes ar
N'approchez pas, infirmités;
Le culte de ce Dieu, vieilles infortunées,
Ne souffre point vos fiertés.

TIRCIS.

Un cœur fidèle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour:
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts, que montrer son ar

LISIS.

On rencontre peu de Belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles:
Partisans de la rigueur,
Je suis contre moi pour elles;
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laid

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines;

D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de desirer
Ce qu'elle ne peut espérer?

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'est pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur,
Est un peu trop délicate:
Donnez, Lisis, votre cœur;
Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans desirs:
Un repos innocent fait mes plus doux plaisirs:
Sans soin, sans peine & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

*Les Violons.*

LE CHŒUR.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans desirs:
Un repos innocent fait mes plus doux plaisirs:
Sans soin, sans peine & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

*Les Violons seuls.*

Sans soin, sans peine & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Avec les instrumens
Appaisons nos querelles.

LE CHŒUR.

Pour finir tous ces beaux discours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toujours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons qu'il faut aimer toujours,
*Les Violons & les Hauts-bois.*

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soupirer;
Qu'il nous faut admirer toujours;

TIRCIS.

Depuis que je sers une cruelle,
Je fus toujours discret, je fus toujours fidèle;

LISIS.

C'est un mérite fort léger,
Que d'être fidèle Berger.

TIRCIS.

Je souffre; mais le goût d'une tendre souffrance;
Aux Amans délicats tient lieu de jouissance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuses allarmes,
Vos soupirs & vos larmes:
Pour moi, je veux goûter les douceurs de la paix;

TIRCIS.

O bienheureuses chaînes,

*Deux Flûtes & deux Violons.*

LISIS.

tence toute aimable en ſes moindres diſcours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
pe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toujours.

TIRCIS.

Non, ce n'eſt pas qu'on les gronde;
Mais l'injuſte autorité
Qu'ils prennent ſur tout le monde;
re un châtiment aſſez bien mérité.
Non, non, ce n'eſt pas qu'on les gronde:
punit ſeulement l'injuſte autorité.

LISIS.

Vieillard eſt honteux de ſe voir trop docile;
›ublic, en ſecret, on le trouve, dit-on,
ueur, malicieux, ou diſcret imbécile,
Qui ne veut jamais dire *non*,
une honnêteté plus fade que civile.
S'il loue, il gâte la maiſon:
Moins délicat que difficile,
›ndamne ſouvent avec peu de raiſon.
là, voilà, Tircis, l'état doux & tranquille
n Vieillard que l'amour tiendroit en ſa priſon.

TIRCIS.

aiſon en amour a trop de ſéchereſſe:
Eſpérez tout de la tendreſſe.

LISIS.

La tendreſſe en cheveux gris

Je vous prie, mon cher ami, [illegible]

Les Femmes.

Jeune, pauvre, mais [illegible]

Je vous prie, mon cher ami, [illegible]

[illegible]

Et pourquoi ne voulez-vous pas [illegible]

Je vous [illegible]

Le ciel [illegible]

Ne souffre point que [illegible]

FRANCIS

Un sujet fidèle qui [illegible]

Devoit la vieillesse [illegible]

Aux yeux d'une belle [illegible]

C'est encore les défauts, que [illegible]

LISIS.

On rencontre peu de [illegible]

Coupables de cette [illegible]

Mais je les aime [illegible]

Et que Liſis aime pour vivre.

LE CHŒUR.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre,
Laiſſez-vous tous deux enflammer,
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre.

# DISSERTATION SUR LE MOT DE VASTE.

## A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même ſur le mot de VASTE, je me perſuadois qu'on devoit être content de ma rétractation : mais puiſque Meſſieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur cenſure fût ajoûtée à la mienne, je déclare que mon déſaveu n'étoit pas ſincere; c'étoit un pur effet de docilité & un aſſujettiſſement volontaire de mes ſentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui, je reprens contr'eux la raiſon que j'avois quittée pour elle, & que tout honnête homme ſeroit vanité d'avoir perdue.

Qu. peu
Chantons qu'il fau
*Le Vintens C'*
LIS
Chantons qu'il ne
Sans fou
Qu'il nous faut ad
TIR
Depuis que je fers
Je fus toujours discret, j
LIS
C'est un mérite f
Que d'être fidéle
TIR
Je souffre ; mais le goût d'
Aux Amans délicats tient
LIS
Que durent

Qui changez en plaiſirs les douceurs & les peines!

*UN DUO.*

Que durent à jamais
Vos heureuſes allarmes;
Vos ſoupirs & vos larmes;
Et que le vieux Liſis aille goûter ſa paix.

DAMON.

Si notre bon Liſis revoit les mêmes charmes;
Nous aurons fait pour lui d'inutiles ſouhaits.

LISIS.

Un puiſſant intérêt me preſſe
De retourner à des charmes ſi doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de ſageſſe?
Fauſſe raiſon, hélas! que faiſiez-vous?

TIRCIS.

Depuis le temps que je ſoupire,
Sujet de l'amoureux empire,
Ma raiſon ſur mon cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma liberté.

DAMON.

Liſis, ton ame eſt ſouvent révoltée;
Mais la ſéditieuſe auſſi-tôt dégoûtée
De ſa rébellion à celle que tu ſers,
Dans un état ſoumis vient reprendre ſes fers.

LISIS.

A mon grand intérêt ma flamme eſt aſſervie:
Du feu de ſes beaux yeux je reçois les eſprits
Qui conſervent ma vie.
Heureux, heureux l'amour dont la vie eſt le prix!

Jamais rigueur ne
Jamais ſoupçon n'
Je cherche moins l
Aimant pour vivre
T I R
Aimons, c'eſt
Donnons tout
Qu'aimer mieux, d'un A
L I S
Que celle d'un Vieillard
La vie eſt le de
Où doive aſpir
T I R
Beaux yeux que
L I S
Beaux yeux par
A de
Peut-on rien tro

Et que Liſis aime pour vivre.

LE CHŒUR.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre,
Laiſſez-vous tous deux enflammer,
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre.

---

# DISSERTATION

## SUR LE MOT

# DE VASTE.

## A MESSIEURS

## DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même ſur le mot de VASTE, je me perſuadois qu'on devoit être content de ma rétractation : mais puiſque Meſſieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur cenſure fût ajoûtée à la mienne, je déclare que mon déſaveu n'étoit pas ſincere; c'étoit un pur effet de docilité & un aſſujettiſſement volontaire de mes ſentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui, je reprens contr'eux la raiſon que j'avois quittée pour elle, & que tout honnête homme feroit vanité d'avoir perdue.

eux, c'eſt de les rend
lorſque l'uſage n'eſt p
ment & à la raiſon. I
ont perfectionné les I
qui les ont corrompue
au bon ſens pour en
n'a eu de ſi beaux eſpr
la République : la rai
avoit encore aſſez de
mains, pour donner de
& aſſez de luxe, pou
politeſſe & de l'agrém
où la beauté de la Lan
haut point, ce temps
me de ſi grands génie
Ciceron, Hortenſius,
lio, Curion, Catulle
coup d'autres qu'il ſer
mer : en ce temps, il
mettre à leur ſentime

ıgement à l'autorité de ceux qui faiſoient es beaux eſprits ? Et Pétrone n'eſt-il pas ɔué par tous les gens de bon goût, d'en voir eu aſſez pour tourner en ridicule éloquence de ſon temps, pour avoir con-ıu le faux jugement de ſon ſiécle, pour voir donné à Virgile & à Horace toutes es louanges qui leur étoient dûes ? *Homeus teſtis & Lyrici, Romanuſque Virgilius & Horatii curioſa felicitas.*

Venons des Latins aux François. Quand Nerveze (1) faiſoit admirer ſa fauſſe éloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon eſprit qui l'eût détrompé ? Quand on a vû Coeffeteau charmer tout le monde par ſes métaphores, & que les *maîtreſſes voiles de ſon éloquence* (2) paſſoient pour une merveille ; quand la langue fleurie de Cohon (3), qui n'avoit ni force, ni ſolidité, plaiſoit à tous les faux polis, aux faux délicats ; quand l'affectation de Balzac, qui ruinoit la beauté naturelle des penſées, paſſoit pour un ſtile majeſtueux & magnifique, n'auroit-on pas rendu un grand ſervice au public de s'oppoſer à l'autorité que ces Meſſieurs ſe donnoient, & d'empêcher le mauvais goût que

(1) Nerveze a publié un volume d'EPITRES MORALES pleines de phœbus & de galimatias.

(2) Expreſſion de Coeffeteau.

(3) Célebre Prédicateur, & enſuite Evêque de Nîmes.

J'ai remarqué que le mot de VASTE a quatre ou cinq ſignifications dans Ciceron, toutes en mauvaiſe part: *VASTA ſolitudo* (1), *VASTUS & agreſtis* (2), *VASTA & immanis Bellua* (3), *VASTAM & hiantem Orationem* (4). La ſignification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'eſt *trop ſpacieux, trop étendu, trop grand, démeſuré.*

On me dira peut-être que VASTE ne ſignifie pas en François, ce que *VASTUS* peut ſignifier en Latin dans tous les ſens qu'on lui a donnés. Je l'avoue. Mais pourquoi ne conſervera-t'il pas ſa ſignification la plus naturelle, comme DOULEUR, VOLUPTE', LIBERTE', FAVEUR, HONNEUR, AFFLICTION, CONSOLATION, & mille mots de cette nature-là, conſervent la leur? Encore y a-t'il une raiſon pour VASTE, qui ne ſe trouve point pour les autres; c'eſt qu'il n'y a jamais eu de terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins ſavoit exprimer; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de mots qui ſignifient la même choſe; c'eſt pour donner à notre langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuſe. Nous penſons plus ſouvent que nous ne nous exprimons: il y a

(1) CICERO. *in Somn. Scip.* §. 6.
(2) *De Oratore. Lib. I.* §. 25.
(3) *De Divin. Lib. I.* §. 24.
(4) *Rhetor. ad Herenn. Lib. IV.* §. 10.

voir ſi c'eſt un blâme, ou une louan-
e me permettra de m'en rapporter
iſon. Ce petit diſcours ſera voir ſi
ue.

ois ſoutenu qu'ESPRIT VASTE ſe
n bonne ou en mauvaiſe part, ſelon
ſes qui s'y trouvent; qu'un ESPRIT
, *merveilleux*, *pénetrant*, marquoit
acité admirable, & qu'au contraire
RIT VASTE *& démeſuré*, étoit un
ui ſe perdoit en des penſées vagues,
belles, mais vaines idées, en des
s trop grands & peu proportionnés
yens qui nous peuvent faire réuſſir.
inion me paroiſſoit aſſez moderée.
rend envie de nier que VASTE puiſſe
être une louange, & que rien ſoit
de rectifier cette qualité. Le grand
perfection dans les eſprits; le *Vaſte*
s un vice. L'étendue juſte & réglée,
grand, la grandeur demeſurée fait
e. *VASTITAS, grandeur exceſſive.*
e & l'affreux ont bien du rapport:
es *vaſtes* ne conviennent point avec
ui font ſur nous une impreſſion
e. *VASTA SOLITUDO*, n'eſt pas
olitudes qui donnent un repos déli-
qui charment les peines des amans,
hantent les maux des miſérables;
e ſolitude ſauvage, où nous nous
s d'être ſeuls, où nous regrettons

qu'il eſt purement humain ; juſte dans les caractéres, naturel dans les paſſions, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dépend de notre nature. Quand ſon *eſprit vaſte* s'eſt étendu ſur celle des Dieux, il en a parlé ſi extravagament, que Platon l'a chaſſé de ſa République comme un fou.

Sénéque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire, qui devoit ſa grandeur à ſa fortune. Plutarque me paroît avoir raiſon lorſqu'il attribue ſes conquêtes à ſa vertu plus qu'à ſon bonheur. En effet, conſidérez Alexandre à ſon avénement à la couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage pour s'établir dans les Etats de ſon pere. Le mépris que l'on faiſoit de la jeuneſſe du Prince, porta ſes Sujets à remuer, & ſes voiſins à entreprendre : il punit des ſéditieux, & aſſujettit des inquiets. Toutes choſes étant pacifiées, il prit des meſures pour ſe faire élire Général des Grecs contre les Perſes ; & ces meſures furent ſi bien priſes, qu'on n'en eût pas attendu de plus juſtes du politique le plus conſommé. Il fut élû, il entreprit cette guerre ; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de Darius, & à Darius lui-même, ſans en faire aucune. Si la grandeur de ſon courage ne l'avoit fait paſſer pour téméraire par les périls où il s'expoſoit,

s'exposoit, sa conduite nous auroit laissé l'idée d'un Prince prudent, d'un Prince sage : je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaste ;* & c'est à ce *vaste* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un desir de gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une guerre extravagante contre les Scythes. Une vanité démesurée lui persuada qu'il étoit fils de Jupiter. Le *vaste* s'étendit jusqu'à sa douleur, lorsque sa douleur le porta à sacrifier des Nations entiéres aux Mânes d'Ephestion. Après qu'il eut conquis le grand Empire de Darius, il pouvoit se contenter du monde que nous connoissons ; mais son *esprit vaste* forma le dessein de la conquête d'un autre : comme *vaste*, il entreprit son expédition des Indes, où l'armée le voulut abandonner, où sa flotte faillit à se perdre ; d'où il revint à Babilone triste, confus, incertain, se défiant des Dieux & des hommes. Beaux effets de l'*esprit vaste d'Alexandre !*

Peu de Princes ont eu l'*esprit* si *vaste* que *Pyrrhus ;* sa conversation avec Cynéas, cette conversation qui n'est ignorée de personne, le témoigne assez : sa valeur, son expérience à la Guerre, lui faisoient gagner des combats : son *esprit vaste* qui embrassoit toutes choses, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune ; c'étoit entreprise

ordinaire de *VASTUS*, c'
*trop étendu, trop grand,*
On me dira peut-être
ſignifie pas en François,
peut ſignifier en Latin da
qu'on lui a donnés. Je l'av
quoi ne conſervera-t'il pa
la plus naturelle, comme
LUPTE', LIBERTE', FAVE
AFFLICTION, CONSOLA
mots de cette nature-là, co
Encore y a-t'il une raiſon
qui ne ſe trouve point pou
qu'il n'y a jamais eu de ter
exprimât véritablement ce
des Latins ſavoit exprim
l'avons pas rendu Françoi
ter un nombre de mots
même choſe; c'eſt pour
langue ce qui lui manquoit

rs une partie de notre penſée qui
emeure : nous ne la communiquons
e jamais pleinement ; & c'eſt par
: de pénetration, plus que par l'in-
nce des paroles, que nous entrons
-fait dans la conception des Auteurs.
ıdant, comme ſi nous appréhendions
n entendre ce que penſent les autres,
faire comprendre ce que nous pen-
ıous-mêmes, nous affoibliſſons les
s qui auroient la force de l'exprimer.
:n dépit que nous en ayons, VASTE
vera en François la véritable ſignifi-
qu'il a en Latin. On dit *trop vaſte*,
e on dit *trop inſolent*, *trop extrava-*
*trop avare* ; & c'eſt l'excès d'une
ınte qualité : on ne dit point *aſſez*
parce qu'ASSEZ marque une ſitua-
une conſiſtance, une meſure juſte &
nable ; & du moment qu'une choſe
*ſe*, il y a de l'excès, il y a du trop :
e ſauroit jamais lui convenir. Venons
miner particuliérement l'ESPRIT
:, puiſque c'eſt le ſujet de la queſtion.
que nous appellons l'ESPRIT, ſe diſ-
ı en trois facultés ; le jugement, la
ire, l'imagination. Un jugement
tre loué d'être *ſolide*, d'être *profond*,
*délicat* à diſcerner, *juſte* à définir ;
à mon avis, jamais homme de bon
e lui donnera la qualité de *vaſte*. On

de prudence que de valeur, pour défaire & chaſſer loin de lui les Allemans : il eut une dextérité admirable à ménager les Gaulois, ſe prévalant de leurs jalouſies particulieres pour les aſſujettir les uns par les autres. Quelque choſe de *vaſte* qui ſe méloit dans ſon eſprit avec ſes belles qualités, lui fit abandonner ſes meſures ordinaires, pour entreprendre l'expédition d'Angleterre ; expédition chimérique, vaine pour ſa réputation, & tout-à-fait inutile pour ſes intérêts. Que de machines n'a-t'il pas employées pour lever les obſtacles qui s'oppoſoient au deſſein de ſa domination ! Il ruina le crédit de tous les gens de bien qui pouvoient ſoutenir la République : il fit bannir Ciceron par Clodius qui venoit de coucher avec ſa femme : il donna tant de dégoût à Catulus & à Lucullus, qu'ils abandonnerent les affaires : il rendit la probité de Caton odieuſe, la grandeur de Pompée ſuſpecte : il ſouleva le peuple contre ceux qui protégeoient la liberté. Voila ce qu'a fait Céſar contre les défenſeurs de l'Etat ; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aidérent à le renverſer. Son inclination pour les Factieux ſe découvrit à la conjuration de Catilina : il fut des amis de Catilina, & complice ſecret de ſon crime : il rechercha l'amitié de Clodius, homme violent & téméraire : il ſe lia avec Craſſus, plus riche

oſoit, ſa conduite nous auroit laiſſé
: d'un Prince prudent, d'un Prince
: je vous le dépeins grand & habile
ut ce qu'il a fait de beau. Vous le
z *vaſte ;* & c'eſt à ce *vaſte* qu'il a dû
e qu'il a entrepris mal-à-propos. Un
de gloire que rien ne bornoit, lui fit
une guerre extravagante contre les
es. Une vanité démeſurée lui perſua-
'il étoit fils de Jupiter. Le *vaſte* s'é-
t juſqu'à ſa douleur, lorſque ſa dou-
e porta à ſacrifier des Nations entié-
ux Mânes d'Epheſtion. Après qu'il
onquis le grand Empire de Darius, il
oit ſe contenter du monde que nous
oiſſons ; mais ſon *eſprit vaſte* forma
ſſein de la conquête d'un autre : com-
*aſte*, il entreprit ſon expédition des
, où l'armée le voulut abandonner,
flotte faillit à ſe perdre ; d'où il re-
à Babilone triſte, confus, incertain,
fiant des Dieux & des hommes. Beaux
de l'*eſprit vaſte d'Alexandre !*
u de Princes ont eu l'*eſprit* ſi *vaſte* que
*us ;* ſa converſation avec Cynéas,
converſation qui n'eſt ignorée de per-
e, le témoigne aſſez : ſa valeur, ſon
rience à la Guerre, lui faiſoient ga-
des combats : ſon *eſprit vaſte* qui em-
oit toutes choſes, ne lui permit pas de
: à bout d'aucune ; c'étoit entrepriſe

des infidéles, à des ingrats, qui préféraient la liberté à toutes les vertus, aimerent mieux aſſaſſiner un ami & un bienfacteur, que d'avoir un maître. Louez, Meſſieurs, louez l'*eſprit vaſte*, il a coûté à Céſar l'Empire & la vie.

Bautru, qui étoit un aſſez bon juge du mérite des grands hommes, avoit coutume de préférer Charles-Quint à tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans l'Europe, depuis les Romains. Je ne veux pas décider, mais je pourrois croire que ſon eſprit, ſon courage, ſon activité, ſa vigueur, ſa magnanimité, ſa conſtance, l'ont rendu plus eſtimable qu'aucun Prince de ſon temps. Lorſqu'il prit le gouvernement de ſes Etats, il trouva l'Eſpagne révoltée contre le Cardinal Ximenès qui en avoit la Régence. L'humeur auſtere, & les manieres dures de ce Cardinal étoient inſupportables aux Eſpagnols. Charles fut obligé de venir en Eſpagne; & les affaires étant paſſées des mains de Ximenès dans les ſiennes, tous les Grands ſe mirent dans leur devoir, & toutes les Villes rentrérent bientôt dans l'obéiſſance. Charles-Quint fut plus habile ou plus heureux que François I. dans leur concurrence pour l'Empire : François ſe trouvoit plus riche & plus puiſſant; Charles l'emporta par ſa fortune ou par la ſupériorité de ſon génie. Le gain de la Ba-

les politiques blâment ſon entrepriſe comme mal conçûe ; car tous ceux qui ont voulu opprimer la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du peuple ou l'appui des légions. Catilina n'avoit ni l'un ni l'autre de ces ſecours ; ſon induſtrie & ſon courage lui tinrent lieu de toutes choſes dans une affaire ſi grande & ſi difficile. Il ſe fit lui-même une Armée de ſoldats amaſſés, qui n'avoient preſque ni armes ni ſubſiſtance ; & ces troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté que jamais troupes ayent combattu. Chaque ſoldat avoit l'audace de Catilina dans le combat ; Catilina, la capacité d'un grand Capitaine, la hardieſſe du ſoldat le plus réſolu & le plus brave : jamais homme ne mourut avec une fierté ſi noble. Il eſt difficile au plus homme de bien qui lira cette bataille, d'être fort pour la République contre lui : impoſſible de ne pas oublier ſon crime pour plaindre ſon malheur : il eût pu acquérir ſûrement une grande autorité ſelon les loix. Cet ambitieux ſi *vaſte* dans ſes projets, aſpira toujours à la puiſſance, & ſe porta à la fin à cette conſpiration funeſte qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que Céſar ? Quelle adreſſe, quelle induſtrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de Suiſſes qui cherchoient à s'établir dans les Gaules ? Il eut beſoin d'autant de

eſprit que ſont dûes de funeſtes entrepriſes en Afrique ; c'eſt à lui que ſont dûs divers deſſeins auſſi mal conçûs que mal ſuivis ; à lui que ſont dûs ces voyages de Nations en Nations, où il entroit moins d'intérêt que de fantaiſie. C'eſt cet *eſprit vaſte* qui l'a fait nommer *Chevalier errant* par les Eſpagnols, & qui a donné le prétexte aux mal-affectionnés de l'eſtimer plus grand voyageur que grand conquérant. Admirez, Meſſieurs, admirez la vertu de cet *eſprit vaſte* ; il tourne les Héros en Chevaliers errans, & donne aux vertus héroïques l'air des aventures fabuleuſes.

Je pourrois faire voir que cet *eſprit vaſte* fut cauſe de toutes les diſgraces du dernier Duc de Bourgogne, auſſi-bien que de celles de Charles-Emmanuel Duc de Savoye ; mais j'ai impatience de venir au Cardinal de Richelieu, pour démeler en ſa perſonne les différens effets du grand & du *vaſte*.

On peut dire du Cardinal de Richelieu, que c'étoit un fort grand génie ; & comme grand, il apporta des avantages extraordinaires à notre Etat ; mais, comme *vaſte*, (ce qu'il étoit quelquefois) il nous a mené bien près de notre ruine. Entrant dans le Miniſtere, il trouva que la France étoit gouvernée par l'eſprit de Rome & par celui de Madrid. Nos Miniſtres recevoient toutes les impreſſions que Monſieur de

on citoyen : il ſe ſervit de Pompée acquérir du crédit. Dès qu'on ſongea ner des bornes à ſon autorité, & à nir l'établiſſement de ſa puiſſance, il lia rien pour ruiner Pompée : il mit ine dans ſes intérêts : il gagna Curion labella : il s'attacha Hirtius, Oppius, s, & tout autant qu'il pût de gens in- , audacieux, entreprenans, capables vailler ſous lui à la ruine de la Répu- e. Des meſures ſi fines, ſi artificieu- les moyens ſi cachés & ſi délicats ; une uite ſi étudiée en toutes choſes ; tant ſimulation, tant de ſecret, ne peu- s'attribuer à un *eſprit vaſte* : ſes fau- ſes malheurs, ſa ruine, ſa mort, ne nt s'imputer qu'à cet eſprit. Ce fut prit qui l'empêcha d'aſſujettir Rome, ne il le pouvoit, ou de la gouverner, ne il l'eût dû : c'eſt ce qui lui donna iſie de faire la guerre aux Parthes, d il falloit s'aſſûrer mieux des Ro- s. Dans un état incertain, où les Ro- s n'étoient ni citoyens ni ſujets, où r n'étoit ni magiſtrat ni tyran, où il it toutes les loix de la République, & voit pas établir les ſiennes ; confus, , diſſipé dans les *vaſtes idées* de ſa leur, ne ſachant régler ni ſes penſées s affaires, il offenſoit le Sénat, & ſe à des Sénateurs ; il s'abandonnoit à

[illegible] qui [illegible]
[illegible] grands [illegible]
[illegible] Charles-[illegible]
[illegible] de plus [illegible]
[illegible] les Romains. Je [illegible]
[illegible] je pourrois [illegible]
courage, son activité
[illegible]
[illegible] qu'aucun Fr
Lorsqu'il prit le gouver
il trouva l'Espagne rév
dinal Ximenes qui en
L'humeur austere, &
de ce Cardinal étoient
Espagnols. Charles fu
Espagne : & les affair
mains de Ximenès dan
les Grands se mirent d
toutes les Villes rentr
l'obéissance. Charles-O

taille de Pavie & la priſe de Rome, laiſſérent priſonniers entre ſes mains un Roi de France & un Pape : triomphe qui a paſſé tous ceux des Romains. La grande Ligue de Smalcalde fut ruinée par ſa conduite & par ſa valeur. Il changea toute la face des affaires d'Allemagne ; transféra l'Electorat de Saxe d'une branche à une autre, de Frédéric vaincu & dépouillé, à Maurice qui avoit ſuivi le parti du victorieux. La Religion même fut ſoumiſe à la victoire, & elle reçut de la volonté de l'Empereur, le fameux INTERIM (1) dont on parlera toujours. Mais cet *eſprit vaſte* embraſſa trop de choſes pour en régler aucune. Il ne fit pas réflexion qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même : & dans le temps qu'il croyoit avoir aſſujetti Rome & l'Empire, Maurice tournant contre lui les armées qu'il ſembloit commander pour ſon ſervice, faillit à le ſurprendre à Inſpruck, l'obligea de ſe ſauver en chemiſe, & de ſe retirer en toute diligence à Villach. Il eſt certain que Charles-Quint avoit de grandes qualités, & qu'il a fait de très-grandes choſes ; mais cet *eſprit vaſte* dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a cauſé bien des malheurs. C'eſt à cet

(1) C'étoit une eſpéce de Réglement que Charles-Quint fit en 1548. ſur les articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût généralement en Allemagne, EN ATTENDANT qu'un Concile en eût décidé.

nommer *Chevalier erra*
gnols, & qui a donné le
affectionnés de l'eſtimer
geur que grand conqué
Meſſieurs, admirez la v
*vaſte*; il tourne les Hér
errans, & donne aux
l'air des aventures fabule

Je pourrois faire voir q
fut cauſe de toutes les diſ
Duc de Bourgogne, auſſi
les de Charles-Emmanuel
mais j'ai impatience de v
de Richelieu, pour démêl
ne les différens effets du g

On peut dire du Cardin
que c'étoit un fort grand g
grand, il apporta des ava
dinaires à notre Etat; mais
(ce qu'il étoit quelquefois

oit faite ſous ce grand Roi. Duc de Weimar & le Maréchal eurent perdu la Bataille de Nort- e Cardinal de Richelieu redoubla ns, fit paſſer de grandes armées magne, arrêta le progrès des Im- ; & donna moyen aux Suédois de leurs affaires dans l'Empire.

là ce qu'a fait le Cardinal de Riche- comme grand, comme magnanime, ie ſage, comme ferme. Voyons ce a fait par ſon *eſprit vaſte*.

priſon de l'Electeur de Tréves nous nt le ſujet ou le prétexte de déclarer uerre aux Eſpagnols; & ce deſſein digne de la grande ame du Cardinal ichelieu : mais cet *eſprit vaſte* qu'on donné, ſe perdit dans l'étendue de rojets. Il prit de ſi fauſſes meſures pour ehors, & donna un ſi méchant ordre edans, que nos affaires vraiſemblable- t en devoient être ruinées. Le Cardi- e mit en tête le deſſein le plus chimé- e que l'on ait jamais vû ; c'étoit d'atta- la Flandre par derriere, & lui ôter la communication qu'elle pouvoit

dre celle du Prince d'Orange dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre la Meuſe & la Somme, il enferma notre Armée entre les Places de la Flandre & celles de la Meuſe ; enſorte qu'il ne venoit ni vivres, ni munitions dans notre camp ; & ſans exageration, la miſere y fut ſi grande, qu'après avoir levé le ſiége de Louvain, ſoutenu par de ſimples Ecoliers, les Officiers & les Soldats revinrent en France, non pas en corps comme des troupes, mais ſéparés, & demandant par aumône leur ſubſiſtance comme des pélerins. Voilà ce que produiſit l'*eſprit vaſte* du Cardinal, par le projet chimérique de la jonction de deux Armées. La ſeconde campagne, ce même eſprit diſſipé en ſes idées, prit moins de meſures encore. Les Ennemis forcerent Monſieur le Comte de Soiſſons, qui défendoit le paſſage de Bray avec un corps peu conſidérable. La *Somme* paſſée, ils ſe rendirent maîtres de la campagne, prirent nos Villes qu'ils trouverent dépourvûes de toutes choſes, porterent la déſolation juſqu'à Compiegne, & la frayeur juſques dans Paris. Belle louange pour le Cardinal de Richelieu d'avoir été *vaſte* dans ſes projets ! Cette même qualité que Meſſieurs de l'ACADEMIE font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes la campagne d'Aire. Il entreprit un grand ſiége en

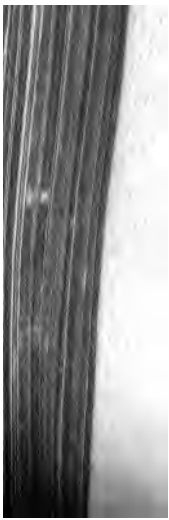
es délibérations, que les deſſeins ſe fornoient, que les intérêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de-là qu'un corps compoſé de tant de parties ſéparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à prendre la Rochelle : la Rochelle tombant, faiſoit tomber tout. Mais, lorſqu'on venoit à conſidérer la force de cette Place, lorſque l'on ongeoit au monde qui la défendroit, & u zéle de tous ces peuples; quand on conſidéroit la facilité qu'il y avoit à la ſecourir, qu'on voyoit la mer toute libre, & par-là les portes ouvertes aux étrangers : alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris : il n'y avoit qu'un Cardinal de Richelieu qui n'eût pas déſeſpéré de le pouvoir prendre. Il eſpera, & ſes eſpérances lui firent former le deſſein de ce grand ſiége. Dans la délibération, toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincues. On ſe ſouviendra éternellement de cette digue fameuſe, de ce grand ouvrage de l'art qui fit violence à la nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On ſe ſouviendra toujours de l'opiniâtreté des aſſiégés & de la conſtance des aſſiégeans. Que ſerviroit un plus long diſcours? On prit la Rochelle; & à peine ſe fut-elle rendue, que l'on fit une grande entrepriſe au dehors.

troupes en Italie, & l
étoit entré dans les i
d'Autriche, nous dev
des montagnes, pour
pagnols & aux Allem
deſſeins. Tant d'oppoſ
le Pas de Suſe fut forc
pereur ſe perdit, Spin
de n'avoir pas pris Ca
vers reconnu Duc de
paiſible poſſeſſeur de
l'armée de l'Empereur
on fit entrer le Roi d
gne, où il gagna de
villes, étendit ſes con
Baltique juſques au Rh
puiſſant pour nous loſq
laiſſa les Suédois trop
térêts. Ce fut là le che
tére du Cardinal de Ri

r'elle s'étoit faite ſous ce grand Roi. Quand le Duc de Weimar & le Maréchal de Horn eurent perdu la Bataille de Norringue, le Cardinal de Richelieu redoubla ſes ſecours, fit paſſer de grandes armées en Allemagne, arrêta le progrès des Impériaux, & donna moyen aux Suédois de établir leurs affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le Cardinal de Richelieu, comme grand, comme magnanime, comme ſage, comme ferme. Voyons ce qu'il a fait par ſon *eſprit vaſte*.

La priſon de l'Electeur de Tréves nous fournit le ſujet ou le prétexte de déclarer la Guerre aux Eſpagnols; & ce deſſein étoit digne de la grande ame du Cardinal de Richelieu : mais cet *eſprit vaſte* qu'on lui a donné, ſe perdit dans l'étendue de ſes projets. Il prit de ſi fauſſes meſures pour le dehors, & donna un ſi méchant ordre au dedans, que nos affaires vraiſemblablement en devoient être ruinées. Le Cardinal ſe mit en tête le deſſein le plus chimérique que l'on ait jamais vû; c'étoit d'attaquer la Flandre par derriere, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'Allemagne, par le moyen de la Meuſe. Il s'imagina qu'il prendroit Bruxelles, & feroit tomber les Pays-Bas en même temps. Pour cet effet, il envoya une Armée de trente-cinq mille hommes join-



voient ni vivres, i
camp ; & ſans exa
fut ſi grande, qu'a
de Louvain, ſoute
liers, les Officiers
en France, non pa
troupes, mais ſépa
aumône leur ſubſiſt
rins. Voilà ce que p
Cardinal, par le p
jonction de deux Arm
pagne, ce même eſp
prit moins de meſure
mis forcerent Monſie
ſons, qui défendoit le
un corps peu conſidéra
ils ſe rendirent maît
prirent nos Villes qu'il
vûes de toutes choſes,
tion juſqu'à Compiegn
gnes dans P

ndre, au même temps que Monſieur le
mte entroit en Champagne avec une
mée. A peine eûmes-nous pris Aire,
e le Maréchal de la Meilleraye fut pouſſé,
la Ville aſſiégée par les Ennemis. Que
Monſieur le Comte n'eût pas été tué après
oir gagné la Bataille de Sedan (1), on
uvoit s'attendre au plus grand déſordre
monde, dans la diſpoſition où étoient
eſprits. Si Meſſieurs de l'Academie
oient connu particuliérement Monſieur
Turenne, ils auroient pû voir que *l'eſ-
it vaſte* du Cardinal de Richelieu n'avoit
cune recommandation auprès de lui. Ce
and Général admiroit cent qualités de
grand Miniſtre; mais il ne pouvoit ſouf-
ir le *vaſte* dont il eſt loué. C'eſt ce qui
i a fait dire que *le Cardinal Mazarin étoit
us ſage que le Cardinal de Richelieu; que
s deſſeins du Cardinal Mazarin étoient juſ-
s & réguliers; ceux du Cardinal de Riche-
eu plus grands & moins concertés, pour
nir d'une imagination qui avoit trop d'é-
ndue.*

Voilà, Meſſieurs, une partie des raiſons
ne j'avois à vous dire contre le Vaste.
i je ne me ſuis pas ſoumis au jugement
ne vous avez donné en faveur de Madame
lazarin, c'eſt que j'ai trouvé dans vos

(1) Louis de Bourbon, comte de Soiſſons, fut tué à la Bataille de la Marfée, près de Sedan en 1641.

# LETTRE

## A MADAME LA DUCHE

## MAZARIN

J'Ai entrepris de vous donner un
ſeil, Madame, quoique les fe
n'aiment pas à en recevoir. Mais il
porte, je ſuis trop dans l'intérêt d
beauté, pour ne vous avertir pas
que vous lui ferez, s'il vous arrive
parer à la naiſſance de la Reine. La
ornemens pour les autres : les or
ſont des beautés étrangeres qui le
nent lieu de naturelles, & nous le
mes obligés de donner à nos yeux
choſe de plus agréable que leur
mes. Nous ne vous aurions pas
obligation, Madame, ſi vous
comme elles. Chaque ornement
donne cache une beauté, chaque

» qui ſur les plus petits ſu-
» jets du monde, ſur des
» ſujets de Gradués, de
» Curés, de Religieuſes &
» autres matieres plus ſé-
» ches & plus ſtériles enco-
» te, a fait voir une éten-
» due d'eſprit qu'on pour-
» roit nommer vaſte, ſi elle

» n'étoit p
» reglée.
» n'a mi
» raiſon
» Auteu
» ſervis
» ciens
» & M
» faire

encore s'il la falloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une choſe extravagante. Dans cette petite ſuſpenſion, où l'on ſongeoit à ſe déterminer, Monſieur de Louvigny (1) arriva. Il avoit un habit noir tout ſimple, & de beau linge faiſoit ſa parure : mais on lui voyoit la plus belle tête du monde, le plus agréable viſage & le meilleur air. Sa modeſtie inſinuoit le mérite de ſes qualités : les femmes étoient touchées ; il plaiſoit aux hommes. Diſons la vérité, il touchoit tout. Sans vous, Madame, la queſtion ſeroit décidée, & les avantages de votre ſexe ſeroient perdus. Vous êtes la ſeule femme qui puiſſiez faire ſur nous des impreſſions plus fortes. Après vous avoir dépeint ſes charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les ſpectateurs furent auſſi touchés, que Monſieur le Comte de Guiche & Monſieur de la Valiere furent confondus. On ſe ſouvient encore à la Haye de l'avantage de Monſieur de Louvigny & de la défaite de ces Meſſieurs. Si je n'étois pas en Angleterre, il m'en ſouviendroit plus qu'à perſonne ; mais vous ruinez tous objets & toutes idées ; vous déferiez cent Middleſexes & cent Louvignys : que reſte-t'il dans l'un & dans l'autre ſexe à vous oppoſer ?

(1) Antoine-Charles de Gramont, Comte de Louvigny, enſuite Duc de Gramont.

## POUR MADEMOISELLE DE BEVERWEERT.

A Peine étions-nous à une lieue d'Euſton (1), que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu, la commodité de la vie qu'on y méne, le mérite & l'honnêteté du maître & de la maîtreſſe de la maiſon, les charmes de la *belle Egiptienne*, les agrémens d'une indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent, celle qu'on voit toujours avec plaiſir & qu'on entend toujours avec ſurpriſe, cet eſprit ſi vif & ſi juſte, cette humeur ſi libre avec une conduite ſi réglée, toutes ces perſonnes, toutes ces choſes ſe préſentent à notre imagination, & nous firent comprendre que les biens ſont moins connus quand on les poſſéde, que lorſqu'on les perd.

L'affliction endormit Monſieur l'Ambaſſadeur de Portugal (2), par conformité peut-être avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais ſi bien que dans le temps qu'elle ſe trouve fort affligée. Comme les

(1) Maiſon de Campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

(2) Dom Franciſco, Comte de Mélos.

... Tout
pour des Fanch
votre habit n'em
soyez au-dessus d
Je n'aime pas à
vanité peut-être a
préférer l'expressi
au recit de ce que j
teur est une puérili
& une foiblesse dan
l'esprit n'a pas enc
qu'il commence à la
ce qui ne coûte rien
au plaisir que me dor
pour vous conter un
j'ai vû arriver à la Ha
Dans le temps qu
Haye, il prit envie u
Comte de Guiche (2)
Valiere (3) de se pa

ua par beaucoup de ſingularités. Il
une aigrette à ſon chapeau ; & une
de diamans qu'il eût ſouhaité plus
our cette occaſion, tenoit le cha-
:trouſſé. Il avoit au col du point de
, qui n'étoit ni cravate ni collet ;
une eſpece de petite fraiſe qui pou-
ontenter l'inclination ſecrette qu'il
riſe pour la Golille à Madrid. Après
'ous euſſiez attendu une roupille à
nole, & c'étoit une veſte à la Hon-
Ici, l'antiquité lui revint en tête,
i mettre aux jambes des brodequins :
us galant que les Romains, il y avoit
ire le nom de ſa maîtreſſe en lettres
ien formées dans une broderie de
Du chapeau juſqu'à la veſte, la *Bi-*
de l'Amirante avoit tout réglé : le
de Serin régnoit à la veſte, & l'idée
ion lui avoit fait prendre les brode-
Pour la Valiere, il ſe mit le plus
:dinairement qu'il lui fut poſſible :
. ſentoit trop le François ; & pour
vérité, il ne put s'élever à la perfec-
: la bizarrerie.
e étoit la parure de nos Meſſieurs ;
ils entrerent dans le Voohout, lieu
pour la promenade à la Haye. A
' étoient-ils entrés, qu'on accourut
tes parts pour les regarder ; & le
ſurpris de la nouveauté, ne ſavoit

faiſoit ſa parure : mais o
belle tête du monde , le
ſage & le meilleur air.
nuoit le mérite de ſes qu
étoient touchées ; il plai
Diſons la vérité , il to
vous, Madame, la queſt
& les avantages de votre
dus. Vous êtes la ſeule f
faire ſur nous des impre
Après vous avoir dépein
n'aurez pas de peine à er
Tous les ſpectateurs fur
que Monſieur le Comte
ſieur de la Valiere furer
ſe ſouvient encore à la
de Monſieur de Louvigr
de ces Meſſieurs. Si je
gleterre , il m'en ſouvi
perſonne ; mais vous ru

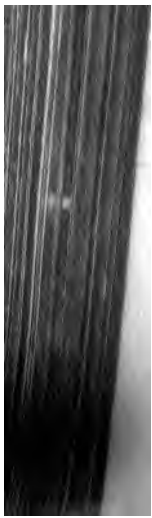
## POUR MADEMOISELLE DE BEVERWEERT.

A Peine étions-nous à une lieue d'Euſton (1), que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu, la commodité de la vie qu'on y méne, le mérite & l'honnêteté du maître & de la maîtreſſe de la maiſon, les charmes de la *belle Égiptienne*, les agrémens d'une indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent, celle qu'on voit toujours avec plaiſir & qu'on entend toujours avec ſurpriſe, cet eſprit ſi vif & ſi juſte, cette humeur ſi libre avec une conduite ſi réglée, toutes ces perſonnes, toutes ces choſes ſe préſentèrent à notre imagination, & nous firent comprendre que les biens ſont moins connus quand on les poſſéde, que lorſqu'on les perd.

L'affliction endormit Monſieur l'Ambaſſadeur de Portugal (2), par conformité peut-être avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais ſi bien que dans le temps qu'elle ſe trouve fort affligée. Comme les

(1) Maiſon de Campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

(2) Dom Franciſco, Comte de Mélos.



..., je me tr
Don Quicho
venant à me
haut : *Cheval*
*de* BURY (1)
TAGE *&* *au*
*toutes les* ORI
*du monde ne so*
*sans pareille* C
Transporté
Quichote que
vis venir deux
aussi-tôt pour d
des bâtons qui
des bonnets rab
lord Townsend
esprit pour des c
abaissée. Cet éq
un vrai appareil
pas douter du co

, croyant que je l'appellois, deſcen-
a diligence, & vint me demander ce
me plaiſoit. *Selle Roſſinante, SANCHO,*
*épêche-toi; car voici aſſûrément une*
*ture.* Le bon Docteur penſa que je
ndois une *monture*, & que peut-être
yé du Caroſſe, je voulois monter à
al; ce qui lui fit dire qu'*il n'y avoit pas*
*aſſez de chevaux pour le train de ſon*
*lence.* La réponſe du Docteur me fit
eller mes eſprits, & la machine de
alerie qui s'étoit formée dans ma tête,
nençant à ſe diſſiper, le *Chevalier du*
redevint peu à peu l'*Ambaſſadeur de*
*gal*, le *Mancheque Normand* ſe chan-
n *Saint-Evremond*, & les Marchands
rent paiſiblement auprès de nous avec
âtons & des bonnets.

n'étoit pas faire un grand ſacrifice à
emoiſelle de Beverweert, que de per-
non jugement pour l'amour d'elle. Le
que j'en ai, n'en rendoit pas la perte
dérable. Celui de l'Ambaſſadeur étoit
rtant; auſſi le ménagea-t'il beaucoup
x que je n'avois fait le mien; & vous
voir qu'il le conſerva auſſi ſain & auſſi
r dans ſa douleur, que s'il avoit été
l'état le plus tranquille.

omme nous arrivâmes à une Riviere
les eaux ſe débordoient par l'abon-
e de la pluye qui étoit tombée, je lui

Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite mort subalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiſelle de la Roche : mais ma mort ne mérite pas d'être conſiderée. Je ſuis peu de choſe en quoi que ce ſoit ; petit joueur auprès de Madame Mazarin, petit mortel auprès de vous, indigne de mourir pour votre ſervice. Je veux vivre & joindre mes reſſentimens aux vôtres, pour vous venger de l'Ambaſſadeur, & rétablir par notre vengeance l'honneur de vos charmes. Je n'eſpere plus rien aux Rivieres, ni aux Arbres d'Audley-End. Son Excellence n'eſt pas Excellence à ſe noyer, ni à ſe pendre : elle engraiſſe de vos rigueurs, & votre indifférence lui donne une allure ſi ferme & ſi aſſûrée, que je lui trouve de la ſanté pour faire quatre paix générales au lieu d'une (1). Il pourroit enterrer tous les Plénipotentiaires de Nimegue, ſi vous continuez à le maltraiter : *Ma laſciate far a me, ſon furbo ;* & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de Mélos au plus pitoyable état du monde. J'ai obſervé que vos cruautés le font vivre : il faut que vos faveurs le faſſent

(1) Le Comte de Mélos étoit d'une extrême maigreur : il avoit la démarche ſi chancelante, qu'on eût dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le temps qu'il ſe préparoit à paſſer la mer pour ſe rendre à Nimegue.

peine, que Charles n'avoit trouvé perſonne à la maiſon.

Si le déplaiſir d'avoir quitté Euſton avoit laiſſé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant ſuccès de toutes mes Lettres : mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une choſe ; je laiſſois le ſoin à Monſieur l'Ambaſſadeur de faire des réflexions ſur la maladie de Mylord Croſts, & ſur l'abſence de Monſieur Jermyn.

Nous quittions la penſée d'aller à Chively, croyant que Monſieur Jermyn (1) n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ſes gens à Newmarket, qui me rendit une lettre de ſa part. Cette lettre nous diſoit, qu'ayant appris à ſon retour de Bury le deſſein que nous faiſions de l'aller voir, il nous conjuroit, autant qu'il lui étoit poſſible, de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très-bien reçûs par un homme qui, renonçant à la Cour, en avoit porté la civilité & le bon goût à la campagne.

Pendant que Monſieur l'Ambaſſadeur admiroit le Bois, les Jardins & les Eſpaliers, pendant qu'il louoit l'Ecurie, abattoit quelque muraille, achevoit la maiſon

(1) Henry Jermyn, créé Baron de Douvre en 1685, mort en 1708. Chively étoit ſa Maiſon de Campagne, à deux mille de Newmarket.

Mais c'est ce qu'il n'a pas de vie
Pour nous en ces jours de plaisir.

Commencez à être favorable,
Daignez augmenter l'ardeur
[illegible]
[illegible]
[illegible]

moiſelle de Beverweert fait reſſembler à Mylord Suffolck: mais je trouvai un Ambaſſadeur, au lieu d'un Héros amoureux, & un eſprit politique, capable de négocier à Nimegue (1), plûtôt qu'un amant déſeſperé propre à finir tragiquement la violence d'une paſſion. Peut-être que le Comte de Mélos n'a pas voulu mourir de douleur dans l'abſence, pour mourir de joie au retour; peut-être eſpere-t'il qu'après qu'il aura donné la paix à l'Europe, Mademoiſelle de Beverweert ne refuſera pas de lui donner ce repos heureux que ſes longs ſervices ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avoue, & je voudrois vivre éternellement pour honorer Mademoiſelle de Beverweert & la ſervir.

---

# *LETTRE*

## A MADEMOISELLE

## DE BEVERWEERT.

JE me ſuis aſſez mal juſtifié auprès de vous du méchant uſage que j'ai fait des droits que nous avions ſur la vie de ſon

(1) Le Comte de Mélos venoit d'être nommé par le Roi de Portugal, ſon Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Traité de Nimegue.

Venez aux pieds chers d'un
C'eſt là le vrai moyen de pu
Il peut ſouffrir tous
Qu'amour fait dom
D'une conſtance n
Philoſophe en ad
Peu capable en p
De ſoutenir long-temps une

---

# *DÉFE*

## DE QUELQUES PIEC

## DE M. COR

## A M. DE BAR

I[illegible] n'ai jamais do

de la vengeance, & à l'amour de la liberté.

Comme leur deſſein étoit ſur le point de s'exécuter, Cinna ſe laiſſant toucher à la confiance & aux bienfaits d'Auguſte, fit voir à Emilie une ame ſujette aux remords & toute prête à changer de réſolution : mais Emilie, plus Romaine que Cinna, lui reprocha ſa foibleſſe, & demeura plus fortement attachée à ſon deſſein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à ſon amant, ce fut-là qu'elle impoſa des conditions que vous n'avez pû ſouffrir & que vous approuverez, Madame, quand vous vous ſerez mieux conſultée. Le deſir de la vengeance fut la premiere paſſion d'Emilie : le deſſein de rétablir la République ſe joignit au deſir de la vengeance ; l'amour fut un effet de la conſpiration, & il entra dans l'ame des conſpirateurs, plus pour y ſervir que pour y régner.

Joignons à la douceur de venger nos parens,
La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans ;
Et faiſons publier par toute l'Italie,
*La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie :*
*On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris ;*
*Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix* (1).

Vous êtes née à Rome, Madame, & vous y avez reçû l'ame des Porcies & des

(1) Vers d'Emilie à ſa confidente dans le CINNA.

Arries (1), au lieu que les autres qu'on voit naître, n'y prennent que le génie de Italiens. Avec cette ame toute grande toute Romaine, ſi vous viviez aujourd'hu dans une République qu'on opprimât, vos parens y étoient proſcrits, votre mai ſon déſolée, & ce qui eſt le plus odieux une perſonne libre, ſi votre égal étoit de venu votre maître, ce couteau que vou avez acheté pour vous tuer, quand vou verriez la ruine de votre patrie, ce cou teau ne ſeroit-il pas eſſayé contre le tyran avant que d'être employé contre vous même? Vous conſpireriez ſans doute; à un miſérable amant qui voudroit vous in pirer la foibleſſe d'un repentir, ſeroit trait plus durement par Hortenſe, que Cinn ne le fut par Emilie.

Je m'imagine que nous vivons dans un même République, dont un citoyen ambi tieux opprime la liberté. En cet état déplo rable, je vous offrirois un vieux Cinna qu feroit peu d'impreſſion ſur votre cœur mais, quand vous lui auriez ordonné d punir le tyran, il ne reviendroit pas vou trouver avec des remords, avec cette vert apparente qui cache des mouvemens d crainte & des ſentimens d'intérêt. Il rece vroit la confidence & les bienfaits du nou vel Auguſte, comme des outrages: les gé

(1) Femme de Brutus & de Petus.

à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR, un crime dont Machiavel auroit fait une vertu politique, & que la méchanceté de Cléopatre peut faire paſſer pour une juſtice légitimement exercée.

Une choſe que vous trouviez fort à redire, Monſieur, c'eſt qu'on ait rendu une jeune Princeſſe capable d'une ſi forte réſolution. Je ne ſai pas bien ſon âge; mais je ſai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit veuve. Une de ces qualités ſuffit pour faire perdre le ſcrupule à une femme à quelque âge que ce ſoit. Faites grace, Monſieur, faites grace à Rodogune. Le monde vous fournira de plus grands crimes que le ſien, où vous pourrez faire un meilleur uſage de la vertueuſe haine que vous avez pour les méchantes actions.

## *A Madame la Ducheſſe* MAZARIN.

II. IL me ſemble que Rodogune n'eſt pas mal juſtifiée : faiſons la même choſe pour Emilie auprès de Madame Mazarin. Suſpendez votre jugement, Madame; Emilie n'eſt pas fort coupable d'avoir expoſé Cinna aux dangers d'une conſpiration. Ne la condamnez pas, de peur de vous condamner vous-même : c'eſt par vos propres ſentimens que je veux défen-

Dans cette vûe, j'ai ſoutenu que le MENTEUR étoit une bonne Comédie, que le ſujet du CID étoit heureux, & que cette Piéce faiſoit un très-bel effet ſur le Théatre, quoiqu'elle ne fût pas ſans défaut : j'ai ſoutenu que RODOGUNE étoit un fort bel ouvrage, & que l'ŒDIPE devoit paſſer pour un chef-d'œuvre de l'art. Pouvois-je vous faire un plus grand plaiſir, Meſſieurs, que de vous donner une ſi juſte occaſion de me contredire, & de faire valoir la force & la netteté de votre jugement aux dépens du mien ?

J'ai ſoutenu que pour faire une belle Comédie, il falloit choiſir un beau ſujet, le bien diſpoſer, le bien ſuivre, & le mener naturellement à ſa fin ; qu'il falloit faire entrer les caractéres dans les ſujets, & non pas former la conſtitution des ſujets après celle des caractéres ; que nos actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs, qu'il falloit remettre à la Philoſophie de nous faire connoître ce que ſont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils ſont ; & qu'enfin ce n'eſt pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut repréſenter ſur le Théatre.

Ne vous ai-je pas bien ſervi, Meſſieurs, quand je me ſuis rendu ridicule par de ſi ſottes propoſitions ? Pouvois-je faire plus pour vous, que d'expoſer à votre cenſure

la

[illegible] d'un vieux goût qui a fait voir le [illegible]nement du vôtre ? Vous avez raison, [illegible]ssieurs, vous avez raison de vous mo[illegible] des songes d'Aristote & d'Horace ; [illegible] rêveries de Heinsius & de Grotius ; des [illegible]rices de Corneille & de Ben-Johnson ; [illegible] fantaisies de Rapin & de Boileau. La [illegible] régle des honnêtes gens, c'est la [illegible]. Que sert une raison qui n'est point [illegible], & qui peut trouver à redire à une [illegible]vagance qui plaît ?

[illegible]avoue qu'il y a eu des temps où il fal[illegible] choisir de beaux sujets, & les bien trai[illegible] il ne faut plus aujourd'hui que des ca[illegible] ; & je demande pardon au Poëte [illegible] Comédie de Monsieur le Duc de Buc[illegible]gham, s'il m'a paru ridicule quand il se [illegible]oit d'avoir trouvé l'invention de faire [illegible] Comédies sans sujet (1). J'ai les mê[illegible] excuses à vous faire, Messieurs : com[illegible] vous avez le même esprit, je vous ai [illegible] offensés également ; ce qui m'oblige [illegible] vous donner une pareille satisfaction : [illegible] je ne prétens pas me raccommoder [illegible]lement avec vous sur la Comédie ; j'es[illegible] que vous me ferez à l'avenir un trai[illegible] plus favorable en tout, & que Ma[illegible] Mazarin me sera moins opposée qu'elle n'est.

(1) Voyez la Comédie du Duc de Buckingham, intitulée « THE REHEARSAL, c'est-à-dire, LA RE'PETITION DES ROLLES.

Que vous ai-je fait, Madame la Ducheſſe, pour me traiter de la façon que vous me traitez? Il n'y a que moi & le diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités : ſi je veux me taire, je ſuis trop diſcret; ſi je veux parler, je ſuis trop libre : quand je diſpute, la conteſtation vous choque; quand je m'empêche de diſputer, ma retenue vous paroît mépriſante & dédaigneuſe. Dis-je des nouvelles, je ſuis mal informé; n'en dis-je pas, je fais le myſtérieux. A l'hombre, on ſe défie de moi comme d'un piqueur, & on me trompe comme un imbécille : on me fait les injuſtices, & on me condamne. Je ſuis puni du tort qu'ont les autres. Tout le monde crie, tout le monde ſe plaint, & je ſuis le ſeul à ſouffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choſes, Madame, ſans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je mépriſe, mépriſer ceux que j'honore, offenſer ceux que je crains. Quartier, Madame la Ducheſſe; je me rens. Ce n'eſt pas vaincre que d'avoir affaire à des gens rendus. Portez vos armes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, & gouvernez avec douceur les ſoumis : la différence des uns aux

ils ne feroient que l'animer à vous ſervir : Il ſe porteroit enfin ſi généreuſement à l'exécution de l'entrepriſe, que vous le plaindriez mort pour avoir obéi à vos ordres, ou le loueriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philoſophe eſt malheureuſe ! Il ne ſe ſoucie point de gloire ; & le mieux qui lui puiſſe arriver, c'eſt qu'un peu de louange ſoit le prix de tous ſes ſervices. Encore cette apparence de grace, toute vaine qu'elle eſt, ne lui eſt accordée que bien rarement ; il voit même beaucoup plus de diſpoſition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conſerve Monſieur l'Ambaſſadeur de Portugal (1) ! S'il n'étoit plus au monde, le Philoſophe ſeroit expoſé le premier aux mauvais traitemens que ſon Excellence eſſuye tous les jours.

## *A Meſſieurs de* ***.

III. SI je diſpute quelquefois avec vous, Meſſieurs, ce n'eſt que pour remplir le vuide du jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une converſation trop languiſſante. Je conteſte à deſſein de vous céder, & vous oppoſe de foibles raiſons, tout préparé à reconnoître la ſupériorité des vôtres.

(1) Le Comte de Mélot.

& que l'Œdipe
d'œuvre de l'ar
plus grand plai
donner une ſi ju
re, & de faire
de votre jugem

J'ai ſoutenu
Comédie, il fal
le bien diſpoſer
ner naturelleme
faire entrer les c
& non pas forme
après celle des ca
devoient précéde
meurs, qu'il fall
phie de nous fair
les hommes, & à l
voir ce qu'ils font
tant la nature hum
que la condi

pas. Il eſt naturel de ſouhaiter que tout ce qui nous aime ſoit aimable.

Il ne fut jamais de paſſion ſi déſintéreſſée que la mienne. J'aime les perſonnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos amans comme vos ſujets, au lieu de les haïr comme mes rivaux : ce qui eſt à vous, m'eſt plus cher que ce qui eſt contre moi ne m'eſt odieux. Pour ce qui regarde les perſonnes qui vous ſont cheres, je n'y prens guére moins d'intérêt que vous : mon ame porte ſes affections & ſes mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de votre tendreſſe, je languis de vos langueurs. Les chants les plus paſſionnés des Opera ne me touchent plus d'eux-mêmes ; ils ne font d'impreſſion ſur moi que par celle qu'ils ont faite ſur vous. Je ſuis touché de vous voir touchée ; & ces ſoupirs douloureux qui vous échappent, coûtent moins à votre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, & j'en ai autant que vous à les ſouffrir. Quelquefois vous produiſez en nous une paſſion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous récitez les vers d'ANDROMAQUE, vous donnez de l'amour, avec les ſentimens d'une mere qui ne veut donner que de la pitié : vous cherchez à nous rendre ſenſibles à ſes infortunes, & vous nous

troi[illegible] ſenſibles à vos charmes. Les choſes triſt[illegible] pitoyables rappellent nos cœurs ſecrettement à la paſſion qu'ils ont pour vous ; & la douleur que vous exigez pour une malheureuſe, devient un ſentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas ſans en avoir fait l'expérience : les matieres les plus oppoſées à la tendreſſe, prennent un air touchant dans votre bouche : vos raiſonnemens, vos diſputes, vos conteſtations, vos coleres ont leurs charmes ; tant il eſt difficile de trouver rien en vous qui ne contribue à la paſſion que vous inſpirez. Il ne ſort rien de vous qui ne ſoit aimable : il ne ſe forme rien en nous qui ne ſoit amour.

Une réfléxion ſérieuſe vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce diſcours ; mais vous ne ſauriez vous moquer de mes foibleſſes, que vous ne ſoyez contente de votre beauté ; & je ſuis ſatisfait de ma honte, ſi elle vous donne quelque ſatisfaction. On ſacrifie ſon repos, ſa liberté, ſa fortune ; *la gloire ne ſe ſacrifie point*, dit Montagne. Je renonce ici à notre Montagne, & ne refuſe pas d'être ridicule pour l'amour de vous : mais on ne ſauroit vous faire un ſacrifice de cette nature-là : il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un [illegible]re renonce pour vous à ſa politique, [illegible]loſophe à ſa morale, ſans inté-

reſſer leur réputation. Le pouvoir d'une grande beauté juſtifie toutes les paſſions qu'elle ſait produire ; & après avoir conſulté mon jugement autant que mon cœur, je dirai, ſans craindre le ridicule, que *je vous aime.*

## *L'Homme ſur le retour.*

TIRCIS, le bel âge nous laiſſe ;
Allons chercher une maîtreſſe
Qui ſe contente en ſes amans,
De vertus au lieu d'agrémens :
Allons chercher la femme forte ;
Mais en eſt-il de cette ſorte ?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du temps même de Salomon.
S'il n'eſt de ces femmes divines,
Il eſt de folles héroïnes,
A qui d'illuſtres viſions
Tiendront lieu de perfections :
L'une eſt folle de la vaillance,
L'autre eſt folle de la ſcience,
Et court après les beaux eſprits
Par le charme de leurs écrits.
Telle eſt ſi folle de ſageſſe,
Qu'elle en mépriſe la jeuneſſe ;

Et le fait une vanité
De plaire à notre gravité.
Il eſt vrai que cette chimére
N'eſt pas aux femmes ordinaire;
Et qu'on leur voit des appétits
Rarement pour les cheveux gris:
Mais leur incertaine nature,
Pour nous rompre toute meſure,
A le caprice quelquefois
D'aimer ſageſſe, honneur & loix.
Une impertinente adorable
Ecoutera de vieux mortels
Qui vont révérer ſes autels;
Et quelque ſotte inéxorable
Penſant donner à ſes appas
La gloire de notre trépas,
Nous laiſſera goûter ſes charmes
Sans qu'il nous en coûte des larmes.
Il eſt mille chemins ouverts
Pour arriver à leurs travers:
Mais laiſſons la galanterie
Pour une jeuneſſe fleurie,
Et n'eſpérons pas, étant vieux,
De gagner le cœur par les yeux.
Que l'eſprit ſoit notre conquête;
Tâchons d'aſſujettir la tête,
Et qu'un aſcendant de raiſon
Tienne la leur comme en priſon.

Si je trouvois une Lucrèce
Capable d'un peu de tendresse,
J'accorderois avec plaisir
Son honneur avec mon desir ;
J'entretiendrois en sa belle ame
La douceur d'une honnête flamme ;
Et les intérêts de son cœur
Ménagés avec sa pudeur,
Feroient voir au monde une prude
Sans rien de trop doux ni de rude.
Mais, Dieux ! quelle espéce d'amour !
O triste & malheureux retour !
Qu'il se faut d'art avec des belles
Que ces yeux tendres & cruelles !
Que d'art à vaincre des rigueurs !
Que d'art à borner les faveurs !
Que d'art à trouver la tendresse
Sans intéresser la Lucrèce !
Encor, ce mal seroit léger,
N'étoit qu'on ne peut plus changer.
Adieu, pour jamais je vous quitte,
Agréable légereté ;
J'entre dans la saison maudite,
Où la triste fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on est bien-tôt dégoûté.

# LETTRE

## A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-ALBANS.

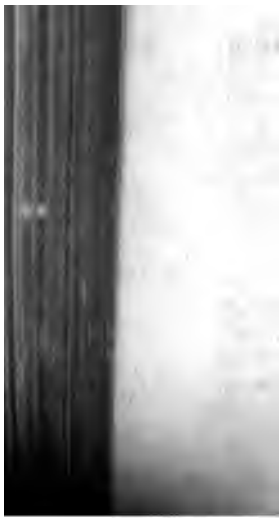
J'Ai failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je ſuis plus malheureux, c'eſt qu'il n'y a pas eu de maladie à Londres que la mienne, pas un rhume, un mal de dents, un accès de goutte. Milord Arlington, à qui vous cédiez le rang de premier goutteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, auſſi bien que la bonne femme qui vous ſert. Pour moi, je ne ſuis pas encore bien guéri : mais ſans les ſecours que j'ai trouvés, je ſerois mort.

A quoi penſez-vous, Mylord, de paſſer l'hiver dans un pays où les chevaux ſont traités plus ſoigneuſement cent fois que nous, où il y a des Mayernes pour les maladies des chevaux de courſe, & des eſpeces de Maréchaux pour celles des hommes! Si vous aviez de ces enthouſiaſmes de Religion qui rendent la vie odieuſe à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque choſe dans cette impatience que vous avez de

er leur réputation. Le pouvoir d'une
nde beauté juſtifie toutes les paſſions
elle fait produire ; & après avoir con-
é mon jugement autant que mon cœur,
lirai, ſans craindre le ridicule, que *je*
*s aime*.

## *L'Homme ſur le retour.*

TIRCIS, le bel âge nous laiſſe ;
Allons chercher une maîtreſſe
Qui ſe contente en ſes amans,
De vertus au lieu d'agrémens :
Allons chercher la femme forte ;
Mais en eſt-il de cette ſorte ?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du temps même de Salomon.
S'il n'eſt de ces femmes divines,
Il eſt de folles héroïnes,
A qui d'illuſtres viſions
Tiendront lieu de perfections :
L'une eſt folle de la vaillance,
L'autre eſt folle de la ſcience,
Et court après les beaux eſprits
Par le charme de leurs écrits.
Telle eſt ſi folle de ſageſſe,
Qu'elle en mépriſe la jeuneſſe,



Karesme
Mais le
Pour n
A le ca
D'aime
Une im
Ecouter
Qui vo
Et quel
Penſant
La gloir
Nous la
Sans qu'
Il eſt mi
Pour ar
Mais lai
Pour une
Et n'eſpé
De gann

Si je trouvois une Lucrèce
Capable d'un peu de tendreſſe,
J'accorderois avec plaiſir
Son honneur avec mon deſir ;
J'entretiendrois en ſa belle ame
La douceur d'une honnête flamme ;
Et les intérêts de ſon cœur
Ménagés avec ſa pudeur,
Feroient voir au monde une prude
Sans rien de trop doux ni de rude.
Mais, Dieux ! quelle eſpéce d'amour !
O triſte & malheureux retour !
Qu'il te faut d'art avec des belles
Que tu veux tendres & cruelles !
Que d'art à vaincre des rigueurs !
Que d'art à borner les faveurs !
Que d'art à trouver la tendreſſe
Sans intéreſſer la Lucréce !
Encor, ce mal ſeroit léger,
N'étoit qu'on ne peut plus changer.
Adieu, pour jamais je vous quitte,
Agréable légereté ;
J'entre dans la ſaiſon maudite,
Où la triſte fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on eſt bien-tôt dégoûté.

A MO

DE S

J'Ai fai
que je
& en quoi
qu'il n'y a
que la mien
dents, un a
ton, à qui
goutteux, p
tours de Mai
me qui vous
encore bien
que j'ai trouv
A quoi pe
l'hiver dans
traités plus f
nous, où il

ir. Mais ſi vous êtes homme comme
, ſi vous conſervez l'inclination natu-
le vivre, qui eſt demeurée à Monſieur
réchal de Villeroi, à Monſieur le
ier, (1) à Monſieur de Ruvigny & à
ıtres contemporains, pourquoi vous
ıtrer dans un lieu où vous ne paſſez
jour qui n'en retranche cinq ou ſix
tre vie ?
m'arrête trop ſur des diſcours que je
; paſſer légerement ; il faut venir à
ées plus agréables. Madame de Portſ-
ı vous donnera telle part dans ſa ban-
u'il vous plaira. Mylord Hyde (2)
promet des honnêtetés qui ſe diſtin-
nt mal-aiſément de la confiance.
eur l'Ambaſſadeur vous offre une
: lumiere des affaires de Hongrie &
guerre où les Princes du Nord vont
ger : &, ce que j'eſtime beaucoup,
eur le Duc d'Ormond eſt prêt à jouer
ic-trac avec vous ſans avantage. Vous
z dire que vous ne voyez preſque
que vous êtes accablé d'incommodi-
i peuvent aiſément dégoûter le mon-
vous. Vous prenez mal la choſe,
d ; c'eſt la Province qui ſe dégoûte
us, & non pas le monde.
juge de vous, à la campagne, par

(1) Monſieur de Berin-
premier Ecuyer.

(2) Enſuite Comte de
Rochester.

» du monde, quand il le jugeoit à propos;
» Le Duc de Buckingham, qui lui reſſem-
» bloit déja par mille endroits, a voulu
» depuis peu lui reſſembler par ce dernier;
» voilà, Monſieur Burnet, d'où vient cette
» régle que vous avez priſe pour une con-
» verſion.

Avec la permiſſion de Monſieur Burnet & de Monſieur Waller, je raiſonnerai d'une autre ſorte; & voici mon raiſonnement: Il n'y a perſonne de bon goût qui aime le vice, quand le vice n'eſt pas agréable; & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la continence aux Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre ſujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des objets capables de vous tenter, & on verra que le converti de Monſieur Burnet & le nouveau Pétrone de Monſieur Waller, ne ſont autre choſe que le véritable Duc de Buckingham.

Dieu me préſerve de vous tourner l'eſprit du côté de l'amour. J'ai un autre péché à vous propoſer que vous ne devineriez jamais, & que je vous ſouhaite de tout mon cœur; c'eſt l'avarice, Mylord, que je tiens préferable pour vous à la ſageſſe des Philoſophes & à la gloire des Conquérans. En effet, j'aimerois mieux vous voir reſſembler à Sir Charles Herbert, qu'à Socrate, ni à Ceſar. Où la difficulté

eſt plus grande, le mérite me paroît plus grand auſſi ; & il eſt certain que vous aurez plus de peine à imiter ce Héros, que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la perfection, je n'exige pas de vous cette auſtere diſcipline d'économie, qui porte un homme dur à ſoi-même à vouloir ſe paſſer de tout. Je deſirerois ſeulement que vous obſervaſſiez avec ſoin ceux qui manient votre argent, pour leur conſerver, en dépit d'eux, l'intégrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à votre ſervice.

Si vous revenez jamais à Londres avec peu de valets & beaucoup d'argent, vous ſerez l'admiration de l'Angleterre : ſans cela, Mylord, la multitude ne ſera pas pour vous ; & il faudra vous contenter de quelques admirateurs particuliers, dont votre très-humble ſerviteur ſera le premier.

---

## A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN,

*Avec un Diſcours ſur la Religion.*

J'Ai ſongé toute la nuit à la converſation que nous eûmes hier au ſoir, & je ne m'en étonne point, Madame : quand

» du monde, quand il le jugeoit à propos. » Le Duc de Buckingham, qui lui reſſem» bloit déja par mille endroits, a voulu » depuis peu lui reſſembler par ce dernier; » voilà, Monſieur Burnet, d'où vient cette » régle que vous avez priſe pour une con» verſion.

Avec la permiſſion de Monſieur Burnet & de Monſieur Waller, je raiſonnerai d'une autre ſorte; & voici mon raiſonnement: Il n'y a perſonne de bon goût qui aime le vice, quand le vice n'eſt pas agréable; & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la continence aux Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre ſujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des objets capables de vous tenter, & on verra que le converti de Monſieur Burnet & le nouveau Pétrone de Monſieur Waller, ne ſont autre choſe que le véritable Duc de Buckingham.

Dieu me préſerve de vous tourner l'eſprit du côté de l'amour. J'ai un autre péché à vous propoſer que vous ne devineriez jamais, & que je vous ſouhaite de tout mon cœur; c'eſt l'avarice, Mylord, que je tiens préferable pour vous à la ſageſſe des Philoſophes & à la gloire des Conquérans. En effet, j'aimerois mieux vous voir reſſembler à Sir Charles Herbert, qu'à Socrate, ni à Céſar. Où la difficul-

# LETTRE
## A MONSIEUR LE DUC
# DE BUCKINGHAM.

MOnſieur Burnet (1) eſt ſi fort perſuadé de votre converſion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos amis : *Je ſuis prêt à répondre, ſur mon ſalut, de celui du Duc de Buckingham, dans la ferme opinion que j'ai du changement de ſa vie.* » Converſion, Monſieur Burnet ! » *dit Monſieur Waller :* on ne ſe convertit pas ainſi ; ce n'eſt ni par vous, ni » par moi, ni par homme vivant qu'eſt » venue la régularité nouvelle du Duc » de Buckingham. Un de ſes nouveaux » amis, mort il y a long-temps, a fait » depuis peu la merveille que nous admirons. C'eſt Petronius Arbiter, le plus » délicat homme de ſon temps en Poëſie, » en Muſique, en Peinture, voluptueux » toutes choſes, qui faiſoit du jour la it, & de la nuit le jour : mais il étoit aître de ſes vices & de ſon irrégula- , qu'il devenoit le plus reglé homme

(1) Gilbert Burnet, enſuite Evêque de Salisbury.

on a eû le plaiſir de vous voir & de vous parler le ſoir, il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me ſembloit que Monſieur de Barillon raiſonnoit avec beaucoup de ſolidité. Le Comte de Mélos, qui préferoit toujours la ſoumiſſion de l'eſprit au raiſonnement, voulut bien ſe rendre au vôtre; & vos lumieres lui tinrent lieu de l'autorité, qu'il a coutume de reſpecter.

J'avoue que j'étois convaincu & enchanté de vos raiſons; elles faiſoient leur impreſſion ſur mon eſprit avec toute la force de la vérité, & s'inſinuoient dans mon cœur avec tous vos charmes. Le cœur doux & tendre comme il eſt, a une oppoſition naturelle à l'auſtérité de la raiſon. La vôtre a trouvé un grand ſecret : elle porte des lumieres dans les eſprits, & inſpire en même temps de la paſſion dans les cœurs. Juſqu'ici, la raiſon n'avoit pas été comptée entre les appas des femmes : vous êtes la premiere qui l'ait rendue propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La vérité qu'on a bannie du commerce comme une fâcheuſe, & qu'on a cachée au fond d'un puits comme une ſéductieuſe qui troubloit l'Univers, cette vérité change de nature dans votre bouche, & n'en ſort que pour vous concilier généralement tous les eſprits. Vous la

lus grande, le mérite me paroît plus
d auſſi ; & il eſt certain que vous au-
lus de peine à imiter ce Héros, que
eux autres.

omme on ne va pas tout d'un coup à
rfection, je n'exige pas de vous cette
re diſcipline d'économie, qui porte
omme dur à ſoi-même à vouloir ſe
r de tout. Je deſirerois ſeulement que
obſervaſſiez avec ſoin ceux qui ma-
: votre argent, pour leur conſerver,
ſpit d'eux, l'intégrité qu'ils voudroient
re cent fois le jour à votre ſervice.
vous revenez jamais à Londres avec
de valets & beaucoup d'argent, vous
. l'admiration de l'Angleterre : ſans
, Mylord, la multitude ne ſera pas
vous ; & il faudra vous contenter de
ques admirateurs particuliers, dont vo-
ès-humble ſerviteur ſera le premier.

---

## ADAME LA DUCHESSE

## MAZARIN,

*ec un Diſcours ſur la Religion.*

ı ſongé toute la nuit à la converſa-
on que nous eûmes hier au ſoir, &
m'en étonne point, Madame : quand

» touchoient le corps nous ſont échappées.

» Le dégoût du libertinage, nous fait » quelquefois naître l'envie de devenir dé- » vots ; mais ſommes-nous établis dans un » état plus religieux & plus ſaint, nous » paſſons la vie à vouloir comprendre ce » qui ne ſauroit être compris ; & il vient » des temps de ſéchereſſe & de langueur, » où l'on fait de fâcheuſes réflexions ſur le » tourment qu'on ſe donne pour un bien » oppoſé aux ſens, peu connu à la raiſon, » conçû foiblement par une foi incertaine » & mal aſſûrée. C'eſt de-là que viennent » les plus grands déſordres des Monaſte- » res. Quand la félicité qu'on promet aux » Religieux leur paroît douteuſe, le mal » certain qu'il faut ſouffrir, leur devient » inſupportable.

» La diverſité des tempérammens a beau- » coup de part aux divers ſentimens qu'ont » les hommes ſur les choſes ſurnaturelles. » Les ames douces & tendres ſe portent » à l'amour de Dieu, les timides ſe tour- » nent à la crainte de l'enfer, les irréſolus » vivent dans le doute, les prudens vont » au plus sûr ſans examiner le plus vrai, » les dociles ſe ſoumettent, les opiniâtres » s'obſtinent dans le ſentiment qu'on leur » a donné, ou qu'ils ſe forment eux-mê- » mes ; & les gens attachés à la raiſon veu- » lent être convaincus par des preuves qu'ils » ne trouvent pas.

établiſſez dans le monde avec une pleine ſatisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'eſt pas, Madame, que vous n'ayez point de part de la malignité de la nature. Vous avez quelquefois des deſſeins formés de nous choquer. Sans être trop pénetrant, on découvre la malice de vos intentions; mais vos charmes ſont au-deſſus de ces intentions malicieuſes. Vous plaiſez, lors même que vous avez envie de déplaire; & de toutes les choſes que vous voudriez entreprendre, ne plaire pas eſt la ſeule dont vous ne ſauriez venir à bout.

La vérité ne peut plus ſouffrir la violence que vous lui faites: elle veut reprendre la ſéchereſſe & l'auſtérité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ſes qualités naturelles; & vous vous en appercevrez, Madame, à la lecture du petit diſcours que je vous envoye.

## *DISCOURS.*

» AUSSI-TÔT que nous avons perdu
» le goût des plaiſirs, notre imagi-
» nation nous offre des idées agréables,
» qui nous tiennent lieu de choſes ſenſi-
» bles. L'eſprit veut remplacer des plaiſirs
» perdus; & il va chercher ſes avantages
» en l'autre monde, quand les voluptés qui

» l'eſprit humain, & nous cherchons i
» tilement à connoître ce qui ne peut
» connu, ce qui ne tombe ni ſous les ſ
» ni ſous la raiſon. La coutume en au
» riſe le diſcours, la ſeule grace en p
» inſpirer la créance.

» Il ne dépend pas de nous de croire
» qu'on veut, ni même ce que nous v
» lons. L'entendement ne ſauroit ſe r
» dre qu'aux lumiéres qu'on lui donn
» mais la volonté doit ſe ſoumettre
» ordres qu'elle reçoit.

---

# PORTRAIT
## DE MADAME LA DUCHES
# MAZARIN.

ON m'accuſe à tort d'avoir trop complaiſance pour Madame Ma rin : il n'y a perſonne dont Madame M zarin ait plus à ſe plaindre que de m Depuis ſix mois je cherche malicieu ment en elle quelque choſe qui déplai & , malgré moi , je n'y trouve rien que trop aimable , que de trop charmant. U curioſité chagrine me fait examiner chaq trait de ſon viſage , à deſſein d'y renco

» *Quand les hommes*, diſoit Monſieur
» WURTS, (1) *auront retiré du Chriſtia-*
» *niſme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura qu'une*
» *même Religion, auſſi ſimple dans ſa Doc-*
» *trine, que pure dans ſa Morale.*

» Comme nous ne recevons point no-
» tre créance par la raiſon (2), auſſi la rai-
» ſon ne nous en fait-elle pas changer.
» Un dégoût ſecret des vieux ſentimens,
» nous fait ſortir de la religion dans la-
» quelle nous avons vécu : l'agrément que
» trouve l'eſprit en de nouvelles penſées,
» nous fait entrer dans une autre ; & lorſ-
» qu'on a changé de religion, ſi on eſt
» fort à parler des erreurs qu'on a quittées,
» on eſt aſſez foible à établir la vérité de
» celle qu'on a priſe.

» La Doctrine eſt conteſtée par tout :
» elle ſervira éternellement de matiere à
» la diſpute dans toutes les Religions ; mais
» on peut convenir de ce qui regarde les
» mœurs. Le monde eſt d'accord ſur les
» Commandemens que Dieu nous fait &
» ſur l'obéiſſance qui lui eſt dûe ; car alors
» Dieu s'explique à l'homme en des cho-
» ſes que l'homme connoît & qu'il ſent.
» Pour les myſtéres, ils ſont au-deſſus de

(1) Général des Troupes Hollandoiſes, pendant la Guerre de 1672.

(2) Voyez le COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE de M. Bayle, ſur ces paroles de JESUS-CHRIST *Contrains-les d'entrer*. II. Part. page 534.

» l'eſprit humain, & nous cherchons inu-
» tilement à connoître ce qui ne peut être
» connu, ce qui ne tombe ni ſous les ſens,
» ni ſous la raiſon. La coutume en auto-
» riſe le diſcours, la ſeule grace en peut
» inſpirer la créance.

» Il ne dépend pas de nous de croire ce
» qu'on veut, ni même ce que nous vou-
» lons. L'entendement ne ſauroit ſe ren-
» dre qu'aux lumiéres qu'on lui donne;
» mais la volonté doit ſe ſoumettre aux
» ordres qu'elle reçoit.

## PORTRAIT
## DE MADAME LA DUCHESSE
## MAZARIN.

ON m'accuſe à tort d'avoir trop de complaiſance pour Madame Mazarin : il n'y a perſonne dont Madame Mazarin ait plus à ſe plaindre que de moi. Depuis ſix mois je cherche malicieuſement en elle quelque choſe qui déplaiſe; &, malgré moi, je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une curioſité chagrine me fait examiner chaque trait de ſon viſage, à deſſein d'y rencon-

» *Quand les hommes*, disoit Monsieur » WURTS, (1) *auront retiré du Christia-* » *nisme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura qu'une* » *même Religion, aussi simple dans sa Doc-* » *trine, que pure dans sa Morale.*

» Comme nous ne recevons point no- » tre créance par la raison (2), aussi la rai- » son ne nous en fait-elle pas changer. » Un dégoût secret des vieux sentimens, » nous fait sortir de la religion dans la- » quelle nous avons vécu : l'agrément que » trouve l'esprit en de nouvelles pensées, » nous fait entrer dans une autre ; & lors- » qu'on a changé de religion, si on est » fort à parler des erreurs qu'on a quittées, » on est assez foible à établir la vérité de » celle qu'on a prise.

» La Doctrine est contestée par tout : » elle servira éternellement de matiere à » la dispute dans toutes les Religions ; mais » on peut convenir de ce qui regarde les » mœurs. Le monde est d'accord sur les » Commandemens que Dieu nous fait & » sur l'obéissance qui lui est dûe ; car alors » Dieu s'explique à l'homme en des cho- » ses que l'homme connoît & qu'il sent. » Pour les mystéres, ils sont au-dessus de

(1) Général des Troupes Hollandoises, pendant la Guerre de 1672.

(2) Voyez le COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE de M. Bayle, sur ces paroles de JESUS-CHRIST *Contrains-les d'entrer*. II. Part. page 534.

[illegible] jamais vû à personne un air si gra[illegible]
[illegible] que le [illegible]. Mon chagrin ne [illegible]
[illegible] pas encore. Je la veux voir da[illegible]
chambre au milieu de ses chiens, de
guenons, de ses oiseaux : & je m'attens
[illegible] de sa coeffure & de ses ha[illegible]
[illegible] l'éclat de cette beauté
nous [illegible] à la Cour. Mais c'est là qu[illegible]
[illegible] plus aimable : c'est là q[illegible]
charme plus naturel donne du dégoût [illegible]
[illegible] pour toute industrie : c'est là
[illegible] de son esprit & de son hum[illegible]
[illegible] à personne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ses enne[illegible]
Je lui souhaite une maladie qui puisse
[illegible] ses appas : mais nous sommes pl[illegible]
[illegible] qu'elle dans ses douleurs ; ses [illegible]
leurs ont un charme qui nous cause [illegible]
de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses ma[illegible]
[illegible] cherche à m'attirer des outrages qui n[illegible]
[illegible] je choque à dessein toutes ses [illegible]
[illegible] : j'excite sa colere dans la disp[illegible]
[illegible] me fais faire des injustices au jeu ; [illegible]
[illegible] moi-même les moyens de mon [illegible]
[illegible], pour me donner le sujet [illegible]
[illegible] ressentiment. Que me sert t[illegible]
cette belle industrie ? Ses mauvais tra[illegible]
[illegible] au lieu d'irriter ; & ses i[illegible]
[illegible], plus charmantes que ne seroient
caresses des autres, sont autant de cha[illegible]

rer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du désagrément qui me dégoûte. Que e réussis mal dans mon dessein ! Tous ses raits ont une beauté particuliere qui ne cède en rien à celle des yeux; & ses yeux, lu consentement de tout le monde, sont es plus beaux yeux de l'univers.

Voici une chose dont je ne me console oint. Ses dents, ses lévres, sa bouche & toutes les graces qui l'environnent, se rouvent assez confondues parmi les grandes & les diverses beautés de son visage : nais si on les compare à ces belles bouches qui sont le charme des personnes qu'on admire le plus, elles défont tout, elles effacent tout : ce qui est peu distingué en elle, ne laisse pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma curiosité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en sa taille, & je trouve je ne sai quelle grace de la nature répandue si heureusement en toute sa personne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand Madame Mazarin plaît trop dans sa négligence, je lui conseille de s'ajuster avec soin, espérant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruiner ses agrémens naturels : mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouer qu'on

tre raiſon ; ici, notre amour ne ſauroit finir que notre raiſon ne ſoit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame Mazarin, c'eſt qu'elle inſpire toujours de nouveaux deſirs, que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle ſait ſentir toutes les tendreſſes & les douceurs d'une paſſion naiſſante : c'eſt la ſeule femme pour qui l'on puiſſe être éternellement conſtant, & avec laquelle on ſe donne à toute heure le plaiſir de l'inconſtance. Jamais on ne change pour ſa perſonne ; on change à tout moment pour ſes traits, & on goûte en quelque façon cette joie vive & nouvelle qu'une infidélité en amour nous fait ſentir.

Tantôt la bouche eſt abandonnée pour les yeux, tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les joues, le nez, les ſourcils, le front, les cheveux, les oreilles même, (tant la nature a voulu rendre toutes choſes parfaites en ce beau corps!) les oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaiſir du changement. A conſidérer ſes traits ſéparés, on diroit qu'il y a une ſecrette jalouſie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des amans : à conſidérer leur rapport, [illegible] conſidérer unis & liés enſemble, on [illegible]oit former une beauté qui ne ſouffre [illegible]nconſtance pour elle, ni de fidélité

qui me lient à ſes volontés. Je paſſe de ſon ſérieux à ſa gaieté. Je la veux voir ſérieuſe, penſant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre, eſpérant de la trouver indiſcrette. Sérieuſe, elle fait eſtimer ſon bon ſens : enjouée, elle fait aimer ſon enjouement.

Elle ſait autant qu'un homme peut ſavoir, & cache ſa ſcience avec toute la diſcrétion que doit avoir une femme retenue. Elle a des connoiſſances acquiſes, qui ne ſentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des imaginations heureuſes, auſſi éloignées d'un air affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous bleſſe.

J'ai vû des femmes qui ſe faiſoient des amans par l'avantage de leur beauté, qui les perdoient par les défauts de leur eſprit : j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & ſpirituelles enſemble, & qui rebutoient comme indiſcrettes, peu sûres, & intéreſſées. Avec Madame Mazarin, paſſez du viſage à l'eſprit, des qualités de l'eſprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie, & que rien ne ſauroit vous dégager : on ſe défend des autres par la raiſon; c'eſt la raiſon qui nous livre, & qui nous aſſujettit à ſon pouvoir. Ailleurs, notre amour commence d'ordinaire où finit no-

Rome a vû radoter au Trône des Céſars,
L'Egliſe dans les mains d'imbécilles vieillards,
Donner à des neveux le ſaint Siége au piliage,
Et de ſes fiefs ſacrés démembrer l'apanage.
Mais louons d'Innocent (1) la ſainte auſtérité.
Que l'Egliſe eſt ſuperbe en ſon humilité !
Il ôte à l'Univers l'effroyable ſcandale,
L'hydre du Népotiſme à Rome ſi fatale :
Il veut du Janſéniſme étouffer le poiſon,
Et les ſaintes erreurs qui troublent la raiſon.
Admirons ſes vertus dans le temps que le monde
En vices éclatans plus que jamais abonde.
Un Miniſtre fameux (2), pour ſoutenir ſon nom,
Va, pour neveu poſtiche, adopter un *Orgon* (3) ;
Qui de ſes grands tréſors, pieuſe frénéſie !
Des tartuffes du temps nourrit l'hypocriſie ;
Et, craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
Va, l'argent à la main, trafiquer ſon ſalut.
S'il recevoit d'enhaut des notions plus claires,
Il iroit à la Trape imiter les Macaires ;
Car dans le monde on fait des efforts impuiſſans,
Pour détacher l'eſprit du commerce des ſens.
C'eſt trop, n'en parlons plus ; entrons en diligence
Dans le pompeux néant de la grandeur immenſe.
Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les loix,
Un Cromwel déranger un long ordre de Rois ;

(1) Innocent XI.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) Le Duc *de la Meilleraye, à qui le Cardinal* donna ſa nièce Hortenſe Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Mazarin.

Ou, puiſant dans Meré (a
Des plus beaux agrémens
Alors je donnerois, par
A la poſtérité, tes talens
L'éclat de ton eſprit ſerc
Pour deſſiller les yeux d
Toi, qu'on a remarqué da
mes,
Par tant de beaux endroi
hommes,
Qui des travers du mond
Te ſais faire à toi-même
Tu ris de la fortune & de
Quand du ſort de nos jou
Tu ſais qu'on n'a du Ciel
Que pour en reſſentir des
Les aſtres trop cruels dans
Nous font voir du bonhe

Rome a vû radoter au Trône des Céſars,
L'Egliſe dans les mains d'imbécilles vieillards,
Donner à des neveux le ſaint Siége au pillage,
Et de ſes fiefs ſacrés démembrer l'apanage.
Mais louons d'Innocent (1) la ſainte auſtérité.
Que l'Egliſe eſt ſuperbe en ſon humilité!
Il ôte à l'Univers l'effroyable ſcandale,
L'hydre du Népotiſme à Rome ſi fatale:
Il veut du Janſéniſme étouffer le poiſon,
Et les ſaintes erreurs qui troublent la raiſon.
Admirons ſes vertus dans le temps que le monde
En vices éclatans plus que jamais abonde.
Un Miniſtre fameux (2), pour ſoutenir ſon nom,
Va, pour neveu poſtiche, adopter un *Orgon* (3);
Qui de ſes grands tréſors, pieuſe frénéſie!
Des tartuffes du temps nourrit l'hypocriſie;
Et, craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
Va, l'argent à la main, trafiquer ſon ſalut.
S'il recevoit d'enhaut des notions plus claires,
Il iroit à la Trape imiter les Macaires;
Car dans le monde on fait des efforts impuiſſans,
Pour détacher l'eſprit du commerce des ſens.
C'eſt trop, n'en parlons plus; entrons en diligence
Dans le pompeux néant de la grandeur immenſe.
Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les lois,
Un Cromwel déranger un long ordre de Rois;

(1) Innocent XI.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) Le Duc de la Meilleraye, à qui le Cardinal donna ſa niéce Hortenſe Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Mazarin.

Défiant ſon pouvoir, tu r
Et tu mets les mortels à l'
La nature à tes yeux ſe mo
T'apprend de ſes ſecrets la
Découvre à ton eſprit les
Et fait faire à ton art obéi
Ta main ſait renouer d'une
Dans les doigts de Clotho
Et de l'ame aux abois ranim
Des bords de l'Achéron tu
Ton eſprit, ton bon goût,
Triomphent des erreurs qui
Dans tes Ecrits, l'on voit to
Que ta main ſait porter ſu
Chacun craint que ta plume
Ne repande ſur lui ſon él
Pour moi, qui ris du ſort qu
Je baiſerai tes mains qui l

uſſi-bien dans le monde, hors deux Auteurs célébres,
: reſte eſt englouti dans l'horreur des ténébres.
es illuſtres du temps, Racine & Deſpréaux,
ont du Mont Héliton les Fermiers généraux :
our mettre des impôts ſur l'onde d'Hippocrene,
hœbus leur donne à bail ſon liquide domaine :
out paſſe par leurs mains ; les précieux tréſors
e coulent que pour eux des Caſtalides bords :
n a vû dans leurs vers leur extrême richeſſe ;
eurs plumes dégorgeoient des liqueurs du Permeſſe :
. préſent de la rime abandonnant les loix,
s veulent que Phœbus reprenne tous ſes droits ;
t ſortant tout d'un coup de l'ordre poëtique,
s entrent étrangers dans le monde hiſtorique (1).
OUIS, par ſes hauts faits qu'ils ſont prêts à traiter,
blouit tout le monde à force d'éclater.
ui peindra les beaux traits de ſa gloire immortelle ?
e pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.
uel bonheur d'être nés au ſiécle de LOUIS !
admirons, Bourdelot, ſes exploits inouïs,
ne nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire ;
t plaignons l'avenir qui ne peut que les lire.

(1) Meſſieurs Racine & Deſpréaux furent nommés en 1677, pour écrire l'Hiſtoire de Louis XIV.

# M A

JE viens de
Beuning (1)
fait l'honneur d
ſadeur, qui a p
auſſi bien que da
fort beaux; & n
me, qu'il y en
d'auſſi élevés que
temps dans notre
fait eſtimer davan
nouveauté & du b
cile à faire : car
vent de l'extravag
ſe trouve dans no
de l'antiquité plus
que l'eſprit des an
mais je ne veux n

ils le faiſoient : ce que nous écrivons
ourd'hui a vieilli de ſiécle en ſiécle, &
tombé comme éteint dans l'entende-
nt de nos Auteurs.
Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Au-
ır, qui ne met au jour que de vieilles
oductions, qui ſe pare des imaginations
s Grecs, & donne au monde leurs lu-
éres pour les ſiennes ? On nous apporte
e infinité de régles qui ſont faites il y a
is mille ans, pour régler tout ce qui ſe
t aujourd'hui ; & on ne conſidére point
e ce ne ſont point les mêmes ſujets qu'il
it traiter, ni le même génie qu'il faut
nduire.
Si nous faiſions l'amour comme Ana-
on & Sapho, il n'y auroit rien de plus
icule ; comme Terence, rien de plus
urgeois ; comme Lucien, rien de plus
offier. Tous les temps ont un caractere
i leur eſt propre ; ils ont leur politique,
ur intérêt, leurs affaires : ils ont leur
orale, en quelque façon, ayant leurs
fauts & leurs vertus. C'eſt toujours l'hom-
e, mais la nature ſe varie dans l'hom-
e ; & l'art, qui n'eſt autre choſe qu'une
itation de la nature, ſe doit varier com-
e elle. Nos ſottiſes ne ſont point les ſot-
es dont Horace s'eſt moqué ; nos vices
ſont point les vices que Juvenal a re-
is : nous devons employer un autre ridi-

cule, & nous ſervir d'une autre cenſure.

J'ai obligation à Monſieur de Nevers; je cherchois de la nouveauté il y a long-temps, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui ſait penſer lui-même ce qu'il écrit, & qui donne ſon propre tour à l'expreſſion de ſes penſées.

*Moi, qui n'ai dans mes vers échappés au hazard,*
*Que l'audace pour régle & le bon ſens pour art.*

Si la fortune, l'*audace* & le *bon ſens* produiſent tant de beautés, je conſeille aux Auteurs de renoncer aux régles de l'art, & de s'abandonner purement à leur génie.

*Pour orner le François de nouvelles parures,*
*Je hazarde en mes vers d'inſolentes figures.*

Celui qui hazarde ces *inſolentes figures*, eſt aſſûré de n'en avoir que de nobles; c'eſt une hardieſſe heureuſe qui n'a rien d'extravagant ni de faux; un éclat d'imagination que le jugement peut avouer pour une de ſes lumiéres.

Je ne ſai pas bien ſi les avantages que Monſieur de Nevers attribue à Madame de la Fayette & à Monſieur de Meré, ſont ſinceres. Leur mérite me perſuade la ſincérité: ſans cela, la délicateſſe du tour me ſeroit ſuſpecte, & je craindrois qu'il n'y

eût quelque ridicule caché ſous le *ſublime* de l'une & ſous les *charmes divers* de l'autre. Les louanges que l'on donne à Monſieur Bourdelot ſont plus nettement expliquées. Je n'en donnerois pas moins à ſa perſonne, mais je voudrois qu'elles fuſſent plus dégagées de ſa profeſſion. A mon avis, la médecine rompt plus de *trames* qu'elle n'en renoue; & il ne falloit pas moins que les vers de Monſieur votre frere, pour remettre en honneur une ſcience que ceux de Moliere avoient décriée. A vous parler franchement, je retrancherois quelque choſe de l'habileté du Médecin, pour donner plus, s'il étoit poſſible, aux lumiéres du bel eſprit.

J'ai plus de véneration pour la Cour de Rome, que pour la Faculté de Paris; & quoique j'aye toute liberté de parler du PAPE dans un pays où on le brûle tous les ans, je ne dirai rien de ſon éloge, ſinon que Saint Pierre en doit avoir de la jalouſie: car il eſt plus aiſé de fonder un Etat que de le reformer; d'y mettre l'ordre, que de l'y rétablir.

La diſcrétion que vous avez toujours en parlant de Monſieur votre mari, me fait paſſer légerement ſur ORGON; & [illegible] tenue fondée ſur la vôtre, m'ôte l'[illegible] Monſieur Mazarin. Mais un homm[illegible]

de l'eſprit laiſſe de pe
à l'exactitude de la cr
conſolation que les gr
vent pas envier aux r
malheureux, à qui la
vorable, ſe faſſent val
ront par le travail d'u
pour moi, je me ſens
ſir à des endroits qui r
admiration ne laiſſe p
grin de la cenſure.

Il eſt beaucoup plu
Roi en proſe qu'en v
tout le merveilleux de
chent point de la ma
& en proſe, une vérit
éloge. Il ne faut que d
fait le Roi, pour effa
écrit des autres. Monſ
entrepris une choſe plus

de celui qu'il loue, il s'éleve fort au-deſſus du génie de tous ceux qui l'ont loué.

*Qui peindra les beaux traits de ſa gloire immortelle ?*
*Le pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.*
*Quel bonheur d'être nés au ſiécle de LOUIS !*
*Admirons, Bourdelot, ſes exploits inouïs,*
*Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,*
*Et plaignons l'avenir, qui ne peut que les lire.*

Je plaindrois la condition de nos neveux, ſi la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour : ils entreront dans le monde, d'où je ſuis prêt de ſortir, où je ſuis réduit à lire les exploits du Roi, ſans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'eſt un grand malheur de paſſer la vie loin de ſon Empire : mais ſi la fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas ſous le vôtre, Madame. Vous inſpirez de la paſſion à tout ce qui en eſt capable, & la raiſon vous donne ceux que la paſſion ne touche plus.

# ÉPISTRE AU ROI.

Arbitre des mortels, je connois ta puiſſance;
Que ne puis-je auſſi bien connoître ta clémence!
L'excès de tes bontés en tous lieux eſt connu,
Mais tu m'as réſervé pour une autre vertu:
Je dois ſervir toujours à montrer ta juſtice,
Sans murmurer jamais d'un refus long-temps ſuppliant.
On ne me verra point, par de triſtes accens,
Par un air douloureux, des ſoupirs languiſſans,
M'attirer la pitié qu'excite un miſérable,
Ni faire l'opprimé lorſque je ſuis coupable.
Que des infortunés ſoulagent leur douleur
Par la compaſſion qu'on a de leur malheur;
Pour moi, je me condamne; & ſévere à moi-même,
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême.
Je vis depuis long-temps éloigné d'une Cour
Pour qui le plus ſauvage auroit eu de l'amour.
L'exil a conſumé la vigueur de mon âge,
Et me laiſſe aujourd'hui la vieilleſſe en partage;
Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triſte ſouvenir de ceux que j'ai paſſés:
Cependant mes regrets ont de plus juſtes cauſes:
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choſes

Malheureux que je ſuis, hélas! je n'ai rien vû;
C'eſt le bien le plus cher qu'un ſujet ait perdu.
Sans un fatal exil, j'aurois vû ces armées
Dont tant de Nations ſont encore allarmées;
J'aurois vû ces grands Chefs, fameux par mille exploits,
Commandés & conduits par le premier des Rois;
Et mes yeux attachés ſur ſa ſeule perſonne,
N'auroient fait qu'obſerver les ordres qu'il leur donne:
J'aurois vû ſa valeur inſpirer aux ſoldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats:
J'aurois vû ce qu'on voit rarement ſur la terre,
Une paix glorieuſe autant que fut la guerre.
Après tant de périls, après tant de travaux,
Chacun fit le deſſein de terminer ſes maux;
On ne regarda plus que ſon propre dommage;
Et qui fut moins conſtant, s'eſtima le plus ſage.
La Hollande ſolide en tous ſes intérêts,
Laiſſa les impuiſſans avec leurs faux projets;
Et l'Eſpagne connut dans cette ligue uſée,
La vanité des noms qui l'avoient abuſée.
Le Lorrain qu'animoient l'Empire & ſa maiſon,
Par mille camps divers parvint juſqu'à Mouçon;
Mais à peine fut-il regarder la Champagne,
Que Fribourg emporté termina la campagne:
La paix fut réſolue au Conſeil de Madrid,
Et réſolue à Vienne auſſi-tôt qu'on l'apprit;

Et le parti confus après ce coup funeſte,
A ſes Ambaſſadeurs laiſſa le ſoin du reſte :
Mais tous les Généraux allarmés de la paix ;
Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais ;
Ils cherchoient les combats, quand les ſoins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces.
Que ſervoient dans les camps ces dernieres ardeurs,
Qu'à coûter au public & du ſang & des pleurs ?
Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la guerre alloit être finie !
Il ne nous reſtoit plus qu'à réduire le Nord
Qui ſembloit de ſi loin mépriſer notre effort,
Eſpérant vainement que notre politique
Craindroit le bruit fameux que fait la Mer Baltique ;
Eſpérant follement que des lieux reculés
Où jamais les François n'étoient encore allés,
Pour éteindre ce feu qui forme notre audace,
Auroient aſſez peur eux du ſeul nom de leur glace.
Que vous connoiſſez mal les François d'aujourd'hui !
On nous a vûs légers chez nous & chez autrui ;
Mais ceux qu'on accuſoit autrefois d'inconſtance,
N'auront, à vos dépens, que trop de patience.
Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
Nous ſavons mieux que vous fatiguer & ſouffrir ;

Vos plus vaſtes forêts, vos plus grandes rivieres,
Ont contre les François d'impuiſſantes barrieres.
Créqui marche, il approche, il vous donne combat ;
Il paſſe le Wezer, votre fierté s'abat,
Tous les confédérés ont de vives allarmes,
Et leur docilité fut l'effet de nos armes :
On vit là nos amis que Wrangel (1) a perdus :
Malgré d'un jeune Roi les naiſſantes vertus,
Malgré tant de combats où parut ſa vaillance,
On vit là nos amis tombés dans l'impuiſſance,
D'un ſort ſi malheureux ſe relever par nous,
Et du plus triſte état paſſer dans le plus doux.
Ainſi des Nations furent les deſtinées,
Comme il plut à LOUIS, dures ou fortunées ;
Ainſi fut rétabli ce tranquille repos
Qui ne dément en rien la gloire du Héros.
On voit dans le repos les plaiſirs ſans molleſſe,
Les intérêts conduits avec ordre & ſageſſe,
Les fidéles conſeils prudemment écoutés,
Et les plus grands projets juſtes & concertés.
Le courage du Prince à la guerre l'anime,
Sa raiſon n'en veut point qui ne ſoit légitime.
Il eſt ſage, il eſt grand, il eſt [illegible],
Vertus & paſſions, tout en eſt [illegible],
Au milieu des progrès la juſti[illegible]
A peine a-t-il promis qu'il re[illegible]

(1) Général des [illegible]

De ſa ſimple parole il ſe fait un devoir
Qui l'oblige à régler lui-même ſon pouvoir;
Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire,
Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire:
Mais, s'il a quelquefois une offenſe à punir,
Un droit à conſerver, un rang à maintenir,
C'eſt alors que l'ardeur d'un courage héroïque,
Anime les raiſons qu'avoit la politique:
Tout s'émeut, tout agit à ſon commandement;
Et l'Eſpagne tremblante à chaque mouvement,
N'a, pour ſe raſſûrer, que la ſeule eſpérance
De trouver des jaloux ennemis de la France.
Eſpagne, deviens ſage, & quitte une fierté
Si contraire aux moyens qui ſont ta ſûreté;
Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres (1);
Dans le cœur de LOUIS va chercher des arbitres:
C'eſt là qu'eſt le ſalut du reſte des Etats,
Que tes foibles efforts ne conſerveroient pas.
Peuples abandonnés, que rien ne peut défendre,
Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre:
Nous vous laiſſons troublés de cent maux inteſtins,
Aſſez & trop punis par vos propres deſtins.
Du plus grand des mortels je connois la puiſſance,
Mille autres du plus doux ont connu la clémence;

(1) Le Roi d'Eſpagne en cédant la Franche-Comté, voulois retenir le Titre de DUC DE BOURGOGNE.

Du plus juſte, en tous lieux, j'ai reſſenti la loi ;
Et le fâcheux état dans lequel je me voi,
Me feroit demander la fin de ma ſouffrance :
Mais puiſqu'il a tant fait pour l'honneur de la France,
Puiſque de tous nos Rois c'eſt le plus digne Roi ;
François, comme je ſuis, il fait aſſez pour moi.

# LETTRE
## A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE.

JE ne ſai pas pourquoi vous admireriez mes vers, puiſque je ne les admire pas moi-même ; car vous devez ſavoir qu'au ſentiment d'un grand maître de l'art poëtique (1), le Poëte eſt toujours le plus touché de ſon ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger, ſi l'exactitude ne faiſoit trop de peine à mon humeur, & ne conſumoit trop de temps à une perſonne de mon âge. D'ailleurs, j'ai une excuſe que vous recevrez, ſi je ne me trompe : les coups d'eſſais ne ſont pas ſouvent des

(1) Ariſtote.

chefs-d'œuvres, & les louanges que je donne au Roi, étant les premieres véritables & ſinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réuſſi. Les vôtres, pour moi, ont une ironie ingénieuſe, dans laquelle je me ſuis vû ſi grand maître autrefois, que le Maréchal de Clerambaut ne trouvoit que moi capable de vous diſputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en ſervir contre un homme qui en a perdu l'uſage, & qui eſt autant votre ſerviteur que je le ſuis. Vous me voyez aſſez en garde contre le ridicule; & malgré toutes mes précautions, je ne laiſſe pas de me laiſſer aller agréablement aux louanges que vous me donnez ſur mon goût. Vous avez intérêt qu'il ſoit bon, juſte & délicat; car l'idée du vôtre, que je conſerve toujours, régle le mien.

Le miracle d'amour (1), que je vis à Bourbon, eſt le miracle de beauté que je vois à Londres. Quelques années qui lui ſont venues, lui ont donné plus d'eſprit, & ne lui ont rien ôté de ſes charmes.

Beaux yeux, de qui l'éclat feroit cacher ſous l'onde
Ceux qu'on en vit ſortir pour animer le monde,
Je ne m'étonne pas que les plus grands malheurs
Ne vous coûtent jamais de pleurs:

(1) Madame Mazarin.

eſt pas au malheur à vous cauſer des larmes,
: les connoît point où régnent tant de char-
mes.
ous avez, beaux yeux, des larmes à jetter,
l'amour ſeulement qui vous les doit coûter.

our les attentats que vous me conſeil-
je ſuis peu en état de les faire, & elle
n état de les ſouffrir. S'il faut veiller
uits entieres, on ne me donne pas
ante ans : s'il faut faire un long voya-
rec le vent & la pluye, quelle ſanté
celle de Monſieur de Saint-Evremond !
x-je approcher ma tête de la ſienne,
r des cheveux & baiſer le bout de l'o-
, on me demande ſi j'ai connu Mada-
Gabrielle, (1) & ſi j'ai fait ma cour à
ie de Médicis. Le papier me manque :
ous prie de me mettre au rang des amis
les, immédiatement après Monſieur
anaples (2). Miracle d'amour eſt vo-
ervante.

(1) Gabrielle d'Eſtrées, | qui, Marquis de Canaples,
ſſe de Henri IV. | qui a été enſuite Duc de
(2) Alphonſe de Cré- | Leſdiguieres.

# MAZA

SI je venois un jour, p
Me mettre à vos genoux, (
Pour obtenir de vous la gr
Pourriez-vous m
Le pourriez-vous
Répondez, répo
Las! il y va de m
Pour Dieu, ne m(
Donnez-le moi pa
Ou prenez-le par
Comme une sainte
Propre pour la dé
De ce triste temps c
Ce temps où chacu
Le cœur contrit, les
Cherche la peine &

Et l'établirois dans la gloire,
Sans paſſer par le Purgatoire.
Qu'à la Trape, des Réformés
D'un zéle indiſcret animés,
Ne mangent rien qu'herbe & légume,
Aillent nuds pieds & prennent rhûme,
Couchent ſans chemiſe & ſans draps,
le leurs auſtérités je ne fais pas grand cas;
Mais conſoler une vieilleſſe
D'un petit effet de tendreſſe,
Prendre ſoin de mes pauvres ſens
Tout infirmes, tout languiſſans,
Et ranimer ma froide maſſe
Par la chaleur de quelque grace,
C'eſt une ſainte charité,
C'eſt un office mérité
Qui de tout péché rendroit quitte
La plus criminelle beauté.
erveille de nos jours, ô belle & ſage Hortence
ui, pour vivre ſans crime, ignorez les remors,
t vous fiez pas trop à la ſimple innocence;
ur le ſalut de l'ame, il faut haïr le corps,
ner ſes appétits, ſe faire violence;
aut faire ſur vous de vertueux efforts:
me baiſer, Madame, en eſt un que je penſe
ucoup plus cher à Dieu que n'eſt la continence.

Après vous avoir demandé un baiſer en
s, je vous en demanderai un en proſe,

# LETTRE

## A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

SI je venois un jour, pénétré de vos charmes,
Me mettre à vos genoux, & répandre des larmes,
Pour obtenir de vous la grace d'un baiſer,
Pourriez-vous me le refuſer?
Le pourriez-vous en conſcience?
Répondez, répondez, Hortence.
Las! il y va de mon trépas:
Pour Dieu, ne me refuſez pas.
Donnez-le moi par complaiſance,
Ou prenez-le par pénitence,
Comme une ſainte affliction
Propre pour la dévotion
De ce triſte temps de Carême;
Ce temps où chacun, le teint blême,
Le cœur contrit, les yeux en pleurs,
Cherche la peine & les douleurs.
Baiſer, aux ames ſalutaire
Plus que jeûner & porter haire;
Baiſer, devant Dieu, précieux,
Tu conduirois Hortence aux cieux,

ble que je la voi les cheveux en désordre & les coëffes de côté ; que je la voi toute émûe de son esprit, toute inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement : *Baisez le veillard, REINE, baisez-le.*

Que ferez-vous, Madame ? Négligerez-vous les prieres, les avertissemens, les oracles ? Compterez-vous pour rien mes services des dents que j'ai sauvées (1), le charme de vos oreilles que j'ai découvert ? Compterez-vous pour rien les précipices où je me suis jetté, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné votre maladie ; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres ? Mais ce qui est de plus important, n'aurez-vous aucun soin de votre salut ? S'il est ainsi, Madame, plus de sainteté, plus de sagesse, plus de reconnoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple femme, comme une petite coquette, à qui une ride fait peur, & que des cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison. Vous n'avez rien des foiblesses de votre sexe. Votre ame tout-à-fait maîtresse de vos sens, peut les obliger, malgré eux, à faire mes plaisirs, sans songer aux vôtres.

(1) Monsieur de Saint-Evremond empêcha Madame Mazarin de se faire arracher quelques dents.

dont je vous ſollicite autant pour votre intérêt que pour le mien. Ce ſera le dernier effet de la piété, ou le dernier effort de la raiſon; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philoſophe qu'on vît jamais. Priver nos ſens de certains plaiſirs, eſt un commencement de ſageſſe; vaincre leur répuguance & leurs dégoûts, c'eſt la perfection de la vertu. Que n'avez-vous été pécheresſe, vous auriez une belle occaſion d'être pénitente. Faut-il que votre innocence ſoit un obſtacle à votre ſainteté & à mon bonheur! Mais il n'y a rien qui ne ſe puiſſe réparer. Si le paſſé n'a aucun droit ſur votre repentir, j'eſpere que l'avenir y aura les ſiens; & en ce cas, Madame, je vous propoſe une eſpece d'indulgence, qui regarde les péchés à faire auſſi bien que les péchés déja faits. On porte envie aux injures que vous me dites; il n'y a perſonne qui ne voulût être appellé *ſot* comme je le ſuis: cependant, Madame, il y a des graces moins détournées, des graces plus naturelles que je voudrois bien recevoir. Tout le monde eſt préſentement dans mes intérêts: Madame Hyde vous tient quitte de l'aſſiduité que vous lui avez promiſe à ſes couches, pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger: Mademoiſelle de Beverweert eſt prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me ſemble

de votre fille ; aimer les rentes & par-
u fonds de terre, comme d'une choſe
ſſaire à l'établiſſement des maiſons !
l changement, ſi vous faiſiez tant de
lu fonds de terre, après l'avoir aban-
né ſi long-temps aux Pies, aux Cor-
es & aux Pigeons ! Quel changement,
us aſpiriez à devenir *Monſieur le Baron*
*int-Meat*, pour avoir la nobleſſe de
rre à votre lever, & entretenir vos
ns avec ce fauſſet heureux & brillant,
agne tous les cœurs de la Gaſcogne !

Ah ! Que deviendroit cette *vie*
Tant *admirée & peu ſuivie* ?

ne deviendroient tous les avantages
e vous ai donnés ſur Salomon ?

*Ce grand Sage avec ſes* PROVERBES,
*Avec ſa connoiſſance d'herbes*,
*Et le veſte de ſes talens*,
*ien, comme tu vis, n'eût pas vécu deux ans*

aux éloges, vous ſeriez effacés de la
oire des hommes ; & pour toute louan-
u Comte de Grammont, on enten-
dire aux Gaſcons & aux Bearnois :
*aiſon de Monſieur le Comte va bien : on*
*nge dans le vermeil de Monſieur de Tou-*
*on, & l'ordre y eſt excellent : ſi les*

Devenez opulent, S
Mais ne vous donnez
Vous pouvez n'être
Que vous ne ſerez pa
che.
On peut, on peut enc
Et, ſi jamais le temp
Vous ôtoit les moyen
N'aimez pas moins, S
ble.
Salomon, après vous
Sur la fin de ſes jours
Et plus il vieilliſſoit,
Savoit le
Waller qui ne ſent rien
Dont la vivacité fait h
S'attache à la beauté po

De celle qui me fait une éternelle guerre,
Arrête mon deſtin.
Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire;
Les plus beaux yeux du monde ont droit de me ſauver:
Un funeſte pouvoir qui tâche à me détruire,
En rencontre un plus fort qui veut me conſerver.
Mon corps tout languiſſant, ma triſte & froide maſſe
Reçoit une chaleur qui vient fondre ſa glace;
Et la nature uſée abandonnant mes jours,
Je vis ſans elle encor par de nouveaux ſecours.
Je vis, & chez un autre eſt le fond de ma vie;
Je ne ſuis animé que de feux empruntés;
Ma machine ne va que par reſſorts prêtés;
Ma trame déſunie
Se reprend & ſe lie
Par des eſprits ſecrets qu'inſpirent ſes beautés.
N'enviez pas, Seigneur, ces innocentes aides
Que nous ſavons tirer de nos derniers deſirs:
Les ſentimens d'amour ſont pour nous des remédes,
Et pour vous des plaiſirs.
Notre exemple pour vous n'eſt pas encore à ſuivre.
Par diverſes raiſons nous nous laiſſons charmer;
Dans l'âge où je me vois, je n'aime que pour vivre:
Il vous reſte du temps à vivre pour aimer.

…jusqu'au bou
Qui fait l'amour d'un
Uniſſez les talens d'un
Avec les qualités d'u
Joignez le C
Et qu'on trouve un H
monde.
ABBE', vous ſûtes plain
Vous plûtes, CHEVA
Guerre :
Le COMTE a l
Il a part aux bienfaits du
D'un Roi que l'Univers n
Je ſais que ſon courroux e
Heureux qui peut jouir de

# L'AMITIÉ SANS AMITIÉ.

## A M. LE COMTE DE SAINT-ALBANS (1).

J'Ai crû long-temps que les femmes avoient un assez grand avantage sur nous, en ce que nous ne sommes aimés que des moins sages, & que le plus sage des hommes a trouvé à propos de les aimer toute sa vie. Le plus galant de l'antiquité, le plus vertueux, le plus grand, Alcibiade, Agesilas, Alexandre, ont connu d'autres appas que ceux des Dames. Le plus magnanime des Romains, Scipion, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'ingratitude qu'elle eût pour lui; Scipion est loué d'une continence qui ne fut autre chose que le peu de goût, que le peu de sentiment qu'il eut pour elles. César, qu'il suffit de nommer pour tout éloge, ne se montra difficile à

(1) Madame la Duchesse Mazarin fit imprimer cette Pièce à Londres en 1681, & y mit malicieusement ce titre.

Je vous ſouhaiterois un ſiécle, ſi je ne ſavois que les hommes extraordinaires ont plus de ſoin de leur gloire, que de leur durée.

Soutenez juſqu'au bout la gloire d'une vie
Qui fait l'amour d'un ſéxe, & de l'autre l'envie;
Uniſſez les talens d'un Abbé ſingulier,
Avec les qualités d'un rare Chevalier;
Joignez le Chevalier au Comte;
Et qu'on trouve un Héros, qui mon Héros ſurmonte.
ABBE', vous ſûtes plaire à ce grand Richelieu:
Vous plûtes, CHEVALIER, au Foudre de la Guerre:
Le COMTE a le plus digne lieu;
Il a part aux bienfaits du Maître de la terre,
D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu;
Je ſais que ſon courroux eſt pis que le tonnerre:
Heureux qui peut jouir de ſes faveurs! Adieu.

pas inſenſibles par la raiſon. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe tomber en quelque erreur ; la nature humaine ne laiſſe à notre ame aucun état aſſûré : mais il n'eſt pas long-temps ſans retrouver ſes lumiéres égarées & ſans rétablir la tranquillité qu'il a perdue.

C'eſt ce qu'on a vû pratiquer à Salomon, lequel aima les femmes toute ſa vie ; mais différemment, ſelon les temps différens. Etant jeune, il eut la tendreſſe d'un amant : ſes expreſſions molles & amoureuſes le témoignent aſſez ; & il ſuffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES, pour s'en convaincre. Qu'on me pardonne, ſi je ne cherche pas un ſens myſtique. On ne me perſuadera jamais que Salomon ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à ſon Egliſe, avec des ſentimens plus moûs & des expreſſion plus laſcives, que n'en ont eu Catulle pour Lesbie, Ovide pour Corinne, en vers plus tendres que ceux de Pétrarque pour Laure, plus galans que ceux de Voiture pour Belize. Je crois que Salomon ne parloit pas même à une épouſe. Tant d'amour, tant d'ardeur regardoit une maîtreſſe cherement aimée. Il avoit connu par l'expérience de ſes amours, que les femmes ſont plus paſſionnées que les hommes. C'eſt une vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous aſſûrer : car voulant exprimer les ſentimens que David & Jona-

aucun amour. Salomon fut bien éloigné de ces partages & de ſes dégoûts ; il s'attacha pleinement aux femmes, inſenſible à tous autres charmes que les leurs.

C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que les plus galans, les grands hommes, les gens de bien, les magnanimes, ayent pû ſe paſſer de l'amour des femmes ; & comme ſi cet amour étoit réſervé pour le caractere du ſage, que Salomon en ait fait la plus ordinaire occupation de ſa vie : il eſt ſurprenant, je l'avoue ; mais après y avoir fait quelque réflexion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les galans de l'antiquité avoient une grande répugnance pour la ſujétion. Amoureux de tous agrémens, ils ſe gardoient la liberté de paſſer d'un ſexe à l'autre à leur fantaiſie. L'amour des femmes auroit amolli le courage des grands hommes ; la vertu des gens de bien en eût été alterée ; la grandeur d'ame des magnanimes en eût pû être affoiblie : mais la ſageſſe couroit peu de danger avec les femmes. Le ſage, ſupérieur à leurs foibleſſes, à leurs inégalités, à leurs caprices, ſait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en défait comme bon lui ſemble. Tandis qu'il voit les autres dans la ſervitude, agités de quelque paſſion malheureuſe, il goûte une douceur qui charme ſes maux, qui lui ôte

le ſentiment de mille ennuis, qu'on ne

Je n'ignore pas que Salomon a été blâmé de cette derniere conduite : mais quoique ſa raiſon parût affoiblie, il ne laiſſoit pas d'être ſage à ſon égard. Il adouciſſoit par-là ſes chagrins, flattoit ſes douleurs, détournoit des maux qu'il ne pouvoit vaincre ; & la ſageſſe, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, ſe ſervoit utilement de diverſions, pour le rendre moins miſérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui ſe forme ſecrettement en nous de nous-mêmes. Alors notre ame vuide d'amour-propre, ſe remplit aiſément de celui qu'on nous inſpire ; & ce qui n'auroit plû que légerement autrefois, par la réſiſtance de nos ſentimens, nous charme & nous aſſujettit dans notre foibleſſe. C'eſt par-là que les maîtreſſes diſpoſent à leur gré des vieux amans, & les femmes des vieux maris ; c'eſt par-là que Syphax s'abandonna aux volontés de Sophonisbe, & qu'Auguſte fut gouverné par Livie ; & pour ne pas tirer tous mes exemples de l'antiquité, c'eſt ainſi que Monſieur de Senectere (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs, par le ſeul mérite d'honnête homme, c'eſt ainſi que ce courtiſan auſſi ſage que délicat & poli, ſe laiſſoit aller

(1) Pere du Maréchal de la Ferté.

*vous ne vous étonn*
*ché une compagnie*
*prix que ce fût.* Je
Comment blâmer un
a autorisée par son
sieur le Maréchal d'
ser par le sien (1)
toutes ces autorités
une personne qui a
prit, pour conserve
jusqu'à la fin de ses jo

Ce n'est pas qu'une
soit toujours louabl
& si détachées, se so
ingrats. Evitons l'a
berté entiere, pour
liaison douce & hon
nos amis qu'à nous
mande plus que de la
pour les intérêts de c
que mes petits secou

Je n'ignore pas que Salomon a été blâmé de cette derniere conduite : mais quoique sa raison parût affoiblie, il ne laissoit pas d'être sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses chagrins, flattoit ses douleurs, détournoit des maux qu'il ne pouvoit vaincre ; & la sagesse, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, se servoit utilement de diversions, pour le rendre moins misérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui se forme secrettement en nous de nous-mêmes. Alors notre ame vuide d'amour-propre, se remplit aisément de celui qu'on nous inspire ; & ce qui n'auroit plû que légerement autrefois, par la résistance de nos sentimens, nous charme & nous assujettit dans notre foiblesse. C'est par-là que les maîtresses disposent à leur gré des vieux amans, & les femmes des vieux maris ; c'est par-là que Syphax s'abandonna aux volontés de Sophonisbe, & qu'Auguste fut gouverné par Livie ; & pour ne pas tirer tous mes exemples de l'antiquité, c'est ainsi que Monsieur de Senectere (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs, par le seul mérite d'honnête homme, c'est ainsi que ce courtisan aussi sage que délicat & poli, se laissoit aller

(1) Pere du Maréchal de la Ferté.

mollement à l'amitié d'une jeune femme qu'il avoit épouſée ſur ſes vieux jours. *Si vous ſaviez*, diſoit-il à ſes amis, *quel eſt l'état d'un homme de mon âge, qui n'a que ſoi-même à ſe préſenter dans la ſolitude, vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce ſoit.* Je ne l'en blâmai jamais. Comment blâmer une choſe que Salomon a autoriſée par ſon exemple, & que Monſieur le Maréchal d'Eſtrées vient d'autoriſer par le ſien (1)? Cependant, malgré toutes ces autorités, j'eſtimerois beaucoup une perſonne qui auroit aſſez de force d'eſprit, pour conſerver le goût de la liberté juſqu'à la fin de ſes jours.

Ce n'eſt pas qu'une pleine indépendance ſoit toujours louable; de ces gens ſi libres & ſi détachées, ſe font les indifférens & les ingrats. Evitons l'aſſujettiſſement & la liberté entiere, pour nous contenter d'une liaiſon douce & honnête, auſſi agréable à nos amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des ſoins, pour les intérêts de ceux que j'aime, plus que mes petits ſecours, tout foibles qu'ils ſont dans les beſoins, plus que la diſcrétion dans le commerce & le ſecret dans la

(1) Le Maréchal d'Eſtrées épouſa en troiſiémes nôces & à l'âge de 91 ans, Gabrielle de Longueval, fille de Manicamp.

que de ces amitiés toujours citées, & jamais miſes en uſage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié ; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, ſi nous n'avons pas aſſez de diſcernement pour les bien choiſir. Les amis importuns font ſouhaiter des indifférens agréables. Les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs ſervices. Les impérieux nous tiranniſent : il faut haïr ce qu'ils haïſſent, fût-il aimable ; il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions déſagréable & fâcheux. Il faut faire violence à notre naturel, aſſervir notre jugement, renoncer à notre goût, &, ſous le beau nom de *complaiſance*, avoir une ſoumiſſion générale pour tout ce qu'impoſe leur autorité. Les jaloux nous incommodent ; ennemis de tous les conſeils qu'ils ne donnent pas, chagrins du bien qui nous arrive ſans leur entremiſe, joyeux & contens du mal qui nous vient par le miniſtere des autres. Il y a des amis de profeſſion, qui ſe font un honneur de prendre notre parti ſur tout ; & ces vains amis ne ſervent à autre choſe qu'à aigrir le monde contre nous, par des conteſtations indiſcrettes. Il y en a d'autres qui nous juſtifient, quand perſonne ne nous accuſe, qui par une cha-

eſt un grand crime envers tout le monde. Celui qui nous fait perdre le commerce des hommes, par un abandonnement pareil au ſien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut, eût-il un mérite conſidérable. Faiſons les déſintéreſſés tant qu'il nous plaira, renfermons tous nos deſirs dans la pureté de notre paſſion, n'imaginant aucun bien qui ne vienne d'elle, nous languirons cependant en cette belle amitié, ſi nous ne tirons de la ſociété générale des commodités & des agrémens qui animent la particuliere.

L'union de deux perſonnes attachées entierement l'une avec l'autre, cette belle union a beſoin de choſes étrangeres qui excitent le goût du plaiſir & le ſentiment de la joie. Avec toute la ſympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la conſolation de l'ennui qu'elle fait naitre. C'eſt dans le monde & dans un mélange de divertiſſement & d'affaires, que les liaiſons les plus agréables & les plus utiles ſont formées. Je fais plus de cas de la liaiſon de Monſieur le Maréchal d'Eſtrées & de Monſieur de Senecterre, qui ont vécu cinquante ans à la Cour dans une confidence toujours égale : je fais plus de cas de la confiance que Monſieur de Turenne a eue en Monſieur de Ruvigny, quarante ans durant,

amitiés toujours citées, & ja-
en uſage parmi les hommes.
rien qui contribue davantage à
de la vie que l'amitié ; il n'y a
n' trouble plus le repos que les
nous n'avons pas aſſez de diſcer-
pour les bien choiſir. Les amis
is font ſouhaiter des indifférens
s. Les difficiles nous donnent plus
par leur humeur, qu'ils ne nous
nt d'utilité par leurs ſervices. Les
ux nous tranniſent : il faut haïr ce
aiſſent, fût-il aimable ; il faut aimer
ls aiment, quand nous le trouverions
éable & fâcheux. Il faut faire vio-
à notre naturel, aſſervir notre juge-
, renoncer à notre goût, &, ſous le
nom de *complaiſance*, avoir une ſou-
on générale pour tout ce qu'impoſe
autorité. Les jaloux nous incommo-
; ennemis de tous les conſeils qu'ils
onnent pas, chagrins du bien qui nous
e ſans leur entremiſe, joyeux & con-
du mal qui nous vient par le miniſtere
autres. Il y a des amis de profeſſion,
ſe font un honn[illegible]
i ſur tout ; &
tre choſe qu'à
s, par des
en a d'au
onne ne

leur imprudente, nous mettent en des affaires où nous n'étions pas, & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces amitiés, pour moi je ne me satisfais pas d'une bonne volonté nuisible; je veux que cette bonne volonté soit accompagnée de discrétion & de prudence. L'affection d'un homme ne raccommode point ce que sa sottise a gâté. Je lui rens graces de son zéle impertinent, & lui conseille d'en faire valoir le mérite parmi les sots. Si les lumieres de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire, plus capables de nous nuire que de nous servir.

Cependant, on ne parle jamais que du cœur dans tous les discours qu'on entend faire sur l'amour & sur l'amitié. Les Poetes en deviennent importuns; les amans ennuyeux, & les amis ridicules. On ne voit autre chose à nos Comédies que des filles de Roi, qui donnent le cœur & refusent la main, ou des Princesses qui offrent la main, & ne sauroient consentir à donner le cœur. Les amans se rendent fades à demander éternellement la pureté de ce cœur; & les amis érigés en précieux, le veulent avoir comme les amans. Ce n'est pas en connoître bien la nature; car pour un peu de chaleur mal réglée, pour quel-

que tendreſſe inégale & incertaine qu'il peut avoir, il n'y a caprice, ingratitude, infidélité, qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *aveugle*, fort mal-à-propos, n'en déplaiſe aux rêveries des Poëtes & aux fantaiſies des Peintres. L'Amour n'eſt autre choſe qu'une paſſion dont le cœur fait d'ordinaire un méchant uſage. Le cœur eſt un aveugle, à qui ſont dûes toutes nos erreurs : c'eſt lui qui préfére un ſot à un honnête-homme ; qui fait aimer de vilains objets, & en dédaigner de fort aimables ; qui ſe donne aux plus laids, aux plus difformes, & ſe refuſe aux plus beaux & aux mieux faits.

C'eſt lui qui par un Nain a fait courir le monde
A l'ami de Joconde (1).

C'eſt lui qui déconcerte les plus réguliéres ; qui enléve les prudes à la vertu, & diſpute les ſaintes à la grace. Auſſi peu ſoumis à la régle dans le Couvent, qu'au devoir dans les familles ; infidéle aux époux ; moins ſûr aux amans ; troublé le premier, il met le déſordre & le déréglement dans les autres : il agit ſans conſeil & ſans connoiſſance. Révolté contre la raiſon qui le doit conduire, & mû ſecrettement par des

(1) *Voyez dans les* CONTES de la Fontaine la Nouvelle *intitulée Joconde.*

merce avec tout le monde, & le bien de nos affaires avec ceux qui peuvent nous y servir.

## LA PRUDE ET LA PRECIEUSE.

### A MADAME ***.

Pour un plaiſir trop rare en commerce d'amour,
Une Dame galante eſt ſouvent déſolée,
Quand la femme de bien, la *Prude* mariée
Epuiſe chaſtement ſon époux nuit & jour.
Dans leur volupté domeſtique,
Si l'époux une fois tombe en quelque langueur;
Auſſi-tôt la Prude ſe pique,
Sa vertu ſe chagrine; & le fâcheux honneur
De la bonne Dame pudique
Ne laiſſe rien exempt de ſa méchante humeur.
Mais paſſons à la *Précieuſe*,
Veſtale à l'égard d'un amant,
Et ſolide voluptueuſe
Avec un mari peu charmant.
Le jour ſa belle ame épurée
Vit d'un tendre deſir & d'une chere idée;
La nuit, elle prend ſoin du corps,
Animant d'un époux les vertueux efforts:
L'appétit conjugal la preſſe,
Et ſa pudeur, d'un homme nud

Souffre la robuſte careſſe ;
Mais ſes façons & ſa vertu
Reprennent leur délicateſſe
Si-tôt que le jour eſt venu,
Par quelque ſecrette influence
Qui ſe rend maîtreſſe des mœurs :
C'eſt votre ſort, mes cheres ſœurs,
ir ſans amour, d'aimer ſans jouiſſance.
Je veux excepter les plaiſirs
De votre amitié mutuelle,
Qui tient ſouvent au-deſſous d'elle
La ſimple douceur des deſirs.
ne vous plaignons point, ô cheres Précieu-
ſes,
dans les bras aimés de quelque tendre ſœur,
goûter le fruit des peines amoureuſes,
Sans intéreſſer votre honneur.
plaignons, nous plaignons une Dame galante,
:tte en ſes amours, & rarement contente ;
, dans ſa maiſon, à ſouffrir le courroux
s ſoins inquiets d'un bizarre jaloux :
des indifférens, il lui faut ſe contraindre,
nuler ſes maux, ne parler que pour feindre,
:oujours ſon époux, & vouloir un amant.
Qui peut exprimer un ſi cruel tourment ?
Aimer eſt une choſe rude
Au prix du métier de la Prude.
La Prude n'a point ces langueurs
Dont on voit ſécher tant de cœurs ;

L'appétit lui ti
Elle jouit com
Si Dieu m'avc
Je ſerois Prud
Je pourrois bien auſſi d'
Vivre aimée a
Mais, quand l
Pour me toucher le cœu
Il me trouver
Je rirois de ſe
Et ferois tous
Sans faire jam

---

# *L E T*

A MADE

*'enfer* de Monſieur de la Rochefoucault ne vous épouvante pas (1) ; c'étoit un *enfer* médité, dont il vouloit faire une maxime. Prononcez donc le mot *d'amour* hardiment, & que celui de *vieille* ne ſorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'eſprit dans votre bouche ; il y a tant d'eſprit dans votre lettre, que vous ne laiſſez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'AMOUR, à qui vous devez votre mérite & vos plaiſirs ! Car enfin, ma belle gardeuſe de Caſſette, la réputation de votre probité eſt particuliérement établie, ſur ce que vous avez réſiſté à des amans qui ſe fuſſent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos paſſions, pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant, vous n'avez exprimé que la moitié du caractere : il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis ; rien de plus ſec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers, je veux faire le caractére entier ; & le voici, formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eûes.

Dans vos amours on vous trouvoit légere,
En amitié toujours sûre & ſincére ;

(1) L'ENFER DES FEMMES, C'EST LA VIEILLESSE, diſoit un jour le Duc de la Rochefoucault à Mademoiſelle de l'Enclos. Voyez la VIE *de Monſieur de Saint-Evremond.*

Les autres se louoient de vo
Tantôt c'étoit le nature
Ses appétits comme tous
Tantôt c'étoit la probi
C'étoit d'honneur la ré
Dans un Couvent, en f
Vous auriez bien ménag
Et dans le monde, à ga
On vous eût juſtement préf

Que cette diverſité

L'indulgente &
A formé l'ame
De la volupté
Et de la vertu

# LETTRE
## A M. JUSTEL (1).

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous voir en Angleterre ; le commerce d'un homme auſſi ſavant & auſſi curieux que vous, me donnera beaucoup de ſatisfaction : mais permettez-moi de n'approuver pas la réſolution que vous avez priſe de quitter la France, tant que je vous verrai conſerver pour elle un ſi tendre & ſi amoureux ſouvenir. Quand je vous vois triſte & déſolé, regretter Paris aux bords de notre Tamiſe, vous me remettez dans l'eſprit les pauvres Iſraélites, pleurant leur Jeruſalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de conſcience, ou accommodez-vous à de petites rigueurs ſur la religion en votre pays, pour y jouir de toutes les commodités de la vie.

Eſt-il poſſible que des images, des ornemens, de légeres cérémonies, que de

(1) M. Juſtel, homme de mérite, & qui avoit une grande connoiſſance des Livres, ſe retira à Londres avec toute ſa famille au mois d'Oc[illegible]. Quelques années [illegible] la Ch[illegible] du R[illegible]

Les autres ſe louoient de v
Tantôt c'étoit le natu
Ses appétits comme to
Tantôt c'étoit la prol
C'étoit d'honneur la
Dans un Couvent, en
Vous auriez bien mér
Et dans le monde, à
On vous eût juſtement p

Que cette diverſit

L'indulgente
A formé l'an
De la volup
Et de la ver

# LETTRE
## A M. JUSTEL (1).

E ſuis ravi, Monſieur, de vous voir en Angleterre ; le commerce d'un hom- auſſi ſavant & auſſi curieux que vous, donnera beaucoup de ſatisfaction : mais nettez-moi de n'approuver pas la réſo- on que vous avez priſe de quitter la nce, tant que je vous verrai conſerver r elle un ſi tendre & ſi amoureux ſou- ir. Quand je vous vois triſte & déſolé, retter Paris aux bords de notre Tamiſe, s me remettez dans l'eſprit les pauvres élites, pleurant leur Jeruſalem aux ds de l'Euphrate. Ou vivez heureux Angleterre, par une pleine liberté de ſcience, ou accommodez-vous à de tes rigueurs ſur la religion en votre s, pour y jouir de toutes les commo- s de la vie.

ſt-il poſſible que des images, des orne- ns, de légeres cérémonies, que de

(1) M. Juſtel, homme érite, & qui avoit une le connoiſſance des Li- , ſe retira à Londres toute ſa famille au mois d'Octobre 1681. Quel- ques années après, il obtint la Charge de Bibliothécaire du Roi à Saint James.

nonſiance ...
cation ; eſt-il poſſible en
rences ſi peu conſidérab
dées , troublent le rep
ſoient cauſe des plus gra
arrivent aux hommes ? I
cher Dieu *en eſprit & e*
mier Etre , cette ſouve
mérite nos ſpéculations
mais quand nous voulc
ame de tout commerce a
mes-nous aſſûrés qu'un
trait ne ſe perde pas en
& ne ſe forme plus d'e
ne découvrira de véri
vous que viennent les
Sectes , que des médi
l'eſprit , au bout de ſa
tre que ſes propres im
Perdez , Monſieu

ce que nous devons révérer. L'idée
erſonnes vertueuſes nous porte à l'a-
: de leurs vertus, & fait naître en nous
ſte deſir d'acquérir la perfection qu'ils
cquiſe. Il eſt des émulations de ſain-
ıuſſi bien que des jalouſies de gloire;
e portrait d'Alexandre anima l'ambi-
de Céſar à la conquête du monde,
ge de nos Saints peut bien exciter en
l'ardeur de leur zéle, & nous inſpi-
ette heureuſe violence qui ravit les
c.

ıacun ſait que Numa défendit toutes
s d'images dans les Temples des Ro-
s, & ſa loi fut religieuſement obſer-
ſſez long-temps : mais il fallut reve-
la nature, qui ſe paſſe avec trop de
: de la repréſentation des objets, lorſ-
es objets lui manquent ; & les livres
: Légiſlateur ayant été trouvés par ha-
dans ſon ſépulchre, on jugea plus à
os de les brûler, que de retourner à la
reſſe de ces premieres inſtitutions. Les
s n'ont rien attaqué ſi vivement chez
ayens, que les figures & les images :
ient des *Dieux de bois & de pierre ;*
ient des *Divinités peintes, vains effets*
: *fantaiſie, travail impie de la main*
*ommes.* Il eſt vrai qu'à peine le Paga-
e fut-il aboli & la Religion chrétienne
ie, qu'on rappella l'uſage des repré-

La nuit ſe donne à la nature,
Tout le jour ſe paſſe en cenſure :
Elle blâme juſqu'aux deſirs ;
Et parlant de vertus, ſe crève de plaiſirs.
On condamne ce qu'elle blâme,
Par reſpect à ſon jugement.
L'appétit lui tient lieu de flâme ;
Elle jouit commodément.
Si Dieu m'avoit fait naître femme,
Je ſerois Prude aſſurément.
Je pourrois bien auſſi d'une ſœur précieuſe,
Vivre aimée autant qu'amoureuſe :
Mais, quand le premier des Médecins,
Pour me toucher le cœur, feroit tous ſes eſſorts,
Il me trouveroit inhumaine ;
Je rirois de ſes vains ſoupirs,
Et ferois tous les jours ſa peine,
Sans faire jamais ſes plaiſirs.

# LETTRE

## A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chere, a été trop illuſtre, pour n'être pas continuée de la même maniere juſqu'à la fin. Que

ſouvenir : on veut que l'image de ſa mort ſoit toujours préſente à notre eſprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Votre averſion pour les ornemens de nos Prêtres & pour ceux de nos Egliſes, n'eſt pas mieux fondée. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, que Dieu prit le ſoin d'ordonner lui-même juſqu'à la frange des habits du grand Pontife ? Nos habits pontificaux n'approchent point de ceux du grand Sacrificateur ; & vous ne pardonneriez guére à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochettes*, s'ils diſoient la Meſſe avec ces beaux ornemens. Pour la pompe de nos Egliſes, vous avez raiſon de la nommer vaine, ſi vous la comparez avec la magnificence ſolide du Temple de Salomon, où l'or & l'argent auroient pû ſervir de pierre à la ſtructure de ce bâtiment ſi ſomptueux. Votre auſtérité n'eſt pas moins farouche à retrancher nos muſiques, qu'à condamner nos images. Vous devriez vous ſouvenir que David n'a rien tant recommandé aux Iſraëlites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes ſortes d'inſtrumens. La muſique des Egliſes éleve l'ame, purifie l'eſprit, touche le cœur, inſpire & augmente la dévotion.

Lorſqu'il s'agit d'un myſtere, ou d'un miracle, vous ne connoiſſez que les ſens

Pour vos amans, les humeurs de Vénus;
Pour vos amis, les solides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle,
Et qu'asservie encore à votre loi,
Ils reprochoient une flamme nouvelle,
Les autres se louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Héléne,
Ses appétits comme tous ses appas;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la régle & le compas.
Dans un Couvent, en sœur dépositaire,
Vous auriez bien ménagé quelque affaire;
Et dans le monde, à garder les dépôts,
On vous eût justement préférée aux dévots.

Que cette diversité ne surprenne point.

L'indulgente & sage Nature
A formé l'ame de NINON
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

LETTRE

ce ſont là des effets de zéle, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la fureur !

Une partie des Peres s'eſt attachée au ſens littéral de ces paroles : CECI EST MON CORPS. L'autre, les a priſes au ſens figuré, dans un pays où l'on parloit preſque toujours par figure. La vérité de ce que je dis ſe prouve très-clairement par les livres de Monſieur Arnauld & de Monſieur Claude, où quand Monſieur Arnauld allégue un paſſage de quelque Pere, tout l'eſprit & la dextérité de Monſieur Claude ſuffiſent à peine pour l'éluder ; & lorſque ce dernier en cite un autre avantageux à ſon opinion, toute la force & la véhémence de Monſieur Arnauld ne renverſent point l'argument de Monſieur *Claude*. Cette différence de ſentimens dans les Peres eſt manifeſte : il ne faut qu'avoir un peu de ſens pour le connoître & un peu de ſincerité pour l'avouer. Cependant, Monſieur, cette différence ne rompoit point la Communion de l'Egliſe, & tous ces Peres alloient religieuſement enſemble recevoir les graces qui nous ſont promiſes en ce Sacrement.

Vous me direz qu'il eſt difficile de convenir avec nous d'*un corps ſans figure & ſans extenſion* : mais il eſt aiſé [illegible] commoder avec vous de votre *M* [illegible] *ſpi-*

tre. Laiſſez-nous do
tere inconcevable ,
ce mélange bizarre
inexpliquable pour v
ble pour les autres. (
attaché à ſa doctrine
mais accordons-nous
ment. Les Peres en o
pourquoi ne ferons-nc
même choſe ?

L'article de l'*Adorat*
un obſtacle , puiſque la
eſt un acte intérieur qu
& ſans la direction de
mouvement de votre
beau vous mettre à gen
rez rien. Si être à genou
enfans ſeroient idolâtres
pour aborder leurs *parens*
humble & ſoumiſe ,

sente ce que nous devons réverer. L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de leurs vertus, & fait naître en nous un juste desir d'acquérir la perfection qu'ils ont acquise. Il est des émulations de sainteté aussi bien que des jalousies de gloire; & si le portrait d'Alexandre anima l'ambition de César à la conquête du monde, l'image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zéle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les cieux.

Chacun sait que Numa défendit toutes sortes d'images dans les Temples des Romains, & sa loi fut religieusement observée assez long-temps : mais il fallut revenir à la nature, qui se passe avec trop de peine de la représentation des objets, lorsque les objets lui manquent; & les livres de ce Législateur ayant été trouvés par hasard dans son sépulchre, on jugea plus à propos de les brûler, que de retourner à la sécheresse de ces premieres institutions. Les Peres n'ont rien attaqué si vivement chez les Payens, que les figures & les images : c'étoient des *Dieux de bois & de pierre*; c'étoient des *Divinités peintes, vains effets de la fantaisie, travail impie de la main des hommes.* Il est vrai qu'à peine le Paganisme fut-il aboli & la Religion chrétienne établie, qu'on rappella l'usage des repré-

ſentations tant condamnées ; & un grand Concile tenu peu de temps après, en ordonna même la vénération (1).

J'avoue que le vieux Teſtament ne permettoit pas de rien former à la reſſemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand ouvrage de l'univers. Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elemens étoient les images de ſon immenſité & de ſa puiſſance ; l'ordre merveilleux de la nature nous exprimoit ſa ſageſſe ; notre raiſon, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie ; & voilà tout ce qui pouvoit être figuré d'un DIEU, qui ne ſe découvroit aux hommes que par ſes œuvres. Il n'en eſt pas ainſi dans la nouvelle alliance. Depuis qu'un Dieu s'eſt fait homme pour notre ſalut, nous pouvons bien nous en former des images, qui nous excitent à la reconnoiſſance de ſa bonté & de ſon amour. Et en effet, ſi on a condamné comme *Hérétiques* ceux qui nioient ſon humanité, n'eſt-ce pas une abſurdité étrange de nous traiter d'*Idolâtres*, pour aimer à la voir repréſentée ? On nous ordonne de ſonger toujours à ſa paſſion, de méditer toujours ſur ſes tourmens ; & on nous fait un crime d'avoir des figures qui en entretiennent le

(1) Le ſecond Concile de Nicée, tenu l'an 787, par les intrigues de l'Impératrice Irène.

ſouvenir : on veut que l'image de ſa mort ſoit toujours préſente à notre eſprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Votre averſion pour les ornemens de nos Prêtres & pour ceux de nos Egliſes, n'eſt pas mieux fondée. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, que Dieu prit le ſoin d'ordonner lui-même juſqu'à la frange des habits du grand Pontife ? Nos habits pontificaux n'approchent point de ceux du grand Sacrificateur ; & vous ne pardonneriez guére à nos Evêques un *Peſtoral* & de petites *Clochettes*, s'ils diſoient la Meſſe avec ces beaux ornemens. Pour la pompe de nos Egliſes, vous avez raiſon de la pommer vaine, ſi vous la comparez avec la magnificence ſolide du Temple de Salomon, où l'or & l'argent auroient pû ſervir de pierre à la ſtructure de ce bâtiment ſi ſomptueux. Votre auſtérité n'eſt pas moins farouche à retrancher nos muſiques, qu'à condamner nos images. Vous devriez vous ſouvenir que David n'a rien tant recommandé aux Iſraëlites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes ſortes d'inſtrumens. La muſique des Egliſes éleve l'ame, purifie l'eſprit, touche le cœur, inſpire & augmente la dévotion.

Lorſqu'il s'agit d'un myſtere, ou d'un *miracle*, *vous ne* connoiſſez que les ſens

& la raiſon. Dans les choſes naturelles qui conduiſent à la piété, les ſens & la raiſon ſont vos ennemis : là, vous donnez tout à la nature ; ici, à la grace : là, on ne vous allégue rien de ſurnaturel, que vous ne traitiez de ridicule : ici, on ne vous dit rien d'humain, que vous ne trouviez profane & impie.

Les contrariétés, Monſieur, n'ont duré que trop long-temps. Convenez avec nous des uſages légitimement établis, & nous crierons avec vous contre des abus qui s'introduiſent, contre un ſale intérêt, des gains ſordides, contre des piéges tendus à la foibleſſe des femmes & à la ſimplicité des hommes ſuperſtitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la corruption, travaillent à ſe donner de la pureté ; que ceux qui ont la vanité de ſe croire purs, s'accommodent à de petites altérations inſenſibles où tombe la condition humaine par néceſſité. Qu'ici, un Catholique ne ſoit pas exterminé comme *Idolâtre ;* que là, un Proteſtant ne ſoit pas brûlé comme *Hérétique.* Il n'y a rien de plus juſte que d'adorer ce qu'on croit un Dieu : il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit ſimplement un SIGNE ; & je ne ſai comment cette diverſité de créance a pu cauſer des ſupplices ſi barbares dans une religion toute fondée ſur l'amour. Si

louce & paiſible dans laquelle vous
erchiez que votre ſalut, il faut croire
ne troublera point des exercices mo-
& pieux : mais ſi jalouſe & que-
ſe, elle attaque celle de l'Etat, ſi
eprend, cenſure, & condamne les
s les plus innocentes, je ne vous
s pas d'une longue indulgence, pour
crétion d'une étrangere, injuſte &
ıſe en ſes corrections.
e des premieres ſageſſes & des plus
ımandées, c'eſt de reſpecter en tout
a religion du Prince. Condamner la
:e du Souverain, c'eſt condamner le
:rain en même temps. Un Catholi-
nglois, qui dans ſes diſcours ou dans
rits donne le nom d'HERESIE à la
.on Anglicane, traite le Roi d'An-
re d'HERETIQUE, & lui fait une in-
lans ſes propres Etats. Un Huguenot
ance, qui traite la Religion Catho-
d'IDOLATRIE, accuſe le Roi, par
onſéquence néceſſaire, d'être IDO-
:; ce que les Empereurs Payens mê-
ont pû ſouffrir. Je ne trouve rien de
ıjuſte que de perſécuter un homme
à créance ; mais je ne vois rien de
ou que de s'attirer la perſécution.
ulez-vous me croire, Monſieur,
:z paiſiblement de l'exercice qu'on
ermet, tel qu'il puiſſe être, & ſoyez

*rituelle*, de cette *foi qui mange réellement la ſubſtance de ce même corps*. La difficulté eſt grande de tous côtés, & un miracle eſt auſſi néceſſaire à votre opinion qu'à la nôtre. Laiſſez-nous donc la créance d'un myſtere inconcevable, & nous vous laiſſerons ce mélange bizarre de foi & de raiſon, inexpliquable pour vous & incompréhenſible pour les autres. Que chacun demeure attaché à ſa doctrine comme il lui plaira; mais accordons-nous dans l'uſage du Sacrement. Les Peres en ont uſé autrefois ainſi; pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même choſe?

L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obſtacle, puiſque la véritable *Adoration* eſt un acte intérieur qui dépend de vous; & ſans la direction de votre eſprit & le mouvement de votre cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les enfans ſeroient idolâtres en Angleterre, pour aborder leurs *parens* dans cette poſture humble & ſoumiſe; & un amant qui ſe met aux pieds de ſa maîtreſſe feroit un acte d'idolâtrie; & les Eſpagnols, dont les révérences ſont des eſpeces de génuflexions, ſeroient pour le moins des profanes. C'eſt par un rafinement de votre principe, que les Quakers n'ôtent leur chapeau ni aux Princes ni aux Magiſtrats, dans l'appréhenſion

gion à ſept ans, & c'eſt la plus grande
ur qu'on leur pouvoit faire. Par-là,
eur rend la Patrie que vous leur aviez
, on les remet dans le ſein de la Ré-
ique d'où vous les aviez tirés, on les
rentrer dans le droit des honneurs &
lignités dont vous les aviez exclus. Ne
enviez donc point, Monſieur, des
tages que vous avez négligés; & gar-
pour vous vos opinions & vos mal-
s, remettez le ſoin de leur Religion &
ur fortune à la Providence.

ù eſt le Pere qui n'inſpire le zéle de
parti, autant que celui de ſa religion,
enfans? Et que ſait-on ce qui arrivera
e zéle, s'il s'en formera de la fureur,
e la piété, s'il produira des crimes ou
ertus? Dans cette incertitude, Mon-
, remettez tout à la diſpoſition d'une
ui n'a pour but que le bien public &
êrêt particulier de vos familles. En
, ne vaut-il pas mieux recevoir la Re-
n des loix de ſon pays, que de la li-
de ſa fantaiſie, ou de l'animoſité des
ons où l'on ſe trouve, que de faire le
ier point de ſa foi de la haine des
ISTES, comme injuſtement vous nous
llez? Soyez ſage, ſoyez prudent,
d les emportés devroient vous appel-
iéde; il vous convient d'achever en
les jours qui vous reſtent. Dieu vous

Languedoc ne vous re
Charenton conſervé ſer
fureur des opinions & l'o
tis, ne ſont pas pour un
me vous : votre honneur
à couvert de tout repro
vous avez déja ſouffert ;
mieux faire, que d'aller
Religion errante & vaga
avez traînée de pays en
temps. Je vous exhorter
renoncer, dans la diſpoſi
Un ſentiment comme na
me des premieres impre
ment qu'on ſe fait par le
tudes, la peine qu'on
créance dans laquelle

ion douce & paiſible dans laquelle vous e cherchiez que votre ſalut, il faut croire u'on ne troublera point des exercices moeſtes & pieux : mais ſi jalouſe & quelleuſe, elle attaque celle de l'Etat, ſi lle reprend, cenſure, & condamne les hoſes les plus innocentes, je ne vous pons pas d'une longue indulgence, pour indiſcrétion d'une étrangere, injuſte & choſe en ſes corrections.

Une des premieres ſageſſes & des plus commandées, c'eſt de reſpecter en tout ays la religion du Prince. Condamner la éance du Souverain, c'eſt condamner le ouverain en même temps. Un Catholi- ue Anglois, qui dans ſes diſcours ou dans s écrits donne le nom d'HERESIE à la eligion Anglicane, traite le Roi d'Anleterre d'HERETIQUE, & lui fait une inſte dans ſes propres Etats. Un Huguenot France, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuſe le Roi, par lé conſéquence néceſſaire, d'être IDOATRE ; ce que les Empereurs Payens mê- e n'ont pû ſouffrir. Je ne trouve rien de us injuſte que de perſécuter un homme ur ſa créance ; mais je ne vois rien de us fou que de s'attirer la perſécution.

Voulez-vous me croire, Monſieur, uiſſez paiſiblement de l'exercice *us permet, tel* qu'il puiſſe être,

ciençe.

Si vous entrez dans
tion de cette vérité, un Temp
Languedoc ne vous ſera pas
Charenton conſervé ſera un
fureur des opinions & l'opini
tis, ne ſont pas pour un hon
me vous : votre honneur &
à couvert de tout reproch
vous avez déja ſouffert ; &
mieux faire, que d'aller
Religion errante & vaga
avez traînée de pays en
temps. Je vous exhorte
renoncer, dans la diſpo
Un ſentiment comme
me des premieres im
ment qu'on ſe fait pa
tudes, la peine qu
créance dans laquell
prendre une autr

Religion à ſept ans, & c'eſt la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là, on leur rend la Patrie que vous leur aviez ôtée, on les remet dans le ſein de la République d'où vous les aviez tirés, on les fait rentrer dans le droit des honneurs & des dignités dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez donc point, Monſieur, des avantages que vous avez négligés; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remettez le ſoin de leur Religion & de leur fortune à la Providence.

Où eſt le Pere qui n'inſpire le zéle de ſon parti, autant que celui de ſa religion, à ſes enfans? Et que ſait-on ce qui arrivera de ce zéle, s'il s'en formera de la fureur, ou de la piété, s'il produira des crimes ou des vertus? Dans cette incertitude, Monſieur, remettez tout à la diſpoſition d'une loi qui n'a pour but que le bien public & l'intérêt particulier de vos familles. En effet, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des loix de ſon pays, que de la liberté de ſa fantaiſie, ou de l'animoſité des factions où l'on ſe trouve, que de faire le premier point de ſa foi de la haine des PAPISTES, comme injuſtement vous nous appellez? Soyez ſage, ſoyez prudent, quand les emportés devroient vous appeller tiéde; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous reſtent. Dieu vous

tiendra compte de votre repos ; car il ſe plaît à la ſageſſe qu'il a inſpirée, & ne peut ſouffrir le zéle indiſcret, qui cauſe ou attire le trouble imprudemment.

# ÉPISTRE

## A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN,

### *SUR LA BASSETTE.*

Qu'eſt devenu le temps heureux
Où la raiſon, d'accord avec vos plus doux vœux;
Où les diſcours ſenſés de la Philoſophie
Partageoient les plaiſirs de votre belle vie?
Les plus ſages vous admiroient,
Les cœurs les plus durs ſoupiroient;
Et vous, qui connoiſſiez les reſſorts de votre ame;
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de femme.
Non, vous n'en aviez rien; vos charmes n'étoient pas
Sujets aux changemens des fragiles appas.
De ce fond de beauté, ſans fard & ſans molleſſe,
*Le Ciel* avoit voulu former une Déeſſe.

Vous n'aviez point de viſions,
Point de fauſſes impreſſions ;
Et la vanité rebutée
oit chercher ailleurs qui pût être flattée.
Vous jouiſſiez en liberté
D'une heureuſe tranquillité :
in, on vous trouvoit & trop ſage & trop belle,
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu ſi complette :
Hortence joue à la Baſſette
Auſſi long-temps que veut Morin.
Que le ſoleil vienne éclairer le monde,
Il vous voit la carte à la main :
e laſſé de ſon cours il repoſe ſous l'onde,
Vous veillez juſqu'au lendemain.
Plus d'Opera, plus de Muſique,
De Morale, de Politique.
Chop (1), animal traître & malin,
Des Savans tient l'ame inquiéte,
Et ſait faire auſſi-tôt retraite
Au grand & docte Van Beuning.
ſſius apportoit un Traité de la Chine,
cette Nation paroît plus que divine ;
vous auriez vû Rome en ſes derniers écrits,
arante fois au moins plus grande que Paris (2).

(1) Dogue de Madame arin.

(2) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, ſur l'année 1682.

Du trop ſavant Pere
Léti, de Sixte-Quint vous préſ
RE (2),
Tout prêt à travailler pour vetr
Et vous pouviez tirer de ſon tal
Un caractére tout nou
Que ſert à ces Meſſieurs leur illu
A peine leur fait-on la ſimple r
Et les pauvres Savans, interdits
Regardent Mazarin qui ne les c
Tout ſe change ici-bas, à la fi
Les livres de Baſſette ont des aut
Plutarque eſt ſuſpendu, Don Qu
Montagne auprès de vous a perd
Racine vous déplaît, Patru vou
Et le bon la Fontaine a la même
Qu'eſt devenu ce temp
Où la raiſon d'accord avec vos

Vous n'avez écouté six ans que la raison ;
La fantaisie esclave étoit comme en prison ;
Indocile, à regret elle portoit sa chaine,
Souffroit, impatiente, un ordre qui la gêne ;
Haïssoit du repos le solide intérêt,
Et vouloit établir le caprice qui plaît :
Trop libre, & maintenant à la Basserre unie,
Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie ;
Et la pauvre Raison, dans la captivité,
De ce régne nouveau souffre la dureté.
Vos sens plus désolés en ce triste esclavage,
Se plaignent avec elle, & souffrent davantage.
On ôte au cœur tous ses tendres soupirs,
En lui donnant comme une autre nature ;
On fait le gain, l'objet de ses desirs,
Et sa perte est sa peine la plus dure.
La bouche qui formoit la plainte des amans,
Ne sert plus qu'à fournir aux joueurs des sermens.
Le goût est négligé, de Basserre passée
Le discours ennuyeux a l'oreille lassée,
Tandis que le bon sens, ou timide, ou discret,
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la raison gémit, la volupté soupire ;
Déplorant, à l'envi, la perte d'un
Où cent & cent douceurs se
jour,

(1) La Maison de Madame Mazarin, qui
noient leur COUR.

Sans qu'on y vît jamais votre ame poſſédée
Ni d'un ſeul ſentiment, ni d'une ſeule idée.
Nous allions, il eſt vrai, ſur de tranquilles eaux,
Chercher les tréſors qu'apportoient les Vaiſſeaux (1);
Mais vous n'expoſiez point à la fureur de l'onde
Cette tête adorable & chere à tout le monde:
Aujourd'hui vous braviez les plus fiers matelots,
Et ne craignez rien tant que le calme des flots.
Il faut des temps fâcheux, il faut un grand orage;
Vous haïriez la mer ſans péril de naufrage;
Et l'on vous entendroit gémir,
Si vous pouviez, à l'aiſe, & manger & dormir:
Votre ancien repos, votre délicateſſe
Auroit bien mieux ſervi notre juſte tendreſſe;
La nonchalante oiſiveté,
De crainte & de ſouci nous auroit exempté;
Au lieu que des dangers les funeſtes images
Ont marqué leur effet ſur nos pâles viſages.
Que de votre Grenier même les folles peurs
Ont été de vrais maux à nos ſenſibles cœurs!
Paſſons à la retraite.
Madame eſt de retour,
Et dès le même jour
On joue à la Baſſette.

(1) Madame Mazarin aimoit à aller juſqu'à l'embouchure de la Tamiſe, pour voir les Vaiſſeaux qui revenoient des Indes, & acheter des curioſités.

ord le jeu commence avec tranquillité,
, ſix tailles après, chacun eſt démonté;
ez les moins émûs l'on voit bientôt détruite
: baſſe raiſon qu'on appelle *conduite*:
egrés toutefois on diſcerne aiſément
ifférent état du bel emportement.
ıarmes ſeulement vous étes ſans ſeconde;
otre chere amie (1), en marques ſi féconde,
Fait des paix & des doubles paix,
Plus que vous n'en ferez jamais:
pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toujours, PAROLI;
ne diſputez rien à l'ardeur magnanime
lu ſept & le va pouſſe le coup hardi:
Une ardeur ſi noble & ſi belle
N'appartient qu'à Mademoiſelle.
rlons ſans raillerie; un peu de gravité.
-vous réſolu de perdre la ſanté?
Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes,
Eux qui mettoient tout ſous vos loix,
S'uſent aujourd'hui ſur un trois;
ıtre ame attentive à la carte qui paſſe,
ble ſecrettement du péril de la face.
Beaux yeux, quel eſt votre deſtin?
ez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
: daignez rétablir les ſéances de l'hombre,
yez la Baſſette en ce royaume ſombre

1) Mademoiſelle de Beverweert.

Qu'on nomme les Enfers :
C'eſt un nouveau tourment, c'eſt un nouveau ſupplice,
Pour punir des Démons l'infidelle malice,
Pire que leurs feux & leurs fers.
On verroit s'aſſembler les ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elle
Dans un noir & commun chagrin ;
La flamme d'un bûcher ſerviroit de lumiere,
Et ces infortunés fermeroient la paupiere
Auſſi peu que Morin.
Et vous, Dames & Demoiſelles,
Que l'amour trouve ſi rebelles
Depuis la nouvelle fureur,
Pouvez-vous écouter la voix triſte, dolente
Du malheureux qui ſe lamente
D'être chaſſé de votre cœur ?
Si c'étoit pour être plus ſages
Que vous lui fiſſiez ces outrages ;
Si c'étoit par dévotion,
Grands intérêts, ambition,
Véritable deſir de gloire,
Deſſein de vivre dans l'hiſtoire
Comme la femme de Pétus (1)

(1) Arria, femme de Pétus Cecinna, voyant ſon mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une conſpiration contre l'Empereur Claude, prit un poignard, ſe l'enfonça dans le ſein, & le préſentant enſuite à Pétus, lui dit : que n'étoit pas le coup qu'il venoit de ſe donner qui cauſoit de la douleur, mais celui qu'il alloit ſe donner lui même.

Y vit encor par ſes vertus ;
» Amour, dirois-je, il faut ſe taire ;
» Cédez au plus haut caractére :
» Sentimens délicats & doux,
» Molle paſſion, taiſez-vous :
Mais qu'une petite Baſſette
Triomphe ici de ſa défaite,
Et le tienne en un rang ſi bas,
Amour ne le ſouffrira pas.

*Vous me quittez*, dit-il, *folles*, *& je vous quitte ;*
*Je pars avec Maroc* (1) *pour chercher ce mérite,*
*Que ſignala jadis le peuple Grenadin ;*
*Je vais chercher les feux dont une ame ſoupire,*
*Je vais trouver les cœurs dignes de mon empire ;*
*Et laiſſe pour jamais les vôtres à Morin.*

(1) L'Ambaſſadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors en Angleterre, & qui s'y fit beaucoup eſtimer par ſa politeſſe, par ſon eſprit & par ſon adreſſe à manier un cheval. Quelque temps auparavant, le Roi de Maroc avoit obligé l'Envoyé d'Angleterre de paroître nuds pieds à l'Audience qu'il lui donna. Charles II. réſolut d'en uſer de même à l'égard de cet Ambaſſadeur, & de s'en divertir. Il choiſit un jour qu'il faiſoit exceſſivement froid, (le 21 de Janvier 1682,) & le reçut dans une ſalle pavée de marbre, où ſon Excellence, fort mal à ſon aiſe, ſe tenoit tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre, &c. M. de Saint Olon dans ſon ETAT PRESENT DE L'EMPIRE DE MAROC, l'appelle *l'Alcayde de Mehemeth Adou ben Atar*, & dit qu'il étoit alors (1693) favori & premier Miniſtre du Roi de Maroc.

# LETTRE
## A LA MESME.

J'Ai toujours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos yeux pouvoient s'user à la Bassette.

*Vos yeux, dont les mortelles armes*
*Coûtoient aux nôtres tant de larmes ;*
*Eux, qui mettoient tout sous vos loix,*
*S'usent aujourd'hui sur un trois ;*
*Et votre ame attentive à la carte qui passe,*
*Tremble secrettement du peril de la face.*
*Beaux yeux, quel est votre destin !*
*Perirez-vous, beaux yeux, à regarder Morin ?*

C'est une question injurieuse qui m'a laissé un si grand scrupule, que pour me mettre l'esprit en repos, j'ai été obligé d'ajoûter quelques vers, qui montrent que votre beauté est incapable de recevoir aucune altération.

*Beaux yeux, quel est votre destin !*
*[illegible] beaux yeux, à regarder Mori*
[illegible] le fond mépuis
[illegible] Morin, chaque jour plus a

ı Baſſette a détruit, bien, repos, liberté;
out céde à ſon déſordre, hormis votre beauté:
out ſe dérégle en vous, tout ſe confond par elle,
lais le déréglement vous rend encor plus belle;
t, lorſque vous paſſez une nuit ſans ſommeil,
lus brillante au matin que l'éclat du ſoleil,
ous nous laiſſez douter ſi ſa chaleur féconde
aut le feu de vos yeux pour animer le monde.

N'apprehendez pas, Madame, de perre vos charmes à Newmarket: montez à heval dès cinq heures du matin; galopez ans la foule à toutes les courſes qui ſe feont; enrouez-vous à crier plus haut que Aylord Thomond (1) aux combats des Cocqs; uſez vos poûmons à pouſſer des )ONE (2) à droite & à gauche; entendez ous les ſoirs ou la Comédie de HENRI /III. (3) ou celle de la Reine ELISAıETH; (4) crevez-vous d'Huîtres à ſouıer, & paſſez les nuits entiéres ſans dorıir, votre beauté qui eſt échappée à la Baſſette de Monſieur Morin, (5) ſe ſau-

(1) Henri O Brian, Comte le Thomond en Irlande, rand parieur aux combats les Cocqs,

(2) Expreſſion angloiſe, ui en matiere de pari, épond à notre VA.

(3) Compoſée par le ameux Shakeſpear, mort n 1616.

(4) Compoſée par Thonas Heywood, qui fleuriſſoit ſous les régnes d'Eliſabeth & de Jacques I. Toutes les Piéces de Théatre de ce temps-là ſont extrêmement longues & fort ennuyeuſes.

(5) Morin ſe croyoit ſouvent malade, & il n'étoit pas poſſible que les veilles n'épuiſaſſent un corps auſſi fluet que le ſien.

vera bien des fatigues de Newmarket.

Venons au grand Morin. Parler de vos appas,
Eſt un diſcours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A votre jeu fatal l'ame la plus ſincère
De tromper le tailleur fait ſa premiere affaire;
Et le noble tailleur autant & plus loyal,
Sur l'argent du mettеur fait un deſſein égal;
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice
De voler ſon voiſin ſans craindre la juſtice,
Laiſſant d'un vieil honneur la ſcrupuleuſe loi;
Et le groſſier abus de toute bonne foi:
Il établit ſes droits dans la ſeule induſtrie,
Et l'adreſſe des mains eſt ſa vertu chérie.
Tel eſt le vrai banquier. Pour les nouveaux tail-
leurs,
Ils quitteront bientôt ou banque ou bonnes mœurs.
Otez au grand Morin ſon ſubtil avantage,
La Baſſette pour lui ſera pis que la rage:
Quoi qu'on oſe lui dire, il doit tout endurer,
Et chacun s'autoriſe à le déſeſpérer.
Que ſa langueur augmente avecque ſa jauniſſe (1);
Il faut, malgré ſon mal, qu'il faſſe ſon office.

MORIN.

Madame, je (1) me meurs.

Madame MAZARIN.

Vous taillerez, Morin;

(1) Morin grafeyoit beaucoup, & ſe donnoit de grands airs ridicules.

Et

Expirer en taillant eſt une belle fin.
Pour derniere oraiſon, lorſque vous rendrez l'ame,
Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
Quelle plus digne mort que d'être enſeveli
Après avoir gagné quelque gros paroli!
C'eſt par de ſi beaux coups qu'une célébre hiſtoire
Aux banques à venir portera votre gloire.
Mais c'eſt trop diſcourir. La bourſe, Pelletier;
Et vous, maître Morin, faites votre métier.

MORIN.

Un moment de repos, Madame la Duſſeſſe;
Sacun vous le dira; Madame la Comteſſe,
Et Monſieur de Verneuil & Monſieur de Bezon:
Parbleu, l'on m'auroit crû l'enfant de la maiſon (1).
C'étoit, aſſûrément, toute une autre maniere,
Un petit compliment en forme de priere,
*Monſieur, Monſieur Morin, dînez avecque nous;*
Ou bien quelque autre ſoſe & d'honnête & de doux:
Ici z'entens gronder touzours quelque tempête;
*Il faudra qu'à la fin ze lui caſſe la tête.*
Si ze me porte mal, *vous taillerez, Morin;*
*Expirer en taillant eſt une belle fin.*
Ah! Ce n'eſt pas ainſi que le Banquier ſe traite,
Lorſque l'on veut ſez ſoi tenir une Baſſette.

(1) Morin étoit de Beziers, & il avoit quelquefois joué avec Monſieur le Duc de Verneuil & avec Monſieur de Bezons. Le premier étoit Gouverneur de Languedoc, & l'autre en étoit Intendant.

vera bien des fatigues de Newmarket.

Venons au grand Morin. Parler de vos appas,
Eſt un diſcours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A votre jeu fatal l'ame la plus ſincére
De tromper le tailleur fait ſa premiere affaire;
Et le noble tailleur autant & plus loyal,
Sur l'argent du mettеur fait un deſſein égal;
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice
De voler ſon voiſin ſans craindre la juſtice,
Laiſſant d'un vieil honneur la ſcrupuleuſe loi;
Et le groſſier abus de toute bonne foi:
Il établit ſes droits dans la ſeule induſtrie,
Et l'adreſſe des mains eſt ſa vertu chérie.
Tel eſt le vrai banquier. Pour les nouveaux tailleurs,
Ils quitteront bientôt ou banque ou bonnes mœurs.
Otez au grand Morin ſon ſubtil avantage,
La Baſſette pour lui ſera pis que la rage:
Quoi qu'on oſe lui dire, il doit tout endurer,
Et chacun s'autoriſe à le déſeſpérer.
Que ſa langueur augmente avecque ſa jauniſſe (1),
Il faut, malgré ſon mal, qu'il faſſe ſon office.

MORIN.

Madame, je (1) me meurs.

Madame MAZARIN.

Vous taillerez, Morin;

(1) Morin grafeyoit beaucoup, & ſe donnoit de grands airs.

Expirez

xpirer en taillant eſt une belle fin.
'our derniere oraiſon, lorſque vous rendrez l'ame,
'ous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
Quelle plus digne mort que d'être enſeveli
Après avoir gagné quelque gros paroli !
C'eſt par de ſi beaux coups qu'une célébre hiſtoire
Aux banques à venir portera votre gloire.
Mais c'eſt trop diſcourir. La bourſe, Pelletier ;
it vous, maître Morin, faites votre métier.

MORIN.

Jn moment de repos, Madame la Duſſeſſe ;
Jecun vous le dira ; Madame la Comteſſe,
it Monſieur de Verneuil & Monſieur de Bezon :
Parbleu, l'on m'auroit crû l'enfant de la maiſon (1).
C'étoit, aſſûrément, toute une autre maniere,
Jn petit compliment en forme de priere,
*Monſieur, Monſieur Morin, dînez avecque nous ;*
Ou bien quelque autre ſoſe & d'honnête & de doux :
Si j'entens gronder touzours quelque tempête ;
*Il faudra qu'à la fin ze lui caſſe la tête.*
i ze me porte mal, *vous taillerez, Morin ;*
*Expirer en taillant eſt une belle fin.*
Ah ! Ce n'eſt pas ainſi que le Banquier ſe traite,
Lorſque l'on veut ſez ſoi tenir une Baſſette.

(1) Morin étoit de Beziers, & il avoit quelquefois joué avec Monſieur le Duc de Verneuil & avec Monſieur de Bezons. Le premier étoit Gouverneur de Languedoc, & l'autre en étoit Intendant.

Découvrez à leurs yeux les monceaux [illegible]
Des banques par vos loix sagement gouvernées ;
Un valet bien soumis à l'ordre de vos doigts,
Qui, pour vous obéir, perdra les quatre fois :
Ce fidéle valet acquitera les dettes
Qui viennent de Paris ou qu'à Londres vous faites :
Une Dame attachée à tous vos intérêts,
Fera pour vous autant qu'auront fait les valets ;
Elle saura fournir à la magnificence
Que vous nous faites voir tous les jours de naissance ;
Elle vous fournira frange, point de Paris,
Boucles de diamans & boutons de rubis :
Elle vous fournira des repas pour les Dames
Qui savent contenter vos amoureuses flammes,
Nymphes, dont le mérite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu la Dame Mecur.
Quatre Rois aujourd'hui devenus [illegible],
Font leur [illegible]
Travaillent, à l'[illegible]
A [illegible]
[illegible]

C'eſt par lui qu'à White-hal vous dormez ſûrement (1);
Par lui de Newmarket les routes détournées
Dans l'ombre de la nuit vous ſeront enſeignées;
Et de ſon char volant les magiques reſſorts
Tranſporteront Morin & Morice à Windſors (2).
Du géant Malambrun l'ordinaire monture,
Chevillard n'eût jamais une ſi douce allûre;
Et l'on ne vit jamais ce renommé courſier
Porter ſi digne maître, & ſi rare écuyer.
Loin, felons malandrins, ſorciers, races damnées,
Sur le bon Don Quichotte autrefois déchaînées;
Loin, maudits enchanteurs, reſtes de la Voiſin (3),
Députés de Satan pour tourmenter Morin;
Sortez d'ici, méchans; abandonnez une iſle
Où tant de gens de bien ont cherché leur aſyle;
Vos piéges décevans ſont ici ſuperflus;
Fourbes, retirez-vous, & ne revenez plus.
Mais plûtôt, cher Morin, forcez cette canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la taille;
Produiſez devant eux un miracle nouveau,
Plus fort que leur magie, & plus grand & plus beau:

(1) Morin perdoit quelquefois de ſi groſſes ſommes, qu'il n'oſoit paroître que dans les lieux privilégiés.

(2) Quand la Cour étoit à Newmarket, & que Morin vouloit y aller, il faiſoit ſouvent ce voyage la nuit, de peur de ſes créanciers, & prenoit avec lui un valet de chambre de Madame Mazarin, nommé Morice, qui étoit un boufon aſſez plaiſant.

(3) La Voiſin fut brûlée à Paris pour ſortilége.

Une Dame attachée à tous vos inté
Fera pour vous autant qu'auront fai
Elle ſaura fournir à la magnificen
Que vous nous faites voir tous les
ſance ;
Elle vous fournira frange, point de
Boucles de diamans & boutons de
Elle vous fournira des repas pour l
Qui ſavent contenter vos amoureuſe
Nymphes, dont le mérite & le cha
Vous ont fait oublier feu la Dame
Quatre Rois aujourd'hui devenus
Font leur ſoin principal d'avancer
Travaillent, à l'envi, d'un zéle aſſ
A qui remplira mieux votre tréſo
Enfin, dans votre Etat, tout ce qui
Ou ce qui n'en fait point, eſt votre
Et, par cette raiſon, Madame Maz

mon Héros, vous trouverez bon, Madame, que je deſcende à la naïveté du ſtile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de votre Maiſon.

Le *Pretty* (1) ne ſe porte pas mal : mais comme c'eſt un oiſeau fort bien né, & qui vient aſſûrément de bon lieu, il ſe plaint modeſtement d'être abandonné à une ſervante, au ſortir des mains délicates de Mademoiſelle Silveſtre. Ce n'eſt pourtant pas là ſon plus grand chagrin : il ne voit plus Madame ; il ne peut plus voler après elle, ou la ſuivre à la trace ſur ſes petits pieds : voilà ſa douleur. On n'oublie rien pour le conſoler ; on lui donne du thé tous les matins ; mais ce n'eſt pas ſur votre lit : il a réglément ſon bœuf à dîner, mais ce n'eſt pas ſur votre table : rien ne peut conſoler ſon affliction, que l'eſpérance de votre retour.

Ma premiere viſite ſe fait au *Pretty* ; la ſeconde aux Poules, qui ſont bien les plus honnêtes Poules que j'aye vûes de ma vie. Elles préferent un vieux Cocq tout couvert de playes, un vieux Soldat eſtropié, qui pourroit demander place aux Invalides de Newmarket ; elles le préferent à un jeune Galant qui a la plus belle crête & la plus belle queue du monde. Il faut que je

(1) Perroquet de Madame Mazarin ; *Pretty* en Anglois, veut dire *Joli*.

une fausse face, je la applique
façon la nature & le bonheu
Cocq. Il marche avec une grav
dinaire, glorieux du reſpect qu
& fort content de lui-même. N
point de terme en notre langu
bien exprimer cette ſatisfactic
compoſée qui ſe répand ſur tout
L'UFANO des Eſpagnols y ſe
fait propre ; mais je ne ſai
*Pouſſy* (1) permettroit qu'on
pour d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque
ajoûtée à celle que j'ai reçue,
ſoin de la Volatille, il n'y a
monde qui s'en acquitte ſi pon
que moi. Ma Guenon devient
que je ne voudrois ; & ſans l'
que j'ai auprès d'elle, elle ſer
y a long-temps.

# NSÉES, SENTIMENS, MAXIMES.

## *Sur la Santé.*

### I.

vous avez quelque ſoin de la délica-eſſe de votre goût, & de l'intérêt de ſanté, vous ne mangerez que des es naturelles ſans mélange aucun, exquiſes par leur bonté propre & par ioſité de votre choix.

### II.

ıe tous les potages gommés, précis ; its, hors-d'œuvres & généralement s compoſitions de cuiſine, ſoient es de votre table, pour éviter des lies qu'on ignoroit autrefois dans la icité des repas.

### III.

diverſité des vins peut être agréable uefois ; jamais utile. Soyez tempé- & délicat ; buvez peu de vin, mais lent, & le plus long-temps du mê- u'il ſera poſſible.

### IV.

s vins de Champagne ſont les meil-

Vous ne ſauriez avoir trop
pour le régime, trop de préca
tre les remedes. Le régime en
ſanté & les plaiſirs : les rem
des maux préſens, dans une
incertaine du bien à venir.

V I.

Les plaiſirs & le régime doi
une eſpece de concert & une
aſſez juſte. Les plaiſirs déregl
la nature en déſordre ; une exa
che & triſte ternit les eſprits
ſiblement les éteint.

*Sur l'Amour.*

V I I.

Ayons autant d'amour qu'il
nous animer ; pas aſſez pour t

de faire notre tourment d'une cho-
elle a voulu faire notre plaiſir.

IX.

voluptueuſes ſentent moins leur
e leurs appétits : les précieuſes,
nſerver la pureté de ce cœur, ai-
urs amans tendrement ſans jouiſ-
& jouiſſent de leurs maris ſolide-
ec averſion.

## *Sur la Dévotion.*

X.

dames galantes qui ſe donnent à
lui donnent ordinairement une
ile qui cherche de l'occupation ;
dévotion ſe peut nommer une
ouvelle, où un cœur tendre qui
e repentant, ne fait que chan-
jet à ſon amour.

XI.

l nous entrons dans la dévotion,
ſt plus aiſé d'aimer Dieu que de
rvir. La raiſon en eſt que nous
ns un cœur accoûtumé à l'amour,
ne qui avoit beaucoup d'habitude
vices. Le cœur ne trouve rien de
dans ſes mouvemens : il y a beau-
nouveauté, pour une ame déré-
s les ſentimens de la vertu : ainſi,
changement qu'il paroiſſe, on eſt

toujours le même qu'on a été. On aime comme on naissoit : on est injuste, glorieux & intéressé comme on l'étoit auparavant.

XII.

La vraye dévotion est raisonnable, bienfaisante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les hommes.

XIII.

La vie des Religieux est la même pour la régle ; mais inégale par l'inégalité de l'assiette où se trouvent les esprits.

XIV.

Le doute a ses heures dans le Couvent ; la persuasion les siennes aussi : il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis.

*Sur la Mort.*

XV.

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne sauroit l'éviter. La Philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, & ne l'ôte pas : la Religion y apporte moins de confiance que de crainte.

XVI.

A juger sainement des choses, la sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec courage.

XVII.

Les belles morts fourniſſent de beaux diſcours aux vivans, & peu de conſolation à ceux qui meurent.

Attendant la rigueur de ce commun deſtin,
Mortel, aime la vie, & n'en crains pas la fin.

---

# LETTRE
## A MADAME LA DUCHESSE
# MAZARIN.

*Le premier jour de l'An.*

JE vous ſouhaite une heureuſe année; quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en eſpérer de longues. C'eſt une méchante condition, Madame, d'être mal ſatisfait du préſent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir: mais je me conſole de ce malheur, par la penſée que j'ai de me voir bien-tôt en état de vous ſervir. Vous ſavez que vous n'avez point de ſerviteur ſi dévoué que moi en ce monde. Mes vers vous apprendront que je ne ſerai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. Comptez

donc sur mon ombre, comme sur ma personne ; & soyez assuré d'une fidélité éternelle jointe à une égale discrétion. Je ne viendrai point vous importuner au jeu par ma présence ; je ne viendrai point vous effrayer par des apparitions ; je ne vous troublerai point par des songes, & n'inquiéterai en quelque maniere que ce puisse être le peu d'heures que la Parque vous laisse pour le sommeil.

Voilà des effets de ma discrétion, apprenez ceux de mon zéle. Je vais déclarer la guerre à Hélène & à Cléopâtre pour l'amour de vous ; je vais réduire des rebelles, & remettre des indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai besoin d'une instruction que je vous demande dans mes vers : vous ne sauriez me l'accorder trop promptement. Autant de temps que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à votre gloire.

Je m'apperçois que ma raison (1),
Trop long-temps au corps asservie,
Est prête à quitter sa prison,
Pour goûter le bonheur d'une plus douce vie.

(1) Ces Stances sont imitées de l'Epigramme de Maynard au Cardinal de Richelieu : ARMAND, L'AGE AFFOIBLIT

Bien-tôt je verrai ces beautés
Qui ſont dans les Champs Eliſées,
n repos éternel & de biens enchantés,
Heureuſement favoriſées.

✻

Je verrai dans ces lieux charmans
Les Hélénes, les Cléopatres,
Dont les fameux événemens
Font tant de bruit ſur nos Théâtres.

✻

Là, s'informant de vos beaux yeux,
Et de tous les traits d'un viſage
Qui nous eſt donné par les Dieux,
Comme le plus parfait ouvrage;
Elles ſauront que vos appas
oient ôté Pâris à ſon aimable Héléne;
Antoine, que Céſar près de vous n'auroient pas
ardé ſeulement le ſujet de leur peine;
ous auriez ſauvé d'un funeſte trépas
x Héros malheureux que perdit cette Reine.

✻

ıe a là des objets également connus,
Sa Virginie & ſa Lucréce;
, pour avoir ſuivi de farouches vertus,
s gardent encor certain air de rudeſſe;
eurs rares attraits, odieux à Vénus,
jouiront jamais de la douce molleſſe.

✻

hant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
es voudront savoir si quelque amour trop vaine
e jeu, d'amusement, ou de plaisir trop doux,
'ont pas gâté l'esprit d'une Dame Romaine.

✦

Je leur dirai que votre cœur
Est digne de leur République;
Ferme & constant comme le leur,
Mais plus noble & plus magnifique.

✦

Je dirai que du plus beau corps,
Et de l'ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords;
Et je ne dirai pas un mot de la Basette.

✦

Je leur dirai que Brute & Collatin
Sont fort de votre connoissance;
Que d'Appius vous sauvez le destin,
Et comment finit sa puissance:
Mais pour Coné, Mazenot & Morin (1)
Ils seront passés sous silence.

✦

De-là, j'irai chercher les beautés de nos
Marion, Montbazon, modernes immorte
A qui nous donnerons toujours
L'honneur d'avoir été de leur temps les p

✦

(1) *Les trois tailleurs de Basette de Madame*

Je penſe voir leurs déplaiſirs,
Je vois déja couler leurs larmes;
Et le ſujet de leurs ſoupirs,
C'eſt d'entendre parler tous les jours de vos charmes.

✻

*Vous qui venez du ſéjour des mortels,*
(Me dira-t-on dans une humeur chagrine,)
*Nous cherchez-vous pour parler des autels*
*Dreſſés par tout à votre* MAZARINE?

✻

*Ah! C'eſt nous faire un enfer de ces lieux*
*Qu'on deſtinoit aux ames fortunées:*
*Le mal que nous cauſent ſes yeux*
*Eſt plus grand mille fois que celui des damnés.*

✻

» OMBRES, goûtez le bien d'avoir jadis été
» Les merveilles de notre France.
» Heureuſe eſt une vanité
» Que la mort met en aſſûrance!

✻

» Si le jour vous étoit reſté,
» Vous en auriez haï la triſte jouiſſance,
» Ou, du moins, auriez-vous cherché l'obſcurité,
» Pour ne pas voir l'éclat de la divine HORTENCE.

✻

» Mais que ſervent enfin tous ces chagrins jaloux?
» Le grand maître de la nature

» Ne pourra-t'il former rien de plus beau que vous,
» Sans arriver vous murmure ?

✣

» Héléne auroit plus de raison
» De murmurer & de se plaindre,
» Que Madame de Montbazon ;
» Cependant elle sait sagement se contraindre.

✣

» Celle qui put armer cent & cent Potentats,
» Qui d'Hector & d'Achille anima la querelle ;
» Qui fit faire mille combats,
» Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle ;
» Héléne à MAZARIN ne le dispute pas ;
» Et vous aurez un cœur rebelle,
» Vous qui bornie l'honneur de vos appas
» Au peu de bruit que fait une ruelle ?

✣

A ces mots, sans rien contester,
Nos Ombres baisseront la tête ;
Et, docile pour m'écouter,
Chacune aussi-tôt sera prête.

✣

Je dirai que vos yeux pourroient tout enflammer,
Et, comme ceux d'Héléne, armer toute la terre ;
Mais vous aimez mieux la charmer,
Que la désoler par la guerre.

✣

Je leur dirai que tous nos vœux
Tadreſſent à vous ſeule au milieu de nos Dames ;
Que nos plus forts liens ſe font de vos cheveux ;
Que le front, le ſourcil, ont leur droit ſur nos ames.

Je dirai que tous les amans
Voudroient mourir ſur une bouche
Qu'environnent mille agrémens,
Et de qui le charme nous touche.

De la gorge & du coû (ce miracle nouveau)
L'orgueilleuſe beauté ſera bien exprimée :
Les bras, les mains, les pieds dignes d'un corps ſi beau,
Auront auſſi leur part à votre renommée.

La choſe juſques-là ne peut mieux ſe paſſer ;
Et leur confuſion ne peut être plus grande :
Mais, ſi voulant m'embarraſſer,
Elles me font une demande ;
Si Marion veut s'informer
De tet endroit caché qui ſe dérobe au monde,
Et que je n'oſe ici nommer,
Que voulez-vous que je réponde ?
Là, ma connoiſſance eſt à bout,
Et je devrois connoître tout.
O belle, ô généreuſe Hortence !
Sauvez-moi de cette ignorance.

## A LA MESME.

*Sur le deſſein qu'elle avoit de ſe retirer dans un Couvent.*

JE ne ſai ſi le titre d'AMITIÉ SANS AMITIÉ, que vous avez donné à mon écrit, lui convient aſſez (1); mais je ſai bien qu'il ne convient pas à mes ſentimens, particuliérement à ceux que vous m'inſpirez, Madame. Je les abandonne à votre pénétration: l'état où je ſuis, ne me laiſſe pas la force de les exprimer.

Depuis ce ſoir malheureux que vous m'apprîtes la funeſte réſolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos, ou pour mieux dire, vous m'avez laiſſé une peine continuelle, une agitation bien plus violente que la perte du repos, qui ſeroit une aſſez grande affliction pour tout autre que pour moi. La prémiere nuit de votre trouble, je ne fermai pas les yeux, & ils furent ouverts pour verſer des larmes. Les nuits ſuivantes, je dormis quelques heures d'un ſommeil inquiet, par un ſentiment ſecret de mes douleurs; & je ne m'éveillai pas ſi-tôt que je

(1) Voyez ci-deſſus, page 291.

ouvai mes ſoupirs, mes pleurs & tous triſtes effets de mon tourment. Je les ie le jour autant que je puis; mais il a point d'heure qu'ils n'échappent à la trainte que je leur donne; & voilà, Ma- ie, cet homme ſi peu animé, ce grand iſan des *amitiés commodes & aiſées*. 'omment eſt-il poſſible que vous quit- des gens que vous charmez & qui vous rent, des amis qui vous aiment mieux s ne s'aiment eux-mêmes, pour aller 'cher des inconnus qui vous déplairont ont vous ſerez peut-être outragée? gez-vous, Madame, que vous vous 'z dans un Couvent, que Madame la nétable (1) avoit en horreur. Si elle y re, c'eſt qu'il y faut rentrer ou mou- ſa captivité préſente, toute affreuſe lle eſt, lui ſemble moins dure que cet rtuné ſéjour; & pour y aller, Mada- vous voulez quitter une Cour où vous eſtimée, où l'affection d'un Roi doux nnête vous traite ſi bien, où toutes erſonnes raiſonnables ont du reſpect : l'amitié pour vous. Le jour le plus 'eux que vous paſſerez dans le Cou- , ne vaudra pas le plus triſte que vous 'rez dans votre maiſon.

1) Marie Mancini, de Madame Mazarini qui avoit épouſé le Prince Colonne, Connétable du Royaume de Naples.

Encore ſi vous étiez touchée d'une grace particuliere de Dieu, qui vous attirât à ſon ſervice ; on excuſeroit la dureté de votre condition, par l'ardeur de votre zele qui vous rendroit cette ſervitude aimable : mais je ne vous trouve pas perſuadée, & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez ſervir ſi durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuſes ; & ne trouverez point ces douceurs qui les conſole. Votre époux vous eſt odieux & dans le Couvent & dans le monde. Douter un jour de la félicité de l'autre vie ; eſt aſſez pour déſeſperer la plus ſainte fille d'un Couvent ; car la foi ſeule la fortifie & la rend capable de ſupporter les mortifications qu'elle ſe donne. Qui ſait, Madame, ſi vous trouverez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croye toujours, pour n'être pas malheureuſe ? Qui ſait ſi l'idée d'un bonheur promis aura jamais la force de vous ſoûtenir contre le ſentiment des maux préſens ?

Il n'y a rien de plus raiſonnable à des gens véritablement perſuadés, que de vivre dans l'auſtérité, qu'ils croyent néceſſaire pour arriver à la poſſeſſion d'un bien éternel ; & rien de plus ſage à ceux qui ne le ſont pas, que de prendre ici leurs commodités, & de goûter avec modération tous les plaiſirs où ils ſont ſenſibles. C'eſt la raiſon pourquoi les Philoſophes qui ont crû l'im-

é de l'ame, ont compté pour rien
es douceurs de ce monde ; & que
i n'attendoient rien après la mort,
le ſouverain bien dans la volupté.
ous, Madame, vous avez une Philo-
oute nouvelle. Oppoſée à Epicure,
erchez les peines, les mortifications,
leurs. Contraire à Socrate, vous
lez aucune récompenſe de la vertu.
ous faites Religieuſe, ſans beau-
religion : vous mépriſez ce mon-
& vous ne faites pas grand cas de
A moins que vous n'en ayiez trou-
oiſiéme fait pour vous, il n'y a pas
de juſtifier votre conduite.
it, Madame, il faut ſe perſuader
ue de ſe contraindre : il ne faut pas
ſans ſavoir pour qui l'on ſouffre.
not, il faut travailler ſérieuſement
oître Dieu avant que de renoncer à
ne. C'eſt au milieu de l'univers que
emplation des merveilles de la na-
us fera connoître celui dont elle
. La vûe du ſoleil vous fera con-
la grandeur & la magnificence de
il l'a formé. Cet ordre ſi merveil-
ſi juſte, qui lie & entretient toutes
, vous donnera la connoiſſance de
Ie. Enfin, Madame, dans ce mon-
vous quittez, Dieu eſt tout ouvert
expliqué à nos penſées. Il eſt ſi reſ-

ſerré dans les Monaſteres, qu'il ſe cac
au lieu de ſe découvrir; ſi déguiſé par l
baſſes & indignes figures qu'on lui donn
que les plus éclairés ont de la peine à
reconnoître. Cependant, une vieille Sup
rieure ne vous parlera que de lui, &
connoîtra rien moins : elle vous comm
dera des ſottiſes, & une exacte obéiſſan
ſuivra toujours le commandement, qu
que ridicule qu'il puiſſe être. Le Direct
ne prendra pas moins d'aſcendant ſur vo
& votre raiſon humiliée ſe verra ſoum
à une ignorance préſomptueuſe. La r
ſon, ce caractere ſecret, cette image
Dieu que nous portons en nos ames, vo
fera paſſer pour rebelle, ſi vous ne rêve
l'imbécillité de la nature humaine en
Directeur. De bonnes Sœurs trop ſimpl
vous dégoûteront; des libertines vous do
neront du ſcandale : vous verrez les c
mes du monde ; hélas ! vous en aur
quitté les plaiſirs.

Juſqu'ici, vous avez vécu dans les gra
deurs & dans les délices : vous avez é
élevée en Reine, & vous mériticz de l'êt
Devenue héritiere d'un Miniſtre qui go
vernoit l'univers, vous avez eu plus
bien en mariage, que toutes les Rein
de l'Europe enſemble n'en ont porté a
Rois leurs époux. Un jour vous a enle
ſous ces biens ; mais votre merite vous

eu de votre fortune, & vous a fait
lus magnifiquement dans les pays
ers, que vous n'euſſiez vécu dans le
La curioſité, la délicateſſe, la pro-
le ſoin de votre perſonne, les com-
s, les plaiſirs ne vous ont pas
nnée; & ſi votre diſcrétion vous a
lu des voluptés, vous avez cet avan-
que jamais faveurs n'ont été ſi deſi-
ue les vôtres.

trouverez-vous, Madame, où vous
Vous trouverez une défenſe rigou-
le tout ce que demande raiſonnable-
a nature, de tout ce qui eſt permis
manité. Une cellule, un méchant
n plus déteſtable repas, des habits
c puants remplaceront vos délices.
ſerez ſeule à vous ſervir, ſeule à
laire au milieu de tant de choſes qui
éplairont; & peut-être ne ſerez-
as en état d'avoir pour vous la plus
e complaiſance de l'amour-propre;
tre que votre beauté devenue toute
, ne ſe découvrira ni à vos yeux,
eux des autres.

endant, Madame, cette beauté ſi
illeuſe, ce grand ornement de l'uni-
e vous a pas été donné pour le cacher.
vous devez au public, à vos amis,
-même. Vous êtes faite pour vous
, pour plaire à tous, pour diſſiper

la triſteſſe, inſpirer la joie, pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides & les imbécilles ſe jettent dans les Couvens, c'eſt une inſpiration divine qui leur fait quitter le monde, où elles ne paroiſſent que pour faire honte à leur auteur. Sur votre ſujet, Madame, c'eſt une vraie tentation du diable, lequel envieux de la gloire de Dieu, ne peut ſouffrir l'admiration que nous donne ſon plus bel ouvrage. Vingt ans de Pſeaumes & de Cantiques chantés dans le chœur, ne feront pas tant pour cette gloire, qu'un ſeul jour que votre beauté ſera expoſée aux yeux du monde. Vous montrer, eſt votre véritable vocation : c'eſt le culte le plus propre que vous puiſſiez lui rendre. Si le temps a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres, s'il ruine un jour cette beauté que nous admirons, retirez-vous alors ; & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chanter ſes louanges dans le Couvent. Mais ſuivez la diſpoſition qu'il a faite de votre vie ; car ſi vous prévenez l'heure qu'il a deſtinée pour votre retraite, vous trahirez ſes intentions, par une ſecrette complaiſance pour ſon ennemi.

Un de vos grands malheurs, Madame, ſi vous écoutez cet ennemi, c'eſt que vous n'aurez à vous prendre de tous vos maux qu'à

r'à vous-même. Madame la Connétable jette les ſiens ſur la violence qu'on lui it. Elle a les cruautés d'un mari qui la rce ; l'injuſtice d'une Cour qui appuye n mari : elle a mille objets vrais ou faux u'elle peut accuſer. Vous n'avez que ous, Madame, pour cauſe de votre in-rtune; vous n'avez à condamner que vo-e erreur. Dieu vous explique ſes volon-s par ma bouche, & vous ne m'écoutez as : il ſe ſert de mes raiſons pour vous auver, & vous ne conſultez que vous pour ous perdre. Un jour, accablée de tous les aux que je vous dépeins, vous ſongerez, ais trop tard, à celui qui a voulu les mpêcher.

Peut-être êtes-vous flattée du bruit que era votre retraite ; &, par une vanité extravagante, vous croyez qu'il n'y a rien le plus illuſtre que de dérober au monde a plus grande beauté qu'on y vit jamais, uand les autres ne donnent à Dieu qu'une aideur naturelle, ou les ruines d'un viſage out effacé. Mais depuis quand préferez-ous l'erreur de l'opinion à la réalité des hoſes ? Et qui vous a dit, après tout, que otre réſolution ne paroîtra pas auſſi folle u'extraordinaire ? Qui vous a dit qu'on ie la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuſe ? Qu'on ne croi-a pas que vous voulez faire trois cens

la Connétable ait toujours de grands agrémens pour vous : mais qui vous dira que vous en pourrez jouir librement ? Une des maximes des Couvens eſt de ne ſouffrir aucune liaiſon entre des perſonnes qui ſe plaiſent, parce que l'union des particuliers eſt une eſpece de détachement des obligations contractées avec l'Ordre. D'ailleurs, les ſoins de Monſieur le Connétable pourront bien s'étendre juſqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un homme ſoupçonneux qui a trop offenſé. Je ne parle point des caprices d'une Supérieure, ni des ſecrettes jalouſies des Religieuſes, qui voudront nuire à une perſonne dont le mérite confondra le leur. Ainſi, Madame, vous vous ſerez faite Religieuſe pour vivre avec Madame la Connétable, & il arrivera que vous ne la verrez preſque pas. Vous ſerez donc ou ſeule, avec vos triſtes imaginations, ou dans la foule, parmi les ſottiſes & les erreurs, ennuyée de Sermons en langue qui vous ſera peu connue, fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos, laſſée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres & du murmure importun de quelque Roſaire.

Quel parti prendre, Madame ? Conſervez votre raiſon : vous vous rendrez malheureuſe, ſi vous la perdez. Quelle

Les Italiens aſſaſſinent leurs
leurs amis ſe ſauvent de la
qu'ils ſe veulent faire.

Mademoiſelle de Beve
avons déja eu les coups m
ſée de vos maux a fait les n
trouve aujourd'hui le plus m
les hommes, parce que v
rendre la plus malheureuſ
femmes. Quand je vais voi
de Beverweert les matins,
gardons un quart-d'heure
ce triſte ſilence eſt toujou
de nos larmes. Ayez pitié
dame, ſi vous n'en avez d
On peut ſe priver des co
vie pour l'amour de ſes am
demandons que vous vous p
mens, & nous ne ſaurions l'
que vous avez une dureté b

, vous êtes perdue ; un pas en arriere, êtes en pleine sûreté. Vos biens & aux dépendent de vous. Ayez la force loir être heureuse, & vous la serez. ous quittez le monde, comme vous z vous y préparer, ma consolation je n'y demeurerai pas long-temps. ure plus favorable que vous, finira ôt ma triste vie. Cependant, Mada- vos ordres previendront les siens, il vous plaira ; car les droits qu'elle le sur moi, ne vont qu'après ceux vous y ai donnés. Il n'est point de e que je n'entreprenne ; & si pour re rigueur, vous n'y voulez pas con- , je me cacherai dans un désert, dé- de tout autre commerce que le vô- , votre idée me tiendra lieu de tous : là, je me détacherai de moi-mê- 'il est permis de parler ainsi, pour éternellement à vous : là, j'appren- tout le monde ce qu'auront pû sur charme de votre mérite & la force douleur.

# SENTIMENS DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN, QUI SE CONSACRE A DIEU.

## STANCES.

SAints & sacrés ennuis, salutaire tristesse,
Dégoûts dont mon esprit est occupé sans cesse,
Chassez les vains desirs qui restent dans mon cœur ;
Eteignez dans mon sein le sentiment des vices ;
Eteignez l'appétit de mes fausses délices,
Et faites que le Ciel aujourd'hui soit vainqueur.

✠

C'est pour lui désormais que j'ai dessein de vivre.
Vous m'attirez, Seigneur ; Seigneur, il faut vous suivre ;
Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon amour :
A vos loix seulement je vais être asservie ;
Et je veux bien donner le reste de ma vie
Au Dieu dont la bonté m'a sû donner le jour.

✠

Ce Dieu qui me forma ſi charmante & ſi belle,
A borné ſes faveurs, & me laiſſe mortelle ;
Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes appas,
Le temps effacera les traits de mon viſage ;
Et l'eſprit, de ce Dieu la plus vivante image,
Echappera lui ſeul aux rigueurs du trépas.

Quel bonheur eſt certain d'une longue durée ?
Quelle condition nous peut être aſſûrée ?
Qui peut nous garantir des injures du ſort ?
On ne poſſéde rien qui ne ſoit périſſable :
Souvent le plus heureux devient ſi miſérable,
Qu'il ſemble avoir beſoin du ſecours de la mort.

J'ai connu tous les biens qu'apporte la fortune ;
J'ai connu la grandeur & ſa pompe importune ;
En amour, pour le moins, j'ai connu les deſirs ;
Des fauſſes vanités j'ai fait l'expérience ;
Et je connois, enfin, qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un ſiécle entier de frivoles plaiſirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos ſaintes lumiéres
Diſſipent l'ignorance & les erreurs groſſiéres
Dont mon eſprit confus étoit enveloppé.
Le Monde eſt un trompeur ; Dieu ſeul eſt véritable ;
Je n'eſpere qu'en lui ; je ne ſuis plus capable
De me laiſſer ſurpreadre à ce qui m'a trompé.

✣

O vous, maître absolu de la terre &
Vous, dont l'ordre secret gouverne
Voudrez-vous bien, Seigneur, dever
Ciel qu'on me donna n'eſt pas dig
Ciel vous ſeul aujourd'hui que je ve
Mes liens ſont rompus, & je ſuis to

✣

Vieux & triſtes liens, cauſe de tant
Peut-être que ſans vous le monde eût
Mais le monde avec vous eſt aiſéme
Je ferai déſormais en quelque folit
D'un doux & ſaint repos une paiſibl
Et compterai pour rien le temps qu

✣

Palais, meubles, habits, folle mag
Jeu, repas, vains ſujets de luxe &
Je vous dis maintenant un éternel a

Un voile pour jamais va couvrir mon visage,
Et ma beauté cachée y perdra tout usage
De ce charme trompeur qui sait flatter les sens ;
Un amant y perdra le sujet de sa peine ;
Je vais perdre les noms d'*ingrate*, d'*inhumaine*,
Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

✤

Je vous dégage, Amans, des loix de mon empire :
Pour des objets nouveaux si votre cœur soupire,
Je ne me plaindrai point d'une infidélité ;
J'aimerois mieux pourtant.... Que les femmes sont vaines !
J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes chaînes,
Jouir paisiblement de votre liberté.

✤

J'aimerois mieux encor que votre ame fidéle
De sa premiere ardeur formât un nouveau zéle,
Qui nous tiendroit unis même après le trépas.
De ce nouvel amour sentez l'heureuse atteinte ;
Vous m'aimâtes profane, aimez-moi comme sainte,
Et suivez mes vertus au lieu de mes appas.

✤

Mais des adieux si longs aux amans que l'on quitte,
Montrent notre foiblesse, ou marquent leur mérite :
C'est un reste secret des profanes amours.

Permettez, lieux divins, quelque humaine tendreſſe,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laiſſe,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toujours.

*A Monſieur de* SAINT-EVREMOND.

Sujet, triſte ſujet, qui pleurez mon abſence,
Pourquoi me plaignez-vous quand mon bonheur commence?
C'eſt à vous ſeulement que vous devez des pleurs;
Je ne menerai plus cette vie incertaine
Dont vous fûtes témoin; & finiſſant ma peine,
Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

*

La retraite à votre âge eſt toujours néceſſaire;
Avec tant de beauté vous me la voyez faire,
Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours?
Que ſi la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Sur le bord du cercueil eſt par vous rejettée,
De la morale au moins écoutez le diſcours.

*

Le Ciel eſt impuiſſant, & la raiſon timide
Sur vos durs ſentimens trop foiblement préſide;
Mais vous devez encor reconnoître ma loi:
Retirez-vous, Vieillard; c'eſt moi qui vous l'ordonne;
Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne;
*Vieillard, quittez le monde en même-temps que moi.*

SAINT-EVREMOND.

La Reine me verroit à ſon ordre fidéle,
Mais la mort où je cours m'empêche d'obéir ;
Il m'eſt plus aiſé de mourir
Que de vivre un moment ſans elle.

*Fin du quatriéme Volume.*